



L'ossature de l'existence
**Suivi de « La rupture identitaire chez Richler et MacLennan : étude
sur la relation amoureuse dans *The Apprenticeship of Duddy Kravitz*
et *Two Solitudes* »**

Mémoire

Alain Bobby Aubé

Maîtrise en études littéraires
Maître ès arts (M.A.)

Québec, Canada

© Alain Bobby Aubé, 2017

Résumé

La première partie de ce mémoire, *L'ossature de l'existence*, est un récit de voyage dans lequel le narrateur entreprend une recherche identitaire en parcourant les États-Unis et le Canada. Le récit, qui s'approche parfois de l'essai, explore certains thèmes très présents dans la littérature québécoise, tels que l'errance, le déracinement, l'autochtonie, et le rapport du Québec francophone avec l'Amérique. S'y faufilent aussi des réflexions sur les ruptures; sur l'immutabilité du passé, la fragilité et l'éphémérité du présent, et les incertitudes de l'avenir.

La seconde partie, « La rupture identitaire chez Richler et MacLennan », propose une analyse de la relation amoureuse entre francophones et anglophones dans *The Apprenticeship of Duddy Kravitz* et *Two Solitudes*. Le texte étudie la façon dont sont représentés les rapports de pouvoirs entre les deux groupes culturels dans les romans, mais aussi comment ils sont alimentés par des déterminants identitaires et par une certaine philosophie libérale, qui s'incarne entre autres dans le « rêve américain » et la primauté de l'individu sur le collectif.

Table des matières

Résumé	iii
Table des matières	iv
Remerciements	v
L'OSSATURE DE L'EXISTENCE	1
Sur les routes de San Francisco	2
I. Vers la Californie	3
II. <i>The City by the Bay</i>	9
III. Suivre les rails	18
IV. Les abricotiers d'argent	28
Au nord du 49e	37
V. Mistissini	38
VI. George Blacksmith	46
VII. Sous les cendres de bois	54
Les voies du Canadian Pacific	60
VIII. Souvenir des ormes	61
IX. Des pierres à la rivière	65
X. L'eau des Rocheuses	73
XI. Ocean Inn	84
XII. <i>Do not go gentle</i>	92
LA RUPTURE IDENTITAIRE CHEZ RICHLER ET MACLENNAN	105
Introduction	106
Des déterminants identitaires	110
Sexualité et pouvoir symbolique	116
La dépossession du territoire	125
Conclusion	133
BIBLIOGRAPHIE	136

Remerciements

Un merci à ma famille pour le soutien, et plus particulièrement à mon frère pour ces échanges et ces confrontations qui me permettent de ne jamais m'asseoir sur aucune certitude. Merci aussi à tous ceux que j'aurai rencontrés lors de l'écriture de ce récit et qui y auront contribué de près ou de loin, notamment à Gérald Dion pour l'amitié et l'hospitalité, et à Jean Désy pour m'avoir donné la chance de faire une incroyable rencontre.

Merci à mes collègues de la Maison de la littérature pour vos lectures et vos encouragements. Merci à Alex Noël et Elisabeth Arseneau pour les cafés et les discussions. Je me considère bien chanceux d'avoir des ami(e)s si brillant(e)s et passionné(e)s.

Merci à Andrée Mercier et Sophie Létourneau pour m'avoir aidé à trouver le fil directeur de ce mémoire et pour vos évaluations. Et bien sûr, merci à Jonathan Livernois pour l'enseignement — autant au baccalauréat qu'à la maîtrise —, pour les suivis rigoureux, les pistes de réflexion, les suggestions de lecture, et pour m'avoir aidé à me dépasser tout au long de la rédaction de ce mémoire.

L'OSSATURE DE L'EXISTENCE
Récit

Première partie

Sur les routes de San Francisco

Avril-mai 2015

— Il est fait moitié en acier et moitié en rêve, dit Jack.

— C'est le plus beau que j'aie vu de toute ma vie, dit la fille.

— Quand j'étais petit, je pensais qu'il était en or. J'étais sûr qu'il avait été construit avec l'or qu'on avait découvert en Californie.

Ils parlaient du Golden Gate Bridge.

Volkswagen Blues

Jacques Poulin

1984

I. Vers la Californie

Plus de vingt années s'étaient écoulées depuis la disparition de la bibliothèque vitrée. Mon frère, après avoir terminé une maîtrise en design multimédia, avoir remporté une compétition internationale de design d'interaction au Palais des congrès de Paris et avoir été inscrit au tableau d'honneur de l'Université Laval, s'était exilé en Californie. Là où il sentait qu'il pouvait finalement peser dans la balance.

Pour lui la Silicon Valley avait toujours été le lieu de tous les possibles. C'était de là, m'avait-il dit un jour, qu'il pourrait apporter à sa façon « quelque chose au monde ».

Il me narrait souvent le récit de ses rencontres avec de grosses pointures de chez Google, Apple ou Facebook. Une fois il avait eu une longue discussion avec un gestionnaire de produits chez Yahoo. Après avoir terminé l'école secondaire, le type s'était envolé pour la Chine afin de devenir moine Shaolin. Il était revenu au bout de quelques années et n'était jamais allé à l'université.

« Le gars peut tout coder et est capable de transpercer une vitre en lançant une aiguille », m'avait dit mon frère. « Ici ils s'en sacrent de ton diplôme, c'est ton potentiel et ce que t'es capable de faire qui les intéressent ».

Vint un jour où je voulus voir tout ça de mes propres yeux. Voir comment ce frère auprès de qui j'avais grandi depuis ma naissance se débrouillait dans cette nouvelle vie.

...

De Montréal à New York, de New York à Pittsburgh, de Pittsburgh à Columbus, les gratte-ciels apparaissaient et s'éclipsaient les uns après les autres, vivant sous mes yeux l'espace de quelques minutes, parfois de quelques secondes.

Trois journées de route en autobus ou sept heures d'avion : de nos jours, c'est ce que ça prend pour traverser le Nouveau Monde. On arpente désormais les villes que ces *forty-niners* ont érigées tout au long du XIXe siècle sans trop penser à la sueur et au sang versés. Je n'y songeais pas plus

qu'un autre lorsque je pris la route vers San Francisco. Mon esprit voguait ailleurs, sans doute trop peiné. C'est qu'avant de partir, je m'étais séparé d'une fille que j'avais aimée quatre années durant. Il me revenait sans cesse en tête cet après-midi d'avril. L'hiver commençait à se liquéfier dehors et les cours d'eau du Québec tempêtaient de leur débit printanier. La sève coulait des arbres; le gris du ciel et le silence de l'hiver laissaient tranquillement place à ce bleu vif et cet appel de liberté qui, dans notre pays du nord, génèrent le sentiment de renaître à la suite d'une longue léthargie.

Mais lorsqu'elle s'assit à la table de la cuisine ce jour-là, je compris que pour les mois à suivre, ce sentiment me serait prohibé. J'eus l'impression qu'elle venait de pleurer lorsqu'elle me parla, même si ses yeux n'avaient rien perdu de leur éclat bleuâtre. Elle me soupira des phrases brèves ; brèves et déchirantes.

« On a pas de projets, on dirait que tu t'en crisses ».

« Je serai certainement pas ta blonde à temps partiel ».

« T'as besoin d'une fille qui va te comprendre, avec moi c'est perdu d'avance ».

« Tu pars encore seul, t'es tout l'temps tout seul dans ta tête. T'en a rien à crisser de moi. Ça va être pour le mieux ! »

J'avais rétorqué autant que possible. Encore une fois les arguments étaient peut-être trop réfléchis et trop peu sentis. Mais la vérité c'est que je savais que ce moment finirait par venir. Depuis plusieurs mois déjà notre relation avait pris la pente douce. Celle qui, avant de toucher le fond, descend sur des lieues sans un escarpement.

Un soir, elle s'était levée de cette même table, avait essuyé une larme, et était partie sans se retourner. Elle avait pourtant l'habitude de les garder pour elle, ces larmes, ne voulant jamais accaparer les autres par ses propres soucis. En quatre ans de relation, ce devait être la troisième fois qu'elle pleurait devant moi. La première fois c'était à la mort de sa grand-mère. La seconde, à la suite du décès d'une jeune fille de seize ans dont elle s'était occupée pendant plusieurs semaines à l'hôpital. Cette nuit-là elle était revenue du travail sans dire un mot et était allée directement au lit. J'imagine qu'elle ne voulait pas me troubler en ramenant ça à la maison. Au moins cette fois j'avais eu la présence d'esprit d'aller la rejoindre.

Les autres fois qu'elle avait pleuré, c'était par ma faute. Bien sûr elle me les cachait. Elle m'avait longtemps aimé en s'effaçant. Trop longtemps sans doute, relayant ses propres aspirations au profit des miennes sans dire un mot. Je n'avais jamais songé à creuser davantage, la tenant probablement pour acquise. Et malheureusement il était déjà trop tard lorsque je compris tout cela.

On pourrait ainsi dire que j'étais parti pour San Francisco afin de fuir l'amour, un peu comme Buies l'avait fait plus d'un siècle avant lorsqu'il écrivit ses *Deux mille deux cents lieues en chemin de fer*. On pourrait aussi dire que je suivais les traces du Jack Waterman de Poulin, parti à la recherche de son frère dans *Volkswagen Blues*. À la différence, évidemment, que le mien avait encore toute sa tête et n'avait rien oublié de ses racines. Le problème, cependant, c'est qu'on ne peut jamais vraiment fuir l'amour et que l'Amérique a bien changé depuis le début du millénaire. Les tours sont tombées et la crise de 2008 a jeté des centaines, des milliers de personnes à la rue. Depuis plusieurs années le pouvoir symbolique des États-Unis décline lentement. Ils sont aujourd'hui bien loin d'incarner l'idéal démocratique auquel ils aspiraient et deviennent petit à petit l'une des sociétés les plus inégalitaires de l'Occident.

En direction de New York, je regardais donc cette Amérique défiler avec dans l'une de mes mains une photo de celle que j'avais aimée. Elle y tenait son diplôme d'infirmière et son sourire s'éclairait sous les lueurs des lampadaires qui se déployaient sur la route. Juste à côté d'elle, mon autre main était posée sur le bras d'une jeune française montée dans l'autobus à Montréal avec qui j'avais beaucoup discuté. Fatiguée, elle m'avait demandé si elle pouvait utiliser son oreiller pour faire une sieste sur mes genoux. C'était la première fois que je partageais une telle proximité avec une autre fille depuis les quatre dernières années, et c'était une parfaite inconnue.

Ses cheveux sentaient bon. Peut-être par projection, je m'étais mis à les caresser avant de m'endormir à mon tour pour quelques heures. bercé par la chaussée de la 87 Sud.

...

New York commençait à peine à s'éveiller et ses immeubles éclairaient encore une nuit qui tirait à sa fin lorsque j'arrivai à la gare. C'est dans les sous-sols de la ville que je me suis séparé de cette amie française dont j'ai oublié le nom et que je ne reverrai probablement jamais. Au métro, elle me lança un joli sourire avant de disparaître dans le flot de ces artisans qui s'éveillent avant l'aube ; ouvriers inflexibles sur qui repose le bon fonctionnement de nos cités et qui nous rappellent à certains égards le fameux « Tango de Montréal » de Godin.

c'est plein d'immigrants
ça se lève de bonne heure
ce monde là

le vieux cœur de la ville
battrait-il donc encore
grâce à eux...

Je voyais des regards sans flamme se tourner à mon passage, réclamant d'une voix inaudible de la monnaie ou quelque chose à manger. Certains marchaient, le dos courbé, sans même avoir l'air de connaître leur destination. Sans doute étaient-ils d'autres victimes de ce rêve américain en décrépitude.

Je repris l'autobus en direction de Denver avec plus ou moins trois heures de sommeil dans le corps, décidé, avant d'arriver au Colorado, à écrire au moins une trentaine de pages d'un roman sur lequel je planchais depuis cinq ans.

Au début tout allait bien, les phrases s'enfilaient sans trop d'échauffourées. Mais plus le temps passait, plus les images de moments vécus avec cette fille que j'avais aimée me revenaient en tête. Ma concentration s'en trouvait sabotée. Tout ce que j'écrivais devenait complètement illusoire, dénué de sincérité. Médiocre.

J'étais à court d'inspiration et j'avais l'impression que mon écriture ressemblait plus à une course contre la montre qu'à un véritable mouvement créatif.

C'était là tout le problème, car comme l'écrivait Lalonde dans son roman sur Tchékhov, en écriture, « pour se montrer intelligent l'intelligence ne suffit pas » ; il faut avant tout savoir « y mettre le cœur¹ ». Malheureusement, mon cœur était fraîchement lacéré et à 24 ans mon vécu ne me semblait pas assez foisonnant pour y remédier.

Il me vint toutefois à l'idée que mon voyage en Californie se présentait comme une réponse idéale à ce manque. Une excuse, peut-être, pour combler une lacune de talent. Plutôt que de laisser une peine d'amour nuire à mon écriture, je décidai de m'en servir comme turbine. Tant qu'à souffrir, autant rendre ça utile, la peine allait devenir mon catalyseur et la Californie serait mon inspiration.

...

¹ Robert Lalonde, *Le petit voleur*, Montréal, Boréal, 2016, p. 18.

Le trajet se passa bien entre New York et Pittsburgh. Nous avions suffisamment de place dans l'autobus pour que chaque passager occupe deux bancs à lui seul, de sorte qu'il était plus facile de trouver le sommeil en s'y couchant les jambes repliées.

L'ambiance y était calme. Personne ne disait mot, mis à part peut-être ce vétéran dans la quarantaine qui paraissait peser plus de 100 kilos de muscles. Il ne parlait pas souvent, mais lorsqu'il le faisait, c'était pour s'adresser à tous ceux autour de lui. Il nous livrait ses histoires du Proche-Orient ; disait avoir vu l'Irak sous les bombes, racontait comment lui et deux de ses camarades avaient presque perdu la vie en Afghanistan à la suite d'un attentat. Il parlait d'une voix forte et ferme, d'une voix qui semblait dire « regardez ce que j'ai fait pour vous, regardez quel homme je suis, voyez tout ce que j'ai risqué ! » Pourtant il y avait quelque chose de vacillant dans cette assurance. Une détresse fragile.

À un moment, il s'arrêta et regarda la plaine défiler par la fenêtre, ses mains serrant ses pantalons à la hauteur de ses genoux.

— *Yeah, I served my country right*, dit-il.

Je remarquai qu'il portait de vieilles bottes complètement usées. Un souvenir d'Afghanistan peut-être. Au bout de quelques heures, il reprit la conversation avec l'un des passagers :

— *Goin' to Denver. I Hope I'll find a job there. Ain't nothin' for me in New York.*

Aux États-Unis le sacrifice personnel a ses vertus. Il faut croire que celle de vous garantir un avenir en dehors de la pauvreté n'en fait pas partie.

*A hero of war
Yeah that's what I'll be
And when I come home
They'll be damn proud of me*

Comme le chantait Rise Against.

L'autobus s'arrêta finalement à Pittsburgh un peu avant l'heure du souper. De nouveaux passagers montèrent et remplirent l'ensemble des sièges laissés vacants. L'homme qui s'assit à côté de moi ne s'était, de toute évidence, pas lavé depuis plusieurs jours. L'odeur était tellement forte qu'elle m'empêcha de dormir la nuit durant. Le lendemain matin, alors que nous nous étions arrêtés pour le déjeuner à une halte, il me demanda à quatre reprises de lui donner de l'argent pour sa nourriture jusqu'à Denver. Chose que je n'osai pas faire vu mon maigre budget.

Le soir suivant, je n'avais toujours pas réussi à dormir à cause de l'odeur. Un autre passager monta et prit place quelques sièges devant nous. Je ne sais trop ce qu'il se passait dans sa tête, mais toutes les dix minutes nous pouvions l'entendre rugir :

« *Kill !* »

« *Don't hurt me !* »

« *I'll kill you !* »

Je crois qu'il s'adressait à la grille d'aération à côté de lui. L'ex *Marine* avait beau lui dire de se fermer la gueule, ça ne changeait rien.

Lorsque nous arrivâmes à Saint-Louis le lendemain à l'aube, après presque 48 heures sans dormir, je n'en pouvais tout simplement plus. Je descendis de l'autobus avec mes bagages, trouvai un train jusqu'à l'aéroport et pris à crédit le premier vol disponible en direction de San Francisco. La traversée du Nevada serait pour une autre fois.

Et c'est seulement à ce moment, entouré par la nébulosité des nuages, que je réussis à trouver le sommeil.

Au soir venu, j'aurais rejoint mon frère.

II. *The City by the Bay*

Le soleil était déjà presque tombé lorsque je descendis de l'avion. Après avoir pris le train, je débarquai à *Powell Station* en plein cœur de San Francisco, trainant mon oreiller d'une main et une lourde valise de l'autre. À travers le flot incessant de la foule qui circulait en tous sens autour de moi, j'avais l'air d'un véritable souillon. Je me mis à marcher en direction de *Folsom Street*, située à plus ou moins vingt minutes d'où j'étais.

Tout en marchant, j'observais cette ville qui a fait rêver tant de générations depuis plus de 150 ans. Érigée sur les fantasmes des convoiteurs d'or du XIXe siècle, San Francisco était alors rapidement devenue la ville la plus prospère de la côte Ouest. La « Porte du Pacifique », comme certains l'ont surnommée. C'est là que se faisait une grande partie du commerce entre l'Asie et l'Amérique. Même le séisme et l'incendie de 1906, qui avaient détruit à l'époque plus de la moitié de la ville, n'avaient pu refroidir l'espoir de ceux qui aspiraient à une vie meilleure aux rives du Pacifique. À preuve, encore aujourd'hui la Silicon Valley est dans l'imaginaire collectif le lieu de tous les possibles. Le boom de la *Tech Industry* ayant remplacé la ruée vers l'or du *Sutter's Mill*.

La *Market Street* était animée lorsque je m'y promenai pour la première fois. Pour rajouter à l'ambiance, je faisais jouer la fameuse « San Francisco » de Scott McKenzie dans mes écouteurs tout en observant les passants qui allaient en sens inverse.

*If you're going to San Francisco
Be sure to wear some flowers in your hair
If you're going to San Francisco
You're gonna meet some gentle people there*

Je n'avais pas encore tourné un coin de rue ; je vis un homme couché au sol, la tête étendue sur les pavés de pierre. Il grelottait, ouvrant les yeux d'un moment à l'autre pour regarder le ciel : « *Dude, you need a pillow?* », lui demandais-je en lui tendant mon oreiller.

Tremblotant, avec un sourire massacré sur les lèvres, il me fit signe que oui de la tête. Lorsque je repris mon chemin, je pus l'entendre me dire d'une faible voix :

« *God bless you my friend...* »

Je n'aurais jamais pensé en croiser encore une quarantaine comme lui sur les quelques minutes qui me séparaient de la résidence de mon frère. Partout autour, il me semblait qu'on marchait sans trop s'en soucier, comme si cela faisait partie du paysage. On parlait, on riait, on souriait, ici et là des musiciens jouaient à l'orée des trottoirs. J'essayais de me joindre à l'ambiance.

Et la chanson continuait.

*If you come to San Francisco
Summertime will be a love-in there*

Arrivé au coin de la *6th Street*, je tournai à droite sur *Folsom Street*. Le 1040, où résidait mon frère, n'était qu'à quelques pas du coin de rue. J'abordai un type, sans doute de nationalité indienne, qui fumait une cigarette devant l'édifice.

— *Hey, I'm Tony's bro. I came to see him.*

— *Tony? The guy from Osmo?*

— *Yeah, that's him.*

— *Damn! Nice to meet you, go ahead man, not sure if he's there but his room's on the second floor.*

— *Aight, thanks!*

Il me déverrouilla la porte à l'aide d'une carte magnétique et, une fois entré dans le bâtiment, j'aperçus directement à ma gauche une grande salle commune adjacente à une cuisine, presque aussi grande. C'était un vendredi soir et ça grouillait autour. Une vingtaine de personnes fêtaient ; d'un côté de la salle on jouait au beer pong, de l'autre on faisait un tournoi de *Mario Kart*. Entre les deux et dans la cuisine se formaient des causeries. Les bières vides s'amoncelaient partout sur les tables et les comptoirs.

Peu intéressé à me joindre à la fête sur le moment, je montai au deuxième étage et me rendis compte que mon frère n'était pas encore rentré. J'en profitai pour prendre une douche.

Dix minutes plus tard, il m'attendait à sa chambre. C'est à ce moment que je me rendis compte que quelque chose avait changé chez lui. Une aisance dans sa démarche, un aplomb dans sa parole que je ne lui avais jamais connu.

Il me fit une place pour déposer mes affaires au sol et me donna une clé de la chambre.

— On sort ce soir, dit-il.

...

Tony et moi avons vécu près de vingt-quatre ans sous le même toit. Nous avons reçu la même éducation, partagé des rêves et des projets communs. Pendant tout ce temps nous avons évolué l'un à côté de l'autre, nous enrichissant un peu à chaque instant de ce que nous vivions, que ce soit ensemble ou chacun de notre côté.

Notre père est né tout juste après la fin de la Seconde Guerre dans une petite paroisse de la Rive-Sud, près de Québec. À la fin des années 1950, grâce à ses résultats scolaires, il a été de ceux dont le cours classique fut subventionné par le clergé lui-même. D'une autre génération que les parents de nos amis, nous avons reçu de lui une éducation plutôt autoritaire et à l'occasion détachée. Totalement à l'opposé de celle que nous donnait notre mère. Cajoleuse, dévouée, sans cesse à l'affût de nos moindres besoins, elle venait équilibrer le tout.

Tous deux ayant été frappés par la pauvreté après leur séparation, nous avons passé notre enfance à vivre tour à tour dans le sous-sol de notre grand-mère — avec notre mère — et au quatrième étage d'une coopérative pour les familles dans le besoin. Je n'avais pas six ans, mais sans trop en être conscient, c'est à cette époque que j'ai réalisé qu'il existe dans nos sociétés deux formes de pauvretés bien distinctes.

D'un côté on retrouve cette même pauvreté qui avait frappé ma famille ; soit celle à laquelle on a l'habitude de se référer ; celle qui vous empêche de bien manger ou de vous loger décentement : la pauvreté financière. De l'autre, il s'en trouve toutefois une plus tragique encore qu'on a tendance à passer sous silence. C'est celle qui vous engouffre dans l'ignorance, qui contribue à nos funestes taux de décrochage et qui rend impossible toute forme de mobilité sociale : la pauvreté culturelle.

Mon frère et moi avions beau nous habiller de vêtements donnés et manquer parfois de nourriture, nous avions la chance de grandir dans un milieu où le savoir était une denrée prisée. De sorte que nos dîners à la soupe populaire étaient rituellement suivis par des visites à la bibliothèque. Nous ne manquions pas de livres à la maison et n'allions jamais au lit sans avoir lu quelque chose. Nous avons ainsi évolué dans une culture familiale où nous savions pertinemment qu'il était toujours possible de faire mieux, et qu'il n'y avait, en vérité, aucune limite à ce que nous pouvions accomplir. Si ça n'avait pas été de ça, je n'aurais peut-être jamais été à l'université. Je n'ai pas à me plaindre.

D'autres enfants, qui habitaient à quelques blocs seulement de chez moi, n'avaient pourtant pas cette chance. Je me souviens de quelques-uns de mes amis de jeunesse. Certains vivaient avec

une mère monoparentale, d'autres avec des parents alcooliques. Pour ces parents, l'université représentait une abstraction, quelque chose d'inaccessible, une sorte de mirage. L'école les avait rebutés pendant leur jeunesse et ils ne semblaient pas même convaincus de son utilité. Rien là pour encourager leurs enfants à faire des études. Je crois d'ailleurs qu'aucun d'entre eux n'a aujourd'hui dépassé le secondaire. Non par choix, mais bien parce qu'ils s'en sentaient incapables. L'université, le cégep même, c'était pour les autres.

En observant la chambre où mon frère vivait, ces images de notre enfance m'étaient revenues en tête.

Plus que moi, il avait gardé cette habitude de vivre avec peu. Il ne possédait rien d'autre qu'un ordinateur portable, quelques actions placées ici et là dans les énergies renouvelables, et l'équivalent de trois sacs à dos de vêtements et autres effets personnels.

Bien qu'il eût un salaire cinq ou six fois plus élevé que celui qu'il faisait à Québec, toute forme de « propriété » demeurait pour lui un repoussoir. Il lisait encore beaucoup, mais lorsqu'il achetait un livre, c'était pour le redonner aussitôt. Il n'avait pas de télévision, pas de voiture, pas de mobilier. Ses souliers étaient encore les mêmes, usés à la corde, et il possédait une modeste veste pour les jours plus frais.

...

Il était environ 22 heures lorsque nous avons pris un Uber qui devait nous mener au bar pour rejoindre la copine de mon frère. Par la vitrine, j'observais la ville. Ses rues étaient abruptes et courbes. Son architecture aussi victorienne que moderne, quelquefois asiatique. Une fine pluie tombait à l'extérieur et les lumières de la rue luisaient d'un flou vacillant. On entendait la pluie se fondre sur le toit de la voiture. Mon frère lisait un article sur son cellulaire.

J'observai un instant le conducteur qui venait de nous offrir des bouteilles d'eau avant de me retourner vers Tony.

— Y'a un gros scandale qui a éclaté au Québec à cause d'Uber. Les chauffeurs de taxi sont en viarge, dis-je.

— Je sais, c'est comme ça partout dans le monde. Mais c'est absurde. Le débat devrait déjà être ailleurs si tu veux mon avis.

Nous avons déjà abordé le sujet par le passé. C'était pourtant la première fois qu'il évoquait l'idée que c'était désuet.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est absurde. Le gouvernement perd tout son temps à essayer de contourner un minuscule iceberg. Le truc c'est qu'il se rend pas compte qu'en dessous de la surface, c'est énorme ce qui s'en vient. Le choc est pas évitable. Uber c'est juste le début d'une refonte complète de l'industrie des transports.

— À cause des *driveless car* ?

— Entre autres. Ça s'en vient beaucoup plus vite qu'ils pensent. Les conducteurs Uber aussi vont perdre leur *job* dans les prochaines années, c'est prévu comme ça. La *job* de camionneur est une des plus répandues en Amérique du Nord, elle aussi va disparaître petit à petit. On est littéralement en train de supprimer l'erreur humaine sur les routes, penses-tu vraiment que les compagnies vont continuer à payer des salariés pour faire les transports ?

— Ouin... vu de même ça va foutre le bordel. C'est pas juste l'industrie du transport qui va en manger une, c'est l'économie au complet, tu penses pas ?

Un léger sourire s'afficha sur ses lèvres, comme si cela le faisait rire. C'est une réaction que je connaissais bien chez lui. Elle advenait la plupart du temps lorsqu'il se rendait compte que quelque chose m'avait échappé ou que j'étais en retard dans mes idées. Arrogant à première vue, mais à sa défense, il m'arrive de faire de même avec lui.

Il prit quelques secondes avant de me répondre.

« T'as pas idée de ce qui s'en vient en *AI*. C'est déjà là en fait, c'est juste que les changements vont être tellement importants que mentalement et moralement, je crois que la population est pas encore prête à ça. Je serais pas surpris que dans la prochaine année Uber s'essaie à faire rouler des voitures sans conducteur même ».

De fait, il avait raison. En septembre 2016, Uber a mis en place à Pittsburgh un service de transport sans chauffeur. Cela me fit penser à notre conducteur, qui à ce moment souriait à nous entendre parler en français. En entrant dans la voiture, il nous avait expliqué qu'il avait un autre travail et qu'il faisait des accompagnements les soirs pour arrondir ses fins de mois, ses assurances lui coûtant trop cher. Mon frère avait tourné le regard vers la fenêtre et regardait la pluie qui continuait de tomber.

— Au Québec, la question devrait même pas être de savoir si on fait de la place ou non à l'entreprise, mais de savoir ce qu'on va faire des permis de taxi. D'ici quelques années ils auront sûrement même plus lieu d'être. Pis avec l'automatisation que l'intelligence artificielle va apporter, c'est plein d'autres *jobs* qui vont disparaître. En soi c'est pas mauvais. Réduire le temps de travail, c'est ce que l'humanité cherche à faire depuis des décennies. Mais quand tout ton système économique est basé sur la consommation pis le travail, qu'est-ce que tu fais quand il est de moins en moins nécessaire ?

Je venais de comprendre où il s'en allait avec son idée.

— J'imagine qu'il faudra instaurer des politiques de revenu garanti, trouver des solutions dans le genre... essayer de voir plus large, dis-je.

— Ouin c'est une idée, on aura sûrement pas le choix. Et si c'est ça, ça pourra pas être des revenus de *BS*. En plus d'avec les inégalités grandissantes, il y a déjà deux classes de citoyens qui sont en train de se former. Ceux qui pourront travailler et ceux qui pourront pas. Rendu là, c'est plus une question d'être à gauche ou à droite. C'est juste une question de gros criss de bon sens.

— C'est sûr...

La voiture s'arrêta pour nous déposer devant le bar, et je continuais de réfléchir :

Dans *Les Travailleurs de la mer*, Hugo écrit à un certain moment : « Les nouveautés ont cela contre elles que tout le monde leur en veut ; le moindre faux pas les compromet² ». Cette affirmation était précédée d'une longue dissertation sur l'arrivée des navires à vapeur sur les eaux de la Manche. Au début du XIXe siècle, on les avait semble-t-il baptisés *Devil-Boats*, et l'Église les avait condamnés d'emblée.

De ce qu'écrit Hugo, on s'était pourtant aperçu peu à peu que les bœufs transportés par ces navires « arrivaient moins fatigués, et se vendaient mieux, la viande étant meilleure ; que les risques de la mer étaient moindre pour les hommes aussi ; que ce passage, moins coûteux, était plus sûr et plus court ; qu'on partait à heure fixe et qu'on arrivait à heure fixe ; que le poisson, voyageant plus vite, était plus frais³ »... et ainsi de suite. Il avait probablement fallu attendre des années pour que ces avantages soient reconnus par la population, mais il faut croire que le temps fit son œuvre et que de fil en aiguille la nouveauté devint une norme.

² Victor Hugo, *Les Travailleurs de la mer*, Paris, Gallimard (coll. Folio classique), 1980 (1866), p. 176.

³ *Ibid.*, p. 141.

Les avancées en intelligence artificielle, au XXI^e siècle, risquent de se confronter aux mêmes difficultés. Déjà les populations s’offusquent partout en Occident. Le transport autonome est notre nouveau bateau-diabole. Nous notons chacun de ses faux pas, affirmant qu’il ne pourra jamais supplanter la conduite humaine. Toutefois, il viendra peut-être un jour où il éradiquera les accidents de la route et où la « main de l’homme » sera considérée trop dangereuse pour être sur un volant. Voilà une idée qui, elle aussi, a déjà commencé à faire du chemin.

C’est sur cette pensée que j’entrai dans le bar.

...

C’était une discothèque comme d’autres. Un son trop fort pour qu’on s’entende parler, un DJ qui se prend pour le Miles Davis de l’âge moderne, et une panoplie de douchebags pour qui l’art de la séduction n’a visiblement rien à voir avec l’intelligence. L’ambiance du lieu n’avait, en bref, rien qui puisse s’apparenter aux soirées californiennes auxquelles Kerouac nous a habitués. Au contraire, elle reflétait parfaitement cette culture de la superficialité croissante dans nos sociétés. Sorte de maladie abrutissante qui tend à ennoblir outre mesure la valeur de l’apparence physique et dévaluer la vivacité de l’esprit.

C’est dans cette discothèque que nous avons rejoint Sophy, la copine de mon frère, et deux de ses amies. Toutes trois étudiaient à l’*Academy of Art University* et venaient de riches familles chinoises qui payaient des fortunes pour envoyer leurs filles étudier aux États-Unis. Nous avons bu quelques verres en attendant Math, un gars que je connaissais déjà pour avoir travaillé avec lui et mon frère sur un projet de *motion design* publicitaire pour une agence web de Québec. Il était talentueux en animation, et quelques mois après le départ de mon frère, il avait décidé de suivre et s’était trouvé un contrat chez Google où il travaillait sur du contenu YouTube.

Sous les lumières scintillantes de la discothèque, nous avons ainsi fêté mon arrivée à San Francisco. Et même si la musique n’était pas très bonne, je fis l’effort de danser.

Les trois filles étaient plutôt jolies, mais l’une d’entre elles m’avait tombé davantage dans l’œil. C’était la fille d’un diplomate chinois et, comme les deux autres, une artiste dans l’âme. Elle se nommait Katya et parlait un anglais parfois arrondi, mais s’exprimait malgré tout avec clarté. Après avoir quitté le bar, elle me montra sur son cellulaire quelques-unes de ses illustrations. Elle pouvait peindre à l’huile des portraits presque sans défauts et dessiner au crayon à peu près

n'importe quoi, son trait pouvant s'adapter autant à un art réaliste qu'à un style *cartoon*. C'était suffisant pour capter mon intérêt, de sorte que je ne me rendis presque pas compte du chemin parcouru entre le bar et l'appartement de Sophy.

Mathieu et l'autre fille nous ayant quittés, nous avons poursuivi la soirée à quatre. Continuant à boire et à discuter de tout et de rien. Je me souviens avoir été surpris d'apprendre que pour elles, il était normal qu'un homme cherche à coucher avec d'autres femmes lorsqu'il était marié et que le viol, en Chine, était souvent passé sous silence et entraînait rarement des conséquences lorsque dénoncé.

Tony et moi étions tout simplement incapables de nous faire à l'idée.

Lorsque mon frère alla se coucher avec sa copine, je restai seul avec Katya. Toutes les lumières du logement étaient fermées et seul le reflet diffus de la lune entraînait par la fenêtre de la terrasse, éclairant le salon d'un bleu blanc sélène. Nous étions couchés sur un futon et continuions de discuter par murmures. À un moment, elle rapprocha son visage du mien. J'eus le réflexe de m'évader de quelques centimètres.

— *What is it?* demanda-t-elle.

— *I don't know, I still think about my ex...*

Décue, peut-être même un peu fâchée, elle se retourna de l'autre côté.

— *I have no intention to mother you or anything. You can sleep on the other couch if you want.*

Je ne sais trop. Sans doute par orgueil, elle me fit réagir, et je l'embrassai.

Lorsqu'elle s'endormit, je restai couché sur le dos, observant le plafond. Des souvenirs de ma relation me revenaient en tête et pendant un instant je sentis un profond vide m'envelopper. Dormir près d'une autre fille allait être une autre première, et cela me rappela les nuits passées à parler avec mon ancienne amoureuse.

De cause à effet, je pris la décision d'aller m'étendre sur l'autre divan. Une fois levé, je m'arrêtai toutefois devant la porte de la terrasse. De l'autre côté, on pouvait voir les lumières de la ville éclairer ses rues qui ne dormaient toujours pas. *The City by the Bay*, l'avait-on surnommée. San Francisco est une ville qui s'est construite sur des rêves. Mon frère, comme tant d'autres, avait tout laissé derrière lui pour s'y rendre ; sa famille, ses amis, son travail, même une amoureuse avec qui il avait été plus de six ans. Depuis des années qu'il y travaillait, qu'il construisait sa vie autour de ça, il était finalement parvenu à entrer dans la cour des grands dans ce qui le faisait vibrer. Je

restai là un long moment. Observant la ville et ses habitations qui se déployaient comme des vagues sur ses collines, me demandant ce qu'il me faudrait bien faire pour réussir de même, pour entrer dans la grande cour de cet univers des lettres qui donnait sens à ma vie. Que devrais-je moi-même laisser derrière, advenant le cas ?

Je me retournai, jetai un œil à Katya qui était toujours endormie, et allai me coucher sur l'autre divan.

III. Suivre les rails

Le surlendemain, mon frère loua une voiture pour me faire visiter. Mathieu et Sophy se joignirent à nous.

Nous serpentions à travers la ville, nous arrêtant ici et là pour contempler les quelques lieux d'intérêt et les arts de rues que nous croisions. Nous avons traversé le *Golden Gate*, arpenté le *Japanese Tea Garden* et le *San Francisco Botanical Garden*, soupé dans un restaurant chinois de haute gastronomie — que par chance je n'ai pas eu à payer, gracieuseté de mon frère — et même fait les magasins.

Des villes que j'ai visitées aux États-Unis, San Francisco est sans doute l'une des rares qui n'est pas formée, jusqu'à un certain degré, de cette esthétique terne et bétonneuse, dénuée d'âme, qu'on retrouve un peu partout en Amérique et qui, bien qu'elle soit plus particulièrement présente dans les petites et moyennes villes, se retrouve aussi dans quelques métropoles. C'est ce que Nepveu a nommé « le complexe de Kalamazoo » dans ses *Intérieurs du Nouveau Monde* ; soit cette « répétition banale des mêmes abords, commerces et bâtiments, des mêmes modes de vie, de cette désorganisation de l'espace et de l'architecture⁴ » qui est si caractéristique des cités au nord du Mexique.

Bien que San Francisco ait autant de *fast foods*, de parkings ou de pollution que les autres villes étatsuniennes, elle dégage une aura bien à elle, vraisemblablement alimentée par la qualité de son architecture et par un bouillonnement culturel qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Hérité, j'imagine, autant des fragments de mémoire qu'a laissés la conquête de l'Ouest derrière elle que du mouvement hippy ou de la Beat Generation. De cette époque où, comme l'a écrit Serge Bouchard, « la rumeur courait que la vérité se trouvait en Californie, il y avait là une promesse de lumière, une brise de paix qui ne soufflait nulle part ailleurs. On racontait que le Pacifique avait quelque chose que l'Atlantique n'aurait jamais⁵ ».

⁴ Pierre Nepveu, *Intérieurs du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal (coll. Papiers collés), 1998, p. 266.

⁵ Serge Bouchard, *Les yeux tristes de mon camion*, Montréal, Boréal (coll. Papiers collés), 2016, p. 41.

Je m'étais mis à réfléchir à tout ça après que nous nous soyons arrêtés sur une montagne qui surplombait la lisière nord du Golden Gate. Mon frère vint me rejoindre sur l'un des rochers de la colline. Ses paroles se perdaient légèrement dans un vent oscillant qui soufflait sur le brouillard à la surface de la mer.

— Comme ça t'es retourné chez m'man?

— Ouin, pas vraiment eu le choix...

— Plus de blonde, plus d'apparte, plus de char, à vivre chez sa mère. T'as combien en dettes d'études ?

— Bientôt vingt mille.

— Ça va ben.

Je ricanai, n'ayant pas encore réalisé à quel point ma situation pouvait sembler désespérée vue de cette façon. Je gardais tout de même les yeux fixés devant, où l'on pouvait voir une partie de la prison Alcatraz se dessiner.

— Ça va quand même bien, j'ai décidé de faire ma maîtrise à l'automne, répondis-je. Ça va me coûter moins cher de rester chez mom.

— Pis tu vas faire ta maîtrise sur quoi ?

J'étais quelque peu surpris de sa question. Il ne lui arrivait pas souvent de m'interroger sur mes études en littérature, se contentant habituellement de me demander des suggestions de lectures lorsqu'il ne savait plus quoi lire. Nous avons déjà eu de bonnes discussions sur des auteurs tels que Kundera ou Melville, mais rarement sur ce que je faisais à l'université.

— J'veux la faire sur l'identité québécoise et le lien qu'elle entretient avec le reste du continent, dans son histoire pis sa littérature surtout. Mais je sais pas encore l'angle que je vais prendre.

— Ok ok.

Je me retournai pour marcher vers la voiture et aperçus Mathieu un peu plus haut sur la pente. Il faisait des clichés du Golden Gate.

— *Cheese!* dit-il en prenant une photo de nous.

Nous lui envoyâmes la main, rigolant, et mon frère continua ses questions.

— Pis ça va servir à quoi de faire ça ?

— Mieux comprendre le monde, entre autres, répondis-je sur un ton qui le fit s'arrêter.

« Côté pratique, tu peux quand même pas dire que c'est l'idée du siècle », me dit-il. « On s'entend qu'en écriture le rapport talent-argent est pas trop avantageux. Même si t'es bon, tes chances de réussir sont crissement minces. Dans le secteur de la tech c'est complètement l'inverse. Y'a des gars pas mal moins capables que toi qui font des fortunes juste parce qu'ils ont décidé de travailler là-dedans ».

— Qu'est-ce tu veux que ça me fasse ?

Ça me semblait absurde, je n'allais quand même pas me détourner de mon instinct pour faire davantage d'argent. C'était d'ailleurs la première fois que je voyais mon frère prendre ce facteur autant en considération, lui qui avait toujours été plus enclin à accorder de l'importance à l'impact et à la qualité de ses projets qu'à ce qu'ils pouvaient rapporter.

Il ne répondit pas de suite à ma question et ouvrit la porte de la voiture. Sophy vint nous rejoindre, apparemment curieuse de savoir ce dont nous discutons. Mais il n'était pas question qu'on continue ça en anglais.

— Je dis pas que tu fais pas bien d'écrire, mais tu devrais quand même te garder une porte de sortie au cas.

— Tss, *Fuck it!*

Il me regarda brièvement dans les yeux. Je ne sais trop ce qui lui passa par la tête, mais quelque chose changea dans son intonation, soudainement moins résolue.

— En tout cas. Peut-être que tu fais bien de le faire là si tu l'dis. Au pire tu risques pas de manquer de temps pour trouver d'autres idées si ça marche pas.

Il savait qu'on était de la même trempe, obsessifs et obstinés de nature, incapables de supporter le sentiment d'échec. Enfants c'était pareil. Nous avons toujours été animés par une rivalité fraternelle assez singulière. Quand mon frère accomplissait quelque chose que je n'avais jamais réussi à faire — pour un projet d'école, par exemple — je m'y mettais aussitôt afin de lui montrer que j'en étais aussi capable. *Vice versa* il faisait de même, et quand l'un de nous avait l'impression de n'avoir pas assez bien fait, il se retournait sur lui-même, sans dire un mot pour ne rien montrer de ses faiblesses, et retravaillait le tout jusqu'à accomplir mieux ou équivalent.

Cette fois-ci, cependant, il faut dire qu'il avait pris une longueur d'avance, assez pour me donner le sentiment qu'il m'était impossible de le rattraper. Il me revenait parfois à l'esprit cette image où je le voyais marcher loin devant, se retournant dans ma direction et ralentissant le pas de temps à autre, comme s'il cherchait à m'attendre.

— Si y'a de quoi, rajouta-t-il, je connais des écoles qui donnent des cours intensifs en prog. T'en a fait un peu quand on était jeune, ça me dérangerait pas de t'en payer un.

— T'inquiète, t'auras pas besoin.

Cela le fit rire. J'ose croire qu'il savait qu'il venait de semer une graine en moi, que maintenant que c'était dit, j'allais tout faire pour lui prouver que j'avais raison de continuer.

— Si je peux te donner un conseil, dit-il, tant qu'à faire une recherche sur l'identité pour ta maîtrise, arrange-toi pour trouver un angle intéressant.

...

Pendant que mon frère travaillait, je passai les jours qui suivirent à errer dans les recoins de la ville, me promenant surtout aux alentours de la *Market Street* et de la bibliothèque publique de San Francisco. Une fois, je pris un Uber pour me rendre à la plage avec l'intention un peu candide de nager dans le Pacifique, mais arrivé au rivage, je peinais à laisser mes pieds plus d'une trentaine de secondes dans l'eau à cause du froid. Je remis donc cela à une autre fois, restant assis au large à regarder l'océan une bonne partie de l'après-midi.

En revenant à la commune au souper, l'une des filles me parla d'une soirée *Beers and Ideas* qui devait se tenir dans la salle de cinéma. Plus spécifiquement, il s'agissait d'une soirée où les chambreurs qui le souhaitaient pouvaient se réunir afin de parler d'idées ou d'applications qu'ils prévoyaient développer dans un avenir proche. Repensant à la discussion que j'avais eue avec Tony, je jugeai bon d'y faire un tour, question de voir ce à quoi cet univers de la *Tech Industry* pouvait ressembler de l'intérieur. J'allai donc m'acheter une caisse de six et revins prendre place sur l'un des sofas dans la salle. Nous étions une vingtaine environ, et j'étais le seul qui ne connaissait personne.

Le premier qui prit place à l'avant avait préparé une présentation avec un support visuel à l'écran. Son projet était de reprendre le concept de Tinder — une application mobile où deux utilisateurs peuvent obtenir un *match* et s'écrire lorsqu'ils ont mutuellement aimé leurs photos — et de l'appliquer à un nouveau format qui permettrait de classer trois utilisateurs en ordre en fonction de leur niveau de « beauté ». Deux personnes pouvaient obtenir un *match* si elles se considéraient toutes les deux comme « la plus belle ». L'idée, disait-il, était de créer un algorithme

qui aiderait à mieux catégoriser les gens pour suggérer aux utilisateurs des *matches* qui correspondaient mieux à leur « niveau ».

L'idée me paraissait absurde et superficielle. Le fait de s'inspirer de Tinder ne me surprenait pas, mais j'étais déçu du manque de contenu et de profondeur dont le type faisait preuve. Ça n'avait rien à voir avec l'image que je m'étais faite d'une jeunesse qui, du moins je croyais, devait représenter le socle du progrès en technologie.

Tout au long, l'envie de quitter la pièce me tirait. Je décidai tout de même d'attendre la prochaine présentation, au cas.

Au bout d'une vingtaine de minutes, un second présentateur s'installa à l'avant et proposa, sans sourciller, de développer une application qui permettrait aux utilisateurs de payer quelqu'un pour faire la file à leur place, que ce soit pour aller au cinéma ou à un concert.

Prétextant une envie de pisser, je quittai la salle avec mes bières et montai les marches jusqu'à la chambre de mon frère. Il écoutait un récent discours humoristique d'Obama sur son portable.

— *What the fuck* ! dis-je.

Il me lança un regard désinvolte avant de le ramener vers le discours.

— De quoi *what the fuck* ?

— Y'a un gars en bas qui vient de proposer le plus sérieusement du monde de faire une application pour payer des gens pour qu'ils fassent la file à ta place.

Il se mit à rire sans quitter l'écran des yeux :

— Ouin, y'a pas fait ses devoirs. Ça existe déjà pis ça marche pas ben ben. Perso je pense que c'est tout simplement parce que ça fâche les gens. C'est toujours un peu chiant pour les personnes qui attendent de voir quelqu'un passer avant eux parce qu'il a le luxe de payer plus. J'imagine que par conscience sociale le monde aime mieux faire comme les autres que de passer pour frais chier. Quand t'as une idée d'application, faut pas juste que tu penses aux « besoins », faut aussi que tu penses à comment ça va interagir dans la société, si tu veux mon avis.

Je dus grimacer d'étonnement, je ne sais plus, et je m'assis sur mon matelas, étalé sur le plancher de la chambre.

« C'est donc ben n'importe quoi », dis-je en écoutant partiellement le discours que regardait mon frère dans lequel Obama avait fait venir un « *anger translator* » pour faire passer un message sur le réchauffement climatique. Tony riait sans arrêt. À un certain moment, on entendit le président s'indigner contre le climato-scepticisme :

« *Every serious scientist says we need to act. The Pentagon says it's a national security risk. Miami floods on a sunny day and instead of doing anything about it, we've got elected officials throwing snowballs in the Senate!* » Son « traducteur » chercha à reprendre la discussion, mais Obama continua. « *It is crazy! What about our kids? What kind of stupid, shortsighted, irresponsible bull...* »

— S'ti qui est fort Obama, dit mon frère en s'esclaffant.

J'avais en effet remarqué depuis mon arrivée à San Francisco qu'à peu près tous les jeunes qui œuvraient dans la technologie avaient les Républicains en horreur. C'était au moins ça.

Au bout d'un moment, Tony referma son portable et commença à se préparer pour dormir.

— Je te l'ai dit l'autre jour, continua-t-il. Y'en a plein ici qui font des fortunes juste parce qu'ils ont décidé de travailler là-dedans. La Silicon Valley attire beaucoup de gens comme ça, qui cherchent juste à faire une passe de cash en sortant des applications pas rapport. Y'a des *wannabes*, comme partout où y'a de l'argent à faire.

Et s'installant sous ses draps, il rajouta : « En tout cas, peux-tu fermer la lumière ? »

— Ouais, moi aussi je vais me coucher je pense.

J'allongeai le bras pour fermer l'interrupteur et je m'étendis sur le dos, concentré sur la lumière de la rue qui luisait au plafond. Elle me rappelait les nuits de notre enfance, à l'époque où nous dormions dans la même chambre sur des lits superposés. Lorsque mon père fermait la lumière pour le coucher, nous attendions qu'il s'éloigne dans le corridor afin qu'il ne nous entende pas, puis nous recommençons à parler. J'imagine que certaines habitudes ne s'effacent pas.

— Quand j'étais chez Crunchyroll, j'ai réalisé que la Californie était pas vraiment ce que j'avais imaginé. C'est sûr y'a du monde vraiment fort, mais pour vrai je me suis rendu compte qu'en général le niveau moyen est pas vraiment plus élevé qu'au Québec. Côté talent, on n'a rien à leur envier. C'est du côté des ressources que c'est différent. Même que c'est souvent ceux qui viennent d'ailleurs qui sont incroyables à voir aller.

— C'est pour ça que t'es parti de Crunchyroll ? Tu trouvais qu'y avait pas assez de *challenge* ?

— Ouin, mais surtout parce qu'y avait des conflits entre les boss à l'interne, ça m'énervait de me retrouver là-dedans. Puis y'a Osmo qui m'a approché. Quand Pramod m'a passé en entrevue, il m'a expliqué qu'il avait travaillé huit ans chez Google avec Jérôme et que c'était le gars le plus

brillant avec qui il avait jamais travaillé. Les deux sont partis de là pour fonder Osmo. Ça m'a convaincu... J'apprends ben plus dans une équipe comme ça.

Il y eut un moment de silence.

« Si tu veux, tu pourrais venir demain visiter. Tu vas voir ça ressemble à quoi ».

— Ouais, je pourrais.

...

Nous sommes partis le lendemain vers les 7 heures du matin pour nous rendre jusqu'à la gare. L'entreprise de mon frère était située à Palo Alto, près de l'Université Stanford, et nous devions faire environ une heure de train pour nous y rendre.

Après être descendus à la *California Avenue Station*, je me souviens avoir vu quelques logos plus ou moins connus d'entreprises telles qu'AOL et Robinhood au cours du trajet. Nous avons marché ainsi jusqu'à apercevoir, à l'angle d'une rue banlieusarde, une petite maison d'apparence rustique. C'est, je crois, à ce moment et au cours des heures qui suivirent que je compris véritablement ce à quoi pouvait ressembler cette industrie qui caractérise la nouvelle ruée vers l'or californienne. Ce fut suffisant pour que, du moins partiellement, je m'essaie à la décrire l'année suivante dans un article⁶ publié dans le *Devoir*, dont un passage allait comme suit :

C'était quelque part vers la fin du mois d'avril 2015. J'avais pris le train à partir de San Francisco avec mon frère jusqu'à Palo Alto. Descendus du train, nous avons marché plus ou moins une dizaine de minutes jusqu'à une petite maison qui ressemblait davantage à un chalet de campagne qu'à un bureau d'entreprise. L'intérieur n'avait lui-même rien à voir avec un centre d'affaires ; la salle de travail ressemblait à un local de jeux en ligne et il régnait dans le salon un désordre modeste, semblable à ceux qu'on retrouve chez les artistes de talent. Dans l'une des chambres se trouvait un N64 de première génération où les employés faisaient des tournois de *Super Smash Bros* sur les heures de dîner.

Si je pouvais trouver un mot pour décrire l'endroit, ce serait sans doute quelque chose de bien simple, quelque chose comme « chaleureux ».

Tout ça pour dire que ça ne ressemblait en rien à un lieu où l'on a fait naître une idée qui s'est valu une place parmi les meilleures inventions de 2014 dans le *Time Magazine*. Car il s'agit bien de ça : une simple idée qui, tout en participant activement au développement de la réalité augmentée et

⁶ Bobby A. Aubé, « Dans les bureaux d'une *start-up* californienne », dans *Le Devoir*, 22 juin 2016, p. A7.

aux avancées en IA, est peut-être en train de révolutionner la façon dont apprendront les enfants d'ici quelques années.

Du moins, c'est ce dont j'ai été convaincu après avoir assisté à l'une de leurs rencontres d'équipe. Et je dois avouer que, bien que j'aie assisté dans ma vie à un grand nombre de conférences et de séminaires sur divers sujets, j'ai rarement eu l'occasion de voir autant d'intelligence réunie dans un même lieu.

Cette rencontre n'avait d'ailleurs rien à voir avec une réunion traditionnelle. Nous étions simplement assis dans le salon, au sol ou sur un divan, et nous discussions d'idées. L'une parlait de sa conception (très bien documentée) de l'apprentissage chez un enfant, l'autre de sa vision à long terme (très long terme) des champs auxquels pourrait s'étendre le concept de leur technologie. Quelques-uns s'opposaient ici et là à certaines idées sans retenue. Chose qui semblait bien naturelle dans cet endroit où la contestation et la remise en question sont plus obligatoires qu'optionnelles.

Malgré tout, je crois bien que jamais je n'ai vu une équipe si bien orchestrée dans son travail et si équilibrée dans sa vision. Je savais pourtant que la Silicon Valley est bien connue pour ça : cette approche décomplexée quant aux avancées technologiques, ce rejet des formes hiérarchiques traditionnelles, surtout en affaires.

J'avais terminé l'article en évoquant l'idée que « si les Californiens pouvaient en apprendre beaucoup de nous sur le plan des politiques sociales, nous aurions beaucoup à apprendre d'eux sur cette façon d'approcher la technologie ». Approche qui me paraissait alors beaucoup plus décomplexée, moins réactionnaire face aux avancées et peut-être plus encline à trouver des solutions devant les changements qu'elles occasionnent. C'était loin de l'impression que je m'en étais fait la soirée de la veille.

Lorsque la journée de travail se termina, nous avons décidé de rester à Palo Alto pour le souper. Il faisait déjà nuit quand nous avons repris le chemin vers la station. Le train ne passait qu'aux heures et il a fallu l'attendre quelques minutes.

Peu après y être montés un employé vint voir mon frère.

— *Excuse me sir, your card is invalid, you'll have to go down at the next station.*

— *What? I took it this morning and everything was fine.*

Nous nous sommes levés pour tester la carte avec un autre appareil. Elle ne fonctionnait toujours pas, et l'employé a insisté pour que l'on descende.

— *What the fuck? I take it every day, something's wrong!*

Mais il n'y avait rien à faire, on nous laissa à la prochaine station. Il était passé dix heures du soir, nous avions plus d'une heure à attendre avant l'arrivée du prochain train et il ne se trouvait rien autour pour passer le temps.

Quand la porte se referma, mon frère lança sa passe violemment au sol.

« Tabarnak ! »

Il regarda un instant le dernier wagon filer au loin avant de se pencher pour reprendre sa carte, et il se mit à marcher le long des rails.

— Tant qu'à attendre ici à rien faire, autant avancer.

Je lui emboitai le pas. Quelques lampadaires qui longeaient les rues des alentours dégageaient suffisamment de lumière pour qu'on soit en mesure de voir où l'on mettait les pieds. Nous avons ainsi marché côte à côte un long moment. Les environs étaient silencieux, on pouvait entendre grillons et autres insectes striduler à proximité. Je voyais que mon frère était agité par quelque chose, sans doute essayait-il de se ressaisir après s'être fâché contre l'employé.

— Penses-tu revenir à Québec un jour ? lui demandais-je un peu à l'improviste.

Il serra des dents en signe d'hésitation.

— Je sais pas, peut-être. J'imagine que ça va dépendre de ben des affaires. J'pense pas que ça me tente de, euhm, *to bear* un autre changement de vie pour l'instant.

— De supporter...

— C'est ça.

— Tu perds pas ton français toujours ?

Il porta sa main droite à ses cheveux, un sourire embarrassé sur les lèvres.

— Bah, des fois... répondit-il. C'est surtout à l'écrit que ça se complique je te dirais. Des fois j'fais des erreurs vraiment connes.

— J'imagine...

Tout en marchant, je suivais des yeux les rails qui s'étendaient à perte de vue l'un à côté de l'autre, toujours dans la même direction. Ils me paraissaient sans fin, pourtant quelque part au loin, à des lieues, je savais que quelque chose devait les arrêter, une gare ou une bifurcation quelconque. Un instant, il me vint à l'esprit qu'il pouvait s'agir là du chemin que nous avons parcouru ensemble depuis notre enfance.

— Et le Québec te manque pas ?

— Ben oui... je sais où tu veux en venir. T'inquiète pas, je vais quand même pas changer tant que ça. J'ai plus l'impression d'amener une part du Québec ici que l'inverse, si c'est ce que tu veux savoir.

Non loin, on commença à entendre le débit d'un ruisseau dans lequel se dissipait la cadence de nos pas, allant plus ou moins au rythme des soubresauts d'une aiguille d'horloge. Sans doute ce ruisseau allait-il se perdre dans le Pacifique, situé à quelques kilomètres à peine. Cette idée me fit penser à toute l'histoire de la diaspora canadienne-française, alors que plusieurs centaines de milliers de francophones avaient émigré aux États-Unis au XIXe siècle.

— Tu veux dire quoi par-là ? lui demandais-je.

Il sembla chercher un instant, puis vint avec cette anecdote.

« L'autre jour y'a un gars au marketing qui s'est plaint de l'affichage en français dans le marché québécois. Je lui ai juste demandé ce que ça lui ferait si des entreprises hispanophones venaient imposer la langue espagnole partout dans sa ville. Il a compris et il s'est plus jamais plaint depuis. Pour vrai il suffit de leur expliquer, ils comprennent. Y'en a beaucoup qui craignent que la langue française va disparaître avec la mondialisation. Mais je pense pas que ce soit tout à fait vrai. J'ai surtout l'impression que les gens unilingues se sentent un peu tout nus quand ils ont de plus en plus affaire à du monde qui parlent plusieurs langues. Si tu voyais les fortunes que des familles payent pour envoyer leurs enfants étudier en français ou en espagnol en Californie... »

— Ouin...

— Si j'ai des enfants ici, c'est sûrement ce que j'vais faire.

Le silence s'installa à nouveau. Nous voyions tranquillement approcher devant nous les réverbères de la prochaine station de train.

Je venais de réaliser, pour la première fois, que mon frère allait peut-être construire sa vie de l'autre côté du continent. Cela me fit un peu peur sur le coup. Je me mis à penser que ce serait sans doute possible pour moi aussi d'aller cueillir la réussite en Californie. Y faire un doctorat peut-être, enseigner dans une riche université américaine. Changer le fil de cette existence jusqu'à ce que tout ce vécu hypothétique devienne réalité, jusqu'à laisser s'évanouir par bribes toute idée d'une autre vie possible.

Mon frère s'acheta une carte temporaire au guichet de la station et nous prîmes le train suivant.

IV. Les abricotiers d'argent

À l'étage de la librairie *City Lights*, je regardais devant moi les rayons remplis de livres de la Beat Generation. On y retrouvait l'œuvre de tous ses auteurs. *On the Road*, de Kerouac, était à lui seul disponible dans un nombre incalculable d'éditions. Je n'avais encore lu aucun d'entre eux et je m'en sentais presque coupable sur le moment.

Assis à une table, je m'étais mis à faire des recherches sur le mouvement et j'étais tombé sur un vieux reportage de Radio-Canada, datant de 1964, dans lequel on avait interviewé un Kerouac fumant la pipe et s'exprimant dans un français d'Amérique d'une autre époque. Quand on lui avait demandé d'où venait le terme « *beat* », il avait répondu que c'étaient « les nègres qui ont commencé ça ». Que c'était une façon pour eux de dire qu'ils étaient « pauvres, mais joyeux ».

« Ils s'couchaient dans les *subways*... euh comment euh *subways* ».

« Les métros », avait répondu le journaliste.

« Les métros. Ils dormaient toute la nuit dans les métros, pis y s'levaient le matin pis y'allaient dans la rue pis, pff. *I'm beat man, man I'm beat* ».

Je me souviens d'avoir été surpris d'entendre comment la langue anglaise coulait plus naturellement entre ses lèvres que le français. Surpris aussi de voir à quel point cet oubli de langage pouvait se comparer à ceux de mon frère lorsque ça lui arrivait. Et cela me faisait tristement repenser à ce récit de Nepveu en ouverture de ses *Intérieurs du Nouveau Monde* dans lequel il décrit sa rencontre avec Ron Kovic entre les étagères de cette même librairie. L'homme était un ancien militaire paralysé qui s'est opposé à la guerre du Viêt Nam sur toutes les tribunes pendant les années 1970, mais il s'est surtout fait connaître en 1989, après que Tom Cruise l'ait interprété dans un film sur sa vie : *Born on the Fourth of July*.

Dans une comparaison entre le *Volkswagen Blues* de Poulin et la vie de Kovic, il écrivait à propos de Théo, le frère du personnage principal du roman qui s'était exilé aux États-Unis dans sa jeunesse et qui ne parlait plus un mot de français, que : « le frère de Jack Waterman paraissait

confirmer une crainte terrible : que tout voyage et toute écriture, en ce Nouveau Monde, conduisent à un déracinement insurmontable et à une étrangeté mortelle⁷».

À sa façon, Théo Waterman était tout comme Kerouac l'un des fils de la diaspora québécoise. Pensant à mon frère, j'espérais au fond qu'il n'était pas destiné à la même chose ; que ce déracinement ne le rendrait pas étranger à lui-même et que cette San Francisco, aussi belle pouvait-elle être, ne finirait pas par l'avaloir lui aussi. J'espérais qu'il avait raison lorsqu'il me disait que c'était plutôt lui qui emmenait un peu du Québec de l'autre côté de la porte d'or.

J'avais étalé sur la table devant moi des livres de plusieurs autres auteurs américains, comme Hemingway, Fitzgerald, Steinbeck. Des noms qui, à l'instar de ceux de grands auteurs français et britanniques, n'avaient qu'à être prononcés pour qu'aussitôt on leur associe un imaginaire et une puissance symbolique qui ont marqué la littérature universelle. J'essayais de penser à des œuvres québécoises qui sont sorties de nos frontières avec autant de force, peiné de réaliser que je n'en trouvais pas, ou du moins, qu'on ne leur avait pas accordé une grande attention à l'extérieur du Québec lorsque c'était arrivé.

Pendant que je feuilletais tout ça, l'un des employés faisait des aller-retours devant moi, traînant des livres un peu partout à travers la librairie. Une autre comptait son inventaire, une liste à la main. Elle jetait parfois des coups d'œil dans ma direction d'un air inquisiteur. J'imagine qu'après avoir dévalisé toute cette pile de livres, seul assis dans mon coin, j'avais dû éveiller sa curiosité.

« *Are you looking for something in particular?* », me demanda-t-elle au bout d'un moment.

« *Not really, just looking. Don't worry I'll replace them* ».

« Ah ! Tu parles français ».

Elle avait reconnu ma langue à mon accent. J'avais déjà remarqué depuis mon arrivée à San Francisco que cet accent était un atout non négligeable avec les Américaines. Il suffisait souvent d'à peine quelques mots pour avoir toute leur attention, entamant chaque fois un flot de questions autour de mes origines, de ce que je fais dans la vie, de mon âge...

Cette fois-ci, cependant, c'était différent. La libraire était francophile, même si sa prononciation laissait présager une connaissance limitée de la langue.

— Oui, toi aussi à ce que je vois.

Elle eut un sourire gêné.

⁷ Pierre Nepveu, *ibid.*, page 26.

— Un peu, *but I don't think I could stand a full conversation*. D'où viens-tu ?

Et c'est ainsi qu'après avoir à nouveau répondu à ces questions qu'on me posait à chaque rencontre, nous avons entamé une longue conversation sur quelques auteurs américains que je connaissais plus ou moins. Je lui avais demandé quel était le livre que je devais à tout prix lire pour saisir l'essence de la littérature américaine. Juste ça.

« *That's such a big question* ».

Cherchant dans sa mémoire, elle me demanda de lui énumérer quelques auteurs que j'avais déjà lus pour les écarter de ses choix. Ce qui mettait de côté la plupart des auteurs cités plus haut, entre autres.

— *Have you read Faulkner* ?

— Pas encore, dis-je.

— Attends.

Elle descendit les marches et revint après deux minutes avec un livre entre les mains. Il s'agissait de *The Sound and the Fury*. Publié en 1929, le roman raconte la décadence d'une famille du Mississippi qui sombre dans la ruine financière. Sombre coïncidence lorsqu'on sait qu'il a été publié au début de la Grande Dépression.

« *Alright, I guess I'll take it then* ».

J'ai pris le livre dans mes mains et j'ai suivi la libraire jusqu'à la caisse. Elle me fit payer sans dire un mot, arborant un sourire de gêne qui lui donnait un certain charme.

— *You must really like literature to ask that kind of question*, dit-elle finalement.

— *Yeah, it's my field of study*.

— *Oh ! Intéressant ! And what do you like so much about it ?*

« *That's also a pretty big question* », répondis-je à travers un ricanement. Je réfléchis quelques secondes, me demandant comment je pouvais bien lui illustrer ça. « *You want the answer in French ?* »

— *Why not ?*

« Hmm, parce que j'ai le sentiment que ça me rapproche de moi-même, comme être humain je veux dire. Tu sais... on dit parfois que l'histoire nous permet de comprendre l'évolution de notre espèce, j'ai toujours eu l'impression que la littérature nous permettait aussi de la ressentir, d'une certaine façon. Je crois que c'est ce contact-là qui m'a accroché, à la base. Y'a pas juste ça, c'est sûr, mais c'est une des choses ».

Je n'étais pas certain qu'elle ait tout compris ce que je venais de lui expliquer en français, mais elle ne sourcillait pas et continuait de sourire. Elle prit un stylo qui traînait sur le comptoir et écrivit son nom Facebook sur la facture.

— *We could talk again before you go back to Canada if you want*, dit-elle en me rendant le papier.

— *Yeah, I might have some time.*

Je passai la porte en laissant derrière moi un enjouement évanescent. Il ne me restait que quelques jours à San Francisco et je savais que je ne lui ferais pas signe. Ce n'est pas qu'elle n'était pas intéressante, mais chaque fois qu'une occasion comme celle-là s'était présentée depuis le début de mon voyage, il me revenait en tête ces quelques images des temps où j'étais amoureux, et ces souvenirs pesaient encore trop lourdement pour que je sois en mesure de faire quoi que ce soit. Tout rapprochement envers une autre fille me semblait dépourvu de sens.

J'avais à peine fait quelques pas sur le trottoir après être sorti de la librairie que je sentis un nœud se faire dans mon estomac. Les peines ont toujours eu cet effet sur moi de me couper l'appétit. Je ne sais pour quelle raison, c'était la première fois depuis mon arrivée que je sentais ce deuil me rattraper avec autant de force. Sans doute était-ce parce que je savais qu'il serait bientôt temps de repartir, de retourner vers ce que j'avais peut-être cherché à fuir tout ce temps. Mais il faut croire qu'on ne peut jamais vraiment échapper aux rappels de nos amours perdus.

Ce soudain mal-être me donna l'envie de me retrouver seul. J'avais l'impression d'étouffer dans cette constante clameur des passants. Le premier lieu qui me vint à l'esprit était le jardin botanique du Golden Gate Park.

Je fis venir de suite un Uber et je m'y dirigeai.

...

Je marchai à travers les allées sans but. Il ne faisait pas très chaud ce jour-là, et comme les jours d'automne, le ciel me semblait porteur de souvenirs. Le climat de San Francisco a cette particularité d'être en modulation constante et imprévisible — je pouvais sentir un vent froid descendre entre les végétaux, et mes épaules se fermaient sous sa brise.

Le sentier changea de texture plusieurs fois avant que je m'arrête. Je me suis mis à observer à ma droite un grand arbre aux feuilles en éventails. Ses branches s'ébouriffaient, parfois tombantes

parfois montantes, et lui donnaient un air quelque peu désordonné. Je n'avais jamais vu un tel arbre de ma vie. Un vieil homme qui passait par hasard s'était arrêté près de moi sans que j'en prenne conscience ; j'imagine que ma curiosité était apparente.

« *They call it the maidenhair tree, it's from Asia* », dit-il.

Je me retournai avec l'impression de revenir tout à coup à la réalité. Il me parlait avec une amabilité familière et riante qui me rappelait celle de mon grand-père, lui-même de famille anglophone, pendant ses jours de santé. Conversant parfois sans autres ambitions que de faire rire quelqu'un près de lui.

« *Beautiful isn't it?* »

J'acquiesçai d'un signe de tête, essayant sans succès de sourire. « *Yeah, it is* ». *Maidenhair tree*, j'appris plus tard que le nom francophone était « abricotier d'argent ». Il attendit quelques secondes avant de parler à nouveau.

« *In Hiroshima, a few of them survived the bomb. They are pretty tough those trees* ».

« *They were made to last, I suppose. Some things are* », répondis-je, réussissant finalement à lui sourire. Il me regarda et tourna à nouveau les yeux vers l'arbre.

« *Yeah especially at your age* ». Il me donna deux petites tapes sur l'épaule. « *Life is long. You have a great day young man* ». Et il continua son chemin, la tête penchée vers le sol, affichant encore cet air rieur.

Le regardant aller, je pris place sur un banc situé derrière moi. Quelques feuilles de l'abricotier allaient dansantes à travers le vent. Le vieil homme avait déjà disparu à l'angle du sentier, et l'espace d'un instant je me suis demandé si cette rencontre venait véritablement d'avoir lieu.

Je sortis instinctivement mon portefeuille de ma poche. La photo de mon ancienne copine s'y trouvait encore, usée des quatre années qu'elle y avait passé. J'y reconnaissais malgré tout ce regard qui m'avait happé à notre première rencontre, sur ce perron que partageaient nos deux logements. Quatre années s'étaient écoulées depuis, voilà qu'elle se trouvait à cinq mille kilomètres de moi. Je n'avais plus aucune idée de ce qu'elle faisait, de ce qui l'animait depuis plusieurs semaines. Peut-être réapprenait-elle à sourire en mon absence avec plus de succès.

Quand on m'avait appris que mon grand-père était entré à l'hôpital, elle était venue avec moi pour le visiter. Ma famille croyait alors qu'il serait sorti de là après une ou deux semaines, mais l'infirmière qu'elle était avait reconnu sur son visage les signes du trépas à venir.

« Tu devrais retourner le voir bientôt, si tu veux avoir le temps d’y parler seul à seul », m’avait-elle dit.

Je l’avais écoutée et j’avais repris le chemin de l’hôpital quelques jours plus tard, arpentant ses corridors avec le souffle court, comme si je redoutais ce que je trouverais à leur extrémité.

Quand je suis entré dans la chambre, mon grand-père regardait un film à la télévision. Le rideau de sa fenêtre était partiellement ouvert. On pouvait voir au loin la chaîne des Laurentides qui s’élevait comme une procession de dômes. Il venait de pleuvoir et l’on aurait dit que la rosée scintillait sur sa verdure. Ou peut-être était-ce le chatolement des gouttelettes d’eau qui s’écoulaient encore le long de la vitre.

En m’entendant approcher, il s’était retourné vers moi, essayant de se redresser lentement dans le lit en déplaçant au passage quelques-uns des tubes qui l’aidaient à respirer ou à s’hydrater. À le voir ainsi, je m’étais mis à repenser aux fins de semaine de notre enfance lorsque nous vivions chez ma grand-mère. Presque chaque samedi il nous trimbalait dans les parcs de la ville. Je me souvins d’une fois où il nous avait emmenés visiter la cabine d’un capitaine de navire, l’une de ses vieilles connaissances. J’étais sorti de là avec une petite casquette de marin et un attrait tout nouveau pour les charmes de la mer.

L’homme qui se trouvait devant moi avait beaucoup vieilli, et je crois que je n’avais jamais réalisé à quel point le temps pouvait être destructeur avant ce jour-là.

— Salut Bobby, m’avait-il dit en cherchant son air.

— Salut grand-papa, comment ça va ?

— Ah, ça va, ça va.

Sa voix était rauque, malade. Je pris place sur une chaise à côté du lit, ma gorge commençait à se nouer, et je ne parlais pas.

« Tu sais pas quoi dire », avait-il soufflé en essayant de rire.

— Non...

Et j’avais flanché. Comme cela, sans prévenir. J’essayais de cacher mon visage, honteux de pleurer devant lui. Ce n’était pas arrivé depuis mon enfance. Il m’avait regardé quelques secondes sans broncher, puis m’avait donné deux petites tapes sur la main.

« Ça va, ça va j’ai dit », avait-il murmuré.

Vint un moment de silence que seuls le faible brouhaha du mécanisme qui l'aidait à respirer et le film qui tournait presque en sourdine couvraient un peu. Mon grand-père fit un geste de vague de la main.

« C'est ça la vie, hein. Ça monte pis ça redescend. Ça monte pis ça redescend longtemps ».

Il s'arrêta un instant, se raclant la gorge, cherchant à nouveau son air les yeux fermés. « Mais c'est beau ». Ses yeux s'étaient rouverts, et je le voyais regarder les montagnes à travers la fenêtre. On aurait dit pourtant qu'il était ailleurs, quelque part dans de vieux souvenirs.

Nous avons parlé un long moment ce jour-là. Il me raconta comment il avait rencontré ma grand-mère lors d'une soirée de quille. Me parla de la voiture qu'il s'était achetée l'année de son mariage, ou encore de ma mère et de mes oncles lorsqu'ils étaient enfants. Fatigué, il s'était finalement endormi, voguant probablement encore dans ses rêves de jeunesse. Je l'avais regardé quelques minutes avant de lui serrer la main, puis j'étais sorti.

Il rendit l'âme deux semaines plus tard entouré de sa famille. Quelques minutes avant sa dernière expiration, alors qu'il dormait, une larme avait coulé le long de sa joue. Et j'aime à penser que cette larme en était une de bonheur plus que de tristesse, qu'il errait encore quelque part dans ses jours heureux.

Me remémorant cela, je continuais de regarder la photo de celle que j'avais aimée, celle qui avait passé des heures à me consoler cette nuit-là, alors que j'écoutais en boucle *Strangers in the Night* de Sinatra. Chanson préférée de mon grand-père.

« Merci... »

Sur le moment, ce fut le seul mot qui me vint à l'esprit. Plus que de la peine, pour la première fois je commençais à ressentir autre chose. Une sorte de reconnaissance encore vague envers elle.

« Drôle de paradoxe que ce temps qui guérit comme il détruit », pensais-je.

Et devant moi les feuilles de l'abricotier continuaient d'errer sous le vent.

...

La veille de mon départ, mon frère emprunta à nouveau une voiture ; une BMW décapotable pour l'occasion. Nous avons pris la route, encore accompagnés de Mathieu et Sophy, et je me souviens avoir vu ces sans-abris, des hommes d'un certain âge pour la plupart, nous observer avec une sorte de convoitise désabusée. Je me demandais ce qu'ils devaient ressentir à voir ainsi, chaque

jour, des jeunes qui avaient parfois la moitié de leur âge arpenter les rues de la ville avec leurs voitures de luxe, alors qu'eux n'étaient plus en mesure de se loger.

Nous avons pris la route vers le sud, roulant au large du Pacifique à des milles à l'heure. Le vent était assourdissant, et on ne pouvait pas même entendre le son des vagues qui se fracassaient sur le rivage à quelques mètres de nous.

À travers tout ce tumulte du vent et du moteur, j'avais la drôle impression d'être immergé dans le silence. Pendant que mon regard parcourait les rivages, l'océan et les collines d'arbres longeant l'autoroute, j'eus un instant la sensation que tout s'était arrêté autour de moi. Envahi par un sentiment confus, quelque part entre le bonheur et la tristesse, comme si je venais de prendre brusquement conscience de l'éphémérité du moment, de cette parcelle de vie qui prendrait bientôt fin.

Cette journée-là, nous avons visité la *Bay Area* et plusieurs campus de grandes entreprises qui s'y trouvaient ; Google, Facebook, Yahoo. Au soir nous avons mangé dans un restaurant chinois près de *Market Street*, puis nous avons marché un peu à l'improviste aux alentours pour passer le temps avant que je prenne le BART jusqu'à l'aéroport de San Francisco.

Nous nous sommes alors arrêtés devant la *Powell Station*. Par une drôle de coïncidence, c'était exactement l'endroit que Jacques Poulin avait choisi comme lieu de rencontre entre Jack Waterman et son frère Théo à la fin de *Volkswagen Blues*.

Le soleil était déjà tombé lorsque je me préparai à descendre les marches du métro.

— Fait que tu commences ta maîtrise en septembre ?

— Ouais, ça va venir vite.

— Tu me diras quand t'auras trouvé l'angle pour ton sujet. Je vais essayer de venir à Québec avant les Fêtes. Pis au printemps prochain je donne une autre conférence au WAQ.

Il me tendit la main. Ce n'était pas dans nos habitudes, nous nous contentions à l'ordinaire de simples salutations lorsque nous disions « au-revoir ». Je répondis tout de même à son geste, et il me jeta ce coup d'œil assuré qui voulait tout dire et que je connaissais depuis toujours. Entre nous il n'avait jamais été question d'accolades ou de « je t'aime mon frère ». Juste ce regard suffisait à tout révéler.

Il se retourna et traversa la rue pour rejoindre Sophy. Quelques minutes après être arrivé à l'aéroport, je reçus un message texte d'elle :

« *I think your brother was moved when you left. Come back anytime !* »

Quand l'avion décolla, je pris quelques minutes pour regarder les lumières de San Francisco, puis du Golden Gate disparaître par le hublot, prenant bien soin d'imprimer ces fragments quelque part dans mes souvenirs.

Deuxième partie

Au nord du 49e
Février-mars 2016

la route est vieille
elle est mémoire du temps
fossile de nos paroles

Bleuets et abricots
Natasha Kanapé Fontaine
2016

V. Mistissini

J'étais revenu de Californie depuis plusieurs mois.

Un été s'était écoulé pendant lequel j'ai fréquenté une fille rencontrée quelques années plus tôt alors qu'elle animait un club de lecture à mon travail. Elle m'avait envoyé de Belgique une lettre à laquelle elle avait ajouté un poème sur l'océan. Je n'avais pas encore appris à adopter cette nouvelle vie solitaire, loin de mon ancienne copine et de mon frère, que déjà je me sentais devenir amoureux à nouveau.

Mais vint un moment où elle me fit comprendre qu'il n'y avait là pas d'aboutissement possible, que pour que puisse naître autre chose il me fallait d'abord apprendre à laisser aller, que c'était là un apprentissage difficile, mais nécessaire.

Un soir, quelques mois après son départ, je me suis arrêté devant la vitre de mon salon pour réfléchir. J'avais passé une partie de la soirée à travailler sur ma maîtrise, commencée à l'automne, jusqu'à ce qu'un lourd sentiment de solitude s'empare de moi. J'avais beau avoir la tête dans mes livres, cherchant encore un bon angle pour mon sujet de mémoire, je sentais que j'étouffais, que je devais trouver un moyen de partir à nouveau, générer du mouvement d'une quelconque façon.

M'étant inscrit à un séminaire de journalisme littéraire, j'ai songé que ma maîtrise pourrait me servir d'excuse pour ce faire. C'est en me remémorant les quelques années qui avaient précédé le divorce de mes parents que je devais trouver mon idée.

...

Je revoyais ces jours de mon enfance, alors que je vivais sur l'ancienne rue Du Rocher, aux berges de Wendake à Québec. Tous les dimanches, mon père nous amenait à pied jusqu'à l'église. Une bonne partie du centre du village n'était pas encore asphaltée à l'époque, et la qualité de vie des Wendats n'avait à mon souvenir rien à voir avec celle d'aujourd'hui. Il nous arrivait d'y croiser des enfants qui allaient au camp de jour avec nous l'été, là où nos différences étaient futiles. On ne se formalisait pas trop des teintes de notre peau.

Je me rappelle toutefois que les choses se sont compliquées plus tard. En déménageant, nous sortîmes petit à petit du quotidien de Wendake. Mes amis autochtones devinrent tranquillement de vieilles rencontres oubliées. Ici et là, dans ce monde plus blanc, je commençai à entendre parler d'eux sous la nouvelle appellation de « cawishes ». Un homme qui vivait près de ma nouvelle demeure chercha un jour à me les décrire :

« C'est des ostis d'profiteux d'système, payent pas d'taxes. Y font rien de leu' crise de vie, mais y'aiment ben ça vive su' not' dos », m'expliqua-t-il.

Peut-être l'avais-je cru à ce moment, il faut dire qu'il avait le ton d'un gars qui connaît. Et c'est ainsi que de fil en aiguille, sans trop le savoir, je découvris ce qu'était le racisme.

Je ne devais plus trop penser à cela dans les années à venir. Ce n'est qu'en 2012, quelques mois après qu'une bonne partie de ma génération se soit retrouvée dans les rues du Québec pour débattre des enjeux de l'éducation que cette réalité me frappa de nouveau. L'éclosion d'*Idle No More* pendant l'automne qui suivit fit ressurgir une foule d'enjeux sur la réalité amérindienne du Canada. Tout devait y passer.

Si le mouvement s'estompa au début de 2013, il laissa tout de même chez plusieurs d'entre nous le sentiment d'un devoir encore à accomplir. Plus que ça, il nous fit sentir pour la première fois que cette réalité faisait également partie de nous, que d'une certaine façon elle n'était pas que l'affaire des *autres*, et je m'étais dit à ce moment que je devrais un jour faire ce qu'il fallait pour me réconcilier avec cette part de moi-même.

Au début de ma session d'hiver 2016, cela faisait à peine un mois que la Commission de vérité et réconciliation du Canada avait déposé son rapport final sur les abus commis dans les pensionnats autochtones. C'était suffisant pour me convaincre, et je décidai de me rendre dans une communauté pour mon séminaire de journalisme. D'y écrire sur ce que j'y vivrais, sans contraintes, sans prétentions.

N'ayant aucune idée de la démarche à prendre pour y arriver, je fis donc ce que tout étudiant qui a suivi un cours de Jean Désy fait lorsqu'il veut se rendre dans une communauté : j'envoyai un courriel à mon ancien professeur de *Littérature et humanisme*. Il me répondit le lendemain pour me donner rendez-vous au pavillon Vandry.

Médecin de profession, Jean Désy est mieux connu dans les milieux culturels comme l'un des écrivains du Nord les plus prolifiques. Ayant travaillé aux quatre coins du territoire québécois jusqu'au Nunavik, il a des anecdotes sur à peu près tous les sujets que l'on aborde avec lui, mais

plus que cela, il possède une connaissance très approfondie des différentes réalités culturelles qui habitent le Québec.

En entrant au Vandry, je l’aperçus assis seul au centre de la cafétéria, le nez dans une pile de papiers. Il se leva avec sa bonhomie habituelle pour me serrer la main en me voyant approcher. « Belle idée que t’as là », me dit-il après m’avoir salué, « mais je te le dis tout de suite, tu t’attaques pas à quelque chose de facile ».

Et c’est ainsi que nous avons entamé une longue discussion sur les cultures amérindiennes du Québec et du Canada. Je posai plusieurs questions sur les différentes nations et leurs communautés, et plus particulièrement sur les points sensibles. Je me disais qu’après tout ce que la plupart d’entre eux avaient vécu, il devait y avoir des choses à ne pas faire. Il sembla chercher une seconde avant de continuer :

— S’il y a une chose dont ils sont vraiment tannés, je te dirais que c’est d’être « anthropologisés », si tu vois ce que je veux dire. Il y a quelque chose de vraiment malsain à les prendre comme sujet d’étude d’après moi. Je sais que tu fais ça dans le cadre d’un cours de journalisme littéraire, mais autant que possible tu devrais laisser l’aspect journalistique de côté, et surtout ne te présente pas comme journaliste. Ça risque de mal passer.

Il hésita un instant. « Présente-toi comme un écrivain », rajouta-t-il, « après tout c’est ce que tu vas faire là-bas, écrire. Je te conseillerais même de lire deux romans de littérature autochtone en particulier. C’est pas qu’un essai comme celui de John Saul soit pas intéressant, mais tu sais comme moi qu’il n’y a rien de mieux pour comprendre une culture que de plonger dans sa littérature ». Ces deux romans étaient *Kuessipan* de Naomi Fontaine et *Nirliit* de Juliana Léveillé-Trudel.

Je partis de là avec les coordonnées de Naomi Fontaine, de Rita Mestokosho et d’un curieux médecin de Mistissini du nom de Gérald Dion. Jean m’avait décrit ce dernier comme l’un des plus grands médecins qu’il ait eu l’occasion de rencontrer dans sa vie. Après avoir écrit à Naomi et Rita, je préparai donc un courriel des plus soignés pour lui parler de mon projet. Je trouvai sa réponse quelques heures plus tard :

*KWEY!!! KWEY!!!... dis-moi tes dates et te confirme possibilité EEYOU
ISTCHEE Mistissini??? possibilité de t’accueillir chez moi... si pas allergique
aux chiens??? (ai un pure beagle... qui jappitoutoutte))).. pis serai sur route
retour Mistissini le 28 fév... possibilité de t’embarquer))) AGOODAH-
WATCHYA-MEEGWETCH!!! Ô PLÉZIR!!! GD md ****

Je ne pouvais pas espérer mieux.

...

28 février 2016, treize heures et demie. La voiture était stationnée tout juste à l'extérieur de chez moi. En m'approchant, je vis la porte du conducteur s'ouvrir. L'homme qui me salua n'avait rien à voir avec ce que la désinvolture de notre correspondance laissait présager. De taille moyenne, il marchait d'un pas mesuré et avait la voix détendue et la prestance singulière de ceux qui ne se laissent plus surprendre par les effarements de l'existence. Il me serra la main d'une poigne ferme avant de me faire une accolade. Dans la voiture, sa nièce d'environ dix-huit ans et l'un de ses jeunes amis attendaient. Nous les avons déposés en chemin à Chicoutimi avant de reprendre la route en direction de l'ouest.

Un soleil vaporeux se mit à descendre derrière les nuages, s'étalant sur la forêt. Plus le temps passait, plus le ciel prenait une teinte écarlate. Relevant les yeux, Gérald l'observa un instant.

« On pourrait s'arrêter avant Chibougamau pour pas manger trop tard. Il y a sûrement un restaurant d'ouvert à Saint-Félicien », me dit-il. J'acquiesçai, et il ajouta après un silence : « La forêt boréale est toujours belle avant la nuit. Tu verras près du lac, au village ».

C'est ainsi que nous avons tenu notre première longue conversation dans le restaurant d'un hôtel de Saint-Félicien. Nous avons parlé de nos vies, de nos projets. Je lui parlai beaucoup de mon frère et de mon voyage en Californie. J'appris, à ma grande stupéfaction, que Gérald était un ami proche de Pierre Nepveu. Tous deux avaient d'ailleurs beaucoup voyagé ensemble, beaucoup échangé, et je me souviens avoir été un peu étonné de réaliser qu'il connaissait l'homme réel beaucoup plus que l'écrivain.

— Donc tu as choisi de venir à Mistissini pour un projet d'université, dit-il à un certain moment, la tête penchée sur son assiette.

— Oui, on peut dire ça comme ça.

— C'était une obligation de partir quelque part pour le cours ?

— Non, c'est moi qui ai décidé... je voulais vraiment venir.

Il ricana et ajouta : « On voit pas ça tous les jours. J'imagine que pour faire ça, c'est un métier qui te tenterait, journaliste ? C'est un bon article que tu as publié à *La Presse* sur la lecture ».

Depuis quelques mois je m'étais effectivement mis à rédiger ici et là des billets que j'envoyais à différents journaux. Plus qu'une occasion de prendre la parole, je voyais surtout l'exercice comme

une façon de tester mon écriture, de la mettre au défi pour me prouver à moi-même que j'avais atteint un niveau suffisant pour ce faire.

— Je mentirais si j'te disais que ça m'attire pas, un peu comme m'attire l'enseignement aussi, ou la traduction. Si j'avais l'occasion, je pense que je ferais tout ça à la fois. J'ai de la misère à me voir dans un cadre prédéfini on dirait.

— Ah, je crois bien comprendre ça. Mais quand tu fais le lien, il y a sûrement quelque chose au fond qui te donne cette motivation. Il faut le faire pour décider de traverser le quarante-neuvième de même, dix jours de temps en plein milieu d'une session. C'est quoi qui t'a convaincu ?

J'hésitais, je ne savais pas trop comment répondre. J'essayai tout de même.

— Je voulais vraiment écrire là-dessus, j'avais l'impression que je devais partir pour pouvoir le faire. On dirait que j'ai souvent besoin d'avoir le sentiment de vivre pour bien écrire. Pis le voyage c'est une des choses qui me donne ce sentiment-là.

— Ah ! Un nomade ! Tu serais pas le premier à me dire ça. Regarde Jean et Pierre, ils font la même chose. C'est tout à fait normal je pense. Mais si je comprends bien, finalement c'est écrire que tu veux.

— Oui, si je réussis.

— Et bien voilà. En tout cas, j'espère que ton temps passé ici va t'inspirer. Tu me feras lire ça quand ce sera terminé, rajouta-t-il.

J'acquiesçai et nous avons continué la conversation plus d'une heure avant de partir. Gérald paya le souper en sortant. Je le remerciai sans débattre, un peu hébété devant une générosité si instinctive et si familière. Je devais réaliser au fil des jours qui suivirent que cette largesse faisait partie de lui. C'était déjà beaucoup de m'accueillir ainsi, je me promis de ne pas en profiter plus qu'il le fallait.

Nous reprîmes ensuite la route pendant un peu plus de deux heures.

— Tu vas voir que nous n'avons plus les autochtones qu'on avait, me dit Gérald juste avant qu'on aperçoive le panneau de bienvenue de Mistissini. Mais ne te fie pas trop à l'apparence extérieure des maisons, l'intérieur n'est pas toujours aussi beau. Il y en a encore qui vivent à plusieurs familles sous le même toit.

De fait, la première demeure que j'aperçus à l'entrée du village ne devait pas valoir moins d'un demi-million de dollars. « Te voilà dans le Westmount de Mistissini », rajouta-t-il en riant.

Ma première impression de Mistissini fut, de fait, inattendue. Moi qui pensais me retrouver dans un lieu presque exotique, voilà que j'arrivais dans un patelin qui n'était pas bien différent d'une banlieue de Québec. Du moins pas au plan immobilier.

« Le monde cri s'est beaucoup enrichi depuis la signature de la *Paix des braves* en 2002 », m'avait dit Jean Désy lors de notre rencontre. « Comme quoi il y a pas juste le gouvernement canadien qui peut aider à améliorer les choses ».

À l'époque, le premier ministre Bernard Landry avait qualifié la *Paix des braves* d'entente « de nation à nation » entre le Québec et les Cris. Ce fut effectivement l'un des rares accords dans l'histoire canadienne qui sut tenir compte autant des intérêts des Premières Nations que de ceux des « blancs ». Elle fut tellement profitable pour les uns et les autres qu'aujourd'hui le pouvoir d'achat des communautés crie d'Eeyou Istchee permet à une ville comme Chibougamau de survivre économiquement. L'atmosphère banlieusarde de l'endroit découlait bien sûr de l'amélioration des conditions de vie qui avait accompagné tout ça.

En entrant dans la demeure de Gérald avec nos bagages, après avoir enlevé nos manteaux, je vis un poème de plusieurs vers affiché dans un cadre à l'entrée du salon. C'était signé Pierre Nepveu.

« Il l'a écrit pendant un voyage qu'on a fait en Arizona il y a quelques années. Je crois que c'est un voyage qui a changé beaucoup notre perception sur la vie à tous les deux ».

Le titre était « Chant pour un passage⁸ », je lus le début dans l'obscurité du salon.

Nous marchons dans la beauté
nous marchons dans l'immense
et l'immense nous reçoit

« Ç'a l'air beau, je crois que je le lirai demain. À la lumière du jour ».

— Oui, il s'en vient tard un peu. Il serait l'heure d'aller se coucher, je travaille tôt demain matin. Tu fais comme chez toi ici, si t'as faim ou si tu veux prendre une douche.

...

⁸ Pierre Nepveu, « Chant pour un passage », dans *Les verbes majeurs*, Montréal, Éditions du Noroît, 2009, pages 97 à 99.

À mon réveil le lendemain matin, Gérald était déjà parti au travail. Oubliant de m'attarder sur le poème de Nepveu, je sortis seul pour explorer le village, me donnant comme premier objectif de me rendre aux rives du lac Mistassini.

En m'orientant, l'une des premières choses qui me frappèrent était l'omniprésence des chiens. À peine avais-je marché cinq minutes que j'en avais rencontré au moins une vingtaine. Ici et là ils traînaient ensemble à la manière de *boys band*, se chamaillant et se courant les uns après les autres à l'improviste. On en voyait parfois sortir de sous un balcon ou d'un sentier pour se joindre aux autres, puis tout d'un coup le groupe se précipitait dans une direction commune, comme si chacun savait exactement où se rendre. Tout cela sans trop se soucier des motoneiges et des pickups qui circulaient autour. J'étais d'ailleurs surpris de voir à quel point peu de résidants marchaient malgré la taille du village.

Je continuai d'avancer à l'aveugle à travers les rues en dirigeant mes pas vers l'ouest parce que je savais que le lac s'y trouverait. Une dizaine de minutes avant d'y arriver, je vis un husky s'avancer vers moi d'un pas hésitant et fureteur. Il approcha son museau de ma main droite pour la sentir.

« Tu veux être mon guide ? Pas de trouble, je te suis », dis-je en riant, ne sachant pas trop quoi penser du fait que je tenais ma première conversation à Mistissini avec un chien.

Arrivé près du lac avec lui, je m'arrêtai un instant pour regarder cette forêt dont Gérald m'avait parlé. Je la voyais se déployer sans fin vers l'horizon de l'autre côté de la rive, et en l'observant, je ne pus m'empêcher de penser à quelques mots de Buies, qui comparait au XIXe siècle la chaîne des Laurentides à « l'image de la terre à son berceau⁹ ». Je ne pus non plus m'empêcher de me remémorer les escapades scoutes de mon enfance. Elles me manquaient. Il faut dire que cela faisait plusieurs mois que je n'avais pas quitté l'urbanité de Québec.

À quelques centaines de mètres devant se trouvait une presqu'île où je voyais bouger des silhouettes. Pendant que je me demandais ce que ces gens faisaient là, j'entendis derrière moi le bruit de motoneiges qui approchaient. Je fis un pas de côté pour les laisser passer ; il s'agissait de deux adolescents d'environ quatorze ou quinze ans. Tous deux me regardèrent avec un mélange de curiosité et de méfiance. Ne sachant pas trop comment réagir à cela, je décidai de leur sourire, et je vis leurs yeux me le rendre.

⁹ Arthur Buies, *Lettres sur le Canada*, Montréal, Comeau & Nadeau, 2001, p. 17.

Ils s'arrêtèrent ensuite l'un à côté de l'autre en arrivant sur le lac, leurs *skidoos* orientés en direction de la presqu'île, et se préparèrent à faire la course.

C'était un lundi, il était quatorze heures. Je me disais qu'à leur âge j'aurais moi aussi aimé faire comme eux au lieu d'aller en classe. Mais je me demandais comment je pourrais les convaincre que l'école peut leur ouvrir des portes d'avenir, à eux dont les parents et les grands-parents s'étaient fait dire les mêmes choses plusieurs années plus tôt, juste avant d'être jetés dans nos pensionnats.

Ils décollèrent, atteignant peut-être les cent kilomètre-heure pendant leur course. À ce moment le husky aperçut un autre chien derrière nous. Il le rejoignit sans dire au revoir et tous deux disparurent à l'angle d'une rue. J'avais pensé qu'il visiterait le reste du village avec moi. J'étais un peu triste de le voir partir ainsi.

Je continuai à marcher à travers les rues quelques heures avant de reprendre tranquillement la route vers la demeure de Gérald. Lorsque je passai la porte d'entrée, je vis devant moi le poème de Nepveu que j'avais oublié de relire au matin. Je me suis avancé vers lui, les joues encore rougies par le froid, et je le parcourus deux fois d'affilée.

En lisant, j'eus le sentiment que ces vers dégageaient quelque chose sur lequel j'étais incapable de mettre le doigt. Quelque chose qui venait curieusement me chercher et dont je n'étais pas en mesure de saisir le sens, ou du moins de le verbaliser. Je savais pourtant qu'il se trouvait quelque part dans ces lignes :

Si la terre tourne,
on n'en a plus idée
nous marchons avec nos ombres
dans la fixité souveraine,
nous portons nos morts et nos vivants
nous les chérissons en marchant
sur la piste indienne de la beauté,

Je savais aussi que c'était quelque chose de lié à cette image du mouvement et de l'immuable. J'eus l'impression soudaine que ces quelques vers s'adressaient directement à moi, même si leur sens me paraissait tout à fait ineffable.

Je n'y songeai pas davantage, me disant que cette indescriptibilité était, de toute façon, l'essence même de la poésie. Je commençai donc à préparer le souper.

VI. George Blacksmith

« Saké chaud ? »

C'est la question que Gérald allait me demander chaque soir après avoir mangé. Nous venions d'écouter *Retour à Hochelaga*, un documentaire sur la réalité des autochtones de Montréal dans lequel les reporters avaient suivi un travailleur social, Joey Saganash, qui oeuvrait désormais à la clinique de Mistissini. En me parlant de lui, Gérald eut une idée.

— Si tu veux je t'emmène à la clinique demain. Je vais te présenter au personnel. Mieux que ça, tu pourrais venir avec nous en visite à domicile, on doit aller voir quelques patients. Tant que ça ne les dérange pas, il devrait pas avoir de problèmes.

Je mis donc mon réveil à huit heures pour partir avec lui le lendemain matin.

Arrivés sur place, nous avons fait le tour de la clinique avant de nous rendre à son bureau où une infirmière l'y attendait. Céline qu'elle s'appelait. Elle était jolie, début quarantaine sans doute. Elle avait une voix affectueuse et ferme qu'on reconnaît aux femmes qui accordent beaucoup d'importance à la justice du coeur et qui n'ont pas peur de se confronter à la bêtise. Gérald m'avait déjà parlé des infirmières comme elle :

— À Mistissini, c'est les infirmières qui tiennent le fort. Quand ça ne passe pas avec un médecin, habituellement il reste pas longtemps. Y'a pas de place pour la prétention ici, t'as pas le choix de travailler en équipe.

À coup sûr, mon ex-copine l'aurait aimée.

Nous sommes donc partis en voiture avec Céline et un résident qui devait les accompagner. La première demeure que nous avons visitée était située dans l'une des parties plus anciennes du village. Trois femmes se trouvaient à l'intérieur. La plus vieille d'entre elles avait probablement un peu plus de quatre-vingts ans. C'était la mère des autres, toutes deux dans la soixantaine.

« *Kwey kwey!* »

Elles étaient manifestement heureuses de voir entrer Gérald et Céline, mais je remarquai que ma présence et celle du résident les rendaient plutôt indifférentes. L'infirmière s'avança vers la

plus âgée pour la serrer dans ses bras pendant que Gérald, qui sortait ses dossiers, blaguait avec les deux autres. J'en profitai pour observer l'intérieur de la résidence.

De prime abord, j'eus l'impression de me retrouver dans un désordre total. Mais en m'y arrêtant davantage, je compris qu'en vérité, tout était à sa place. Les murs étaient tapissés de photos de famille. On retrouvait un peu partout des décorations faites à la main, des oiseaux en brindilles de mélèze, des colliers, des bibelots, de la ficelle et des aiguilles de couture, des raquettes tissées ou des skis de fond. Cela ressemblait à une décharge de beaux objets. Pendant que je m'affairais à regarder tout ça, Gérald posait des questions à la vieille dame. Ses filles faisaient la traduction parce qu'elle ne parlait qu'en cri.

« *Did you drink much in the past ?* » demanda-t-il à un certain moment. Je vis alors une tristesse embarrassée dans le regard de la vieille dame, comme si cette question avait soudainement ramené à sa mémoire de vieux souvenirs dont elle aurait préféré se départir. Elle fit un léger signe affirmatif de la tête.

« *Well ! She started drinking when the government took her children away from her* », dit l'une de ses filles. On pouvait déceler un lourd ressentiment dans sa voix. Céline, qui cherchait quelque chose dans un sac, releva la tête lorsqu'elle l'entendit. De toute évidence elle avait bien cerné l'émotion derrière les paroles.

— Ben j'comprends ben ! *I would have done the same !* s'exclama-t-elle sur un ton gaillard.

Cela fit rire les trois autres femmes, tout à coup libérées de ce sentiment qui m'avait semblé être plus près de la culpabilité que de la colère. C'était la première fois que je remarquais à quel point les Cris ont l'humour facile.

Après avoir quitté l'endroit, nous avons pris la route en direction du centre de jour où Gérald devait rencontrer une autre patiente. J'étais resté dans la salle commune cette fois pour qu'ils la voient en privé. Je m'y étais assis avec un groupe d'aînées qui faisaient de la couture et se parlaient dans leur langue maternelle.

Il arrivait parfois, entre deux phrases ou deux éclats de rire, qu'une d'entre elles se mette à chanter doucement, entraînant toutes les autres avec elle. C'était beau, et je restai là plus d'une heure avant de prendre conscience que la pause du midi était déjà passée. Gérald m'avait cherché pour m'en avertir, mais ne m'ayant pas trouvé il était reparti seul. Les aînées m'invitèrent donc à manger du lièvre avec elles, ce que j'acceptai, un peu surpris de leur hospitalité. Elles paraissaient avoir mon bien-être à cœur. Il ne se passait pas deux minutes sans qu'elles me demandent s'il me

manquait quelque chose. Le reste du temps, elles faisaient des blagues et s'esclaffaient sans arrêt, me jetant des coups d'œil pour voir si je riais avec elles. Je me souviens m'être demandé comment une communauté en apparence si heureuse et si authentique pouvait paradoxalement se confronter à autant de difficultés sociales.

...

Le lendemain, Gérald me suggéra de faire un tour au Youth Center afin de voir si je ne pouvais pas y rencontrer des jeunes de mon âge. Je venais à peine de rentrer dans l'établissement qu'un grand gars de vingt-trois ans se présenta devant moi. Je me rendis compte qu'il parlait un français presque impeccable et je lui demandai son nom.

— Bedabin. Mais tu peux m'appeler Justin si tu préfères. Toi ?

— Bobby. Je viens en visite. Je suis un ami du Docteur Dion.

J'appris plus tard qu'il avait vécu plusieurs années à Québec et à Montréal et qu'il était revenu depuis peu à Mistissini où il habitait avec sa grand-mère, Bella Petawabano, présidente du Conseil cri de la santé.

« Tu veux faire une *game* de pool ? » me demanda-t-il. J'acceptai et le suivis dans la salle de billard. Il me lança une baguette avant de faire le triangle.

— Fait que tu fais quoi dans vie, Bobby ?

— Maîtrise en littérature en ce moment. Sinon y'a aussi le taekwondo et la job. Pis toi ?

— Je travaille ici jusqu'à ce que je retourne à Montréal pour faire un cours. Mais attends là. Tu fais du taekwondo ? J'ai fait deux ans de muay-thaï.

« Ah ouin ? J'ai fait de la boxe thaïe quelques années aussi ». Je vis aussitôt ses traits s'animer. « *Is that true ?* Faut qu'on se fasse un ou deux trainings cette semaine. Tu pourrais me montrer ça ! C'est quelque chose qui me manque les kicks, c'est rare qu'on peut entraîner ça ici, y'a personne qui l'enseigne ».

— Pas de trouble, lui dis-je. On pourrait jeudi en après-midi.

...

Au souper, lorsque je parlai de Justin Coon à Gérald, il parut étonné : « Le petit-fils de Bella ? Eille c'est toute qu'une femme ça. Elle s'était présentée aux élections pour devenir Grande Chef du Conseil il y a quelques années. Faut croire que les Cris n'étaient pas encore prêts à élire une femme à leur tête. Mais Petawabano c'est un nom qui sonne fort ici. Justin, ça doit être le fils de Tina. Elle s'occupe des relations entre Québec et le Conseil cri ».

C'était effectivement le cas, mais au-delà des liens familiaux, cette discussion me fit penser à quelque chose que j'avais lu récemment dans un livre de John Ralston Saul, ancien président du PEN international. Dans *Le grand retour*, il avait consacré tout un chapitre à l'apparition d'une nouvelle « élite » dans le monde autochtone canadien. Il la décrivait comme un ensemble de « jeunes gens intelligents, coriaces, à la pensée agile, qui ont raison de vouloir en découdre¹⁰ ». Cette nouvelle élite lui rappelait, écrivait-il, « la garde montante du Québec des années 1960¹¹ ». Je songeai un instant que les Petawabano, à l'instar des Saganash, des Moses et des autres étaient partie prenante de cette intelligentsia montante.

La tête penchée sur son assiette, Gérald continuait de manger son steak d'orignal. « Demain matin je dois rencontrer George Blacksmith pour un suivi à la clinique. S'il veut, tu pourrais peut-être faire un tour pour lui parler. Je te texterai pour te le dire ».

— C'est lui dont tu m'as parlé l'autre jour. Lui qui a fait son PhD à McGill ? demandais-je.

Il répondit par l'affirmative et me versa un autre verre de vin.

— Oui, le premier Cri à y avoir défendu sa thèse dans sa langue maternelle. J'ai son livre juste là si tu veux le regarder.

J'y jetai un œil rapide.

— Il faudra que je le lise, dis-je.

« Ça vaudrait la peine, c'est quelqu'un de très intéressant. Il a du vécu cet homme, y'en a beaucoup à dire sur ce qu'il s'est passé avec les pensionnats ». Il prit une gorgée de vin. « Mais c'est bien que tu te fasses des amis ici, vous allez faire quoi jeudi avec Justin ? »

— On va s'entraîner. Il a fait du muay-thaï un certain temps à Montréal et il veut que je lui montre un peu le taekwondo.

— Ah oui, tu fais de ça toi ? Ça fait longtemps ?

¹⁰ John Ralston Saul, *Le grand retour : le réveil autochtone*, Montréal, Boréal, 2015, page 92.

¹¹ *Idem*.

— Plus ou moins, ça fait six ans le taekwondo. Mais les arts martiaux ça va bientôt faire dix ans je crois. Je pense qu'après l'écriture pis la littérature c'est une des choses que j'aime le plus.

Gérald semblait surpris. Il faut dire que je n'ai jamais eu l'attitude d'un passionné du combat. J'ai toujours détesté la violence ou la simple idée de faire mal à quelqu'un. Mais pour une raison que je ne saurais m'expliquer, rares sont les fois où je me suis senti plus en harmonie avec moi-même que lorsque je suis monté sur un ring, que ce soit pour un entraînement ou une compétition.

— Eh bien, dit-il. Sais-tu ce qui t'a mené à faire ça ? T'as pas l'air du type.

— Je ne sais plus pourquoi j'ai commencé au départ, je crois que j'aimais l'idée de devenir plus fort. J'avais déjà d'assez bonnes aptitudes en commençant, pis je sais que la première chose qui m'a accroché, c'est la façon dont ça m'a tout d'un coup redonné une certaine confiance en moi.

— Ah ouin... Pourquoi ? Tu manquais de confiance ?

— Ouin, beaucoup. Ç'a été le cas de mon frère aussi, pendant longtemps. Faut dire qu'on a mangé notre lot de volées quand on était jeunes.

Je revis l'espace d'un instant des images dont je n'aimais pas trop me rappeler. Gérald me regarda sans dire mot, comme s'il s'attendait à ce que je continue mon histoire.

« Je sais pas trop comment ç'a commencé. On avait pas beaucoup d'argent à l'époque. Ça faisait en sorte qu'on s'habillait mal et qu'on était plus petits. On était assez bons à l'école et on avait pas vraiment de malice non plus, on dirait que pour les autres enfants ça passait pour de la faiblesse. Fait qu'on a commencé à se faire écœurer, et quand ça commence, c'est comme un cercle vicieux. Ça te détruit toujours un peu plus et tu deviens de plus en plus une cible facile. On te prend comme souffre-douleur... Quand c'était physique, on avait trouvé le tour de s'épauler et de se défendre, mais quand c'était des mots, on dirait qu'on savait pas trop dealer avec ça. Je me rappelle avoir essayé d'être gentil avec des personnes qui me faisaient chier pour qu'elles arrêtent, je sais pas, pour devenir ami peut-être. Mais je crois qu'ils prenaient aussi ça pour de la faiblesse, et c'était encore pire après ».

Je me mordais les lèvres en parlant.

« Mais bon, c'est du passé tout ça », continuais-je. « J'ai réussi à reprendre confiance en moi avec l'entraînement. Mon frère je crois que ç'a surtout été par son intelligence et ses succès. Les gens ont commencé à le voir avec de l'admiration. Surtout ceux qui l'ont connu plus jeune. Je pense qu'il a aussi fini par faire la paix avec ça ».

— Oui, j’espère pour lui. La vie fait bien les choses, des fois vaut mieux continuer d’avancer et pas trop se soucier des personnes mal intentionnées. C’est devenu cliché à dire, mais c’est ça pareil.

— C’est vrai...

Nous avons continué à parler ainsi quelques heures, comme chaque soir, puis je lui souhaitai bonne nuit, l’alcool ayant fini de gruger ce qu’il me restait d’énergie.

...

« Dr. Blacksmith is OK to see you ».

J’étais à peine éveillé lorsque je reçus le message, je me dépêchai donc de terminer mon café et de m’habiller. En entrant dans la salle d’attente de la clinique quinze minutes plus tard, je remarquai qu’elle était presque vide. Un homme était toutefois assis seul dans une chaise roulante à l’extrémité d’une rangée de sièges. Tourné vers la fenêtre, une lumière voilée s’étendait sur son visage.

Un père qui passait dans le corridor en face s’arrêta en l’apercevant, il envoya son fils le saluer avant de faire de même. Je m’approchai tranquillement, prenant soin d’attendre qu’ils le laissent. « *Are you Dr. George Blacksmith ?* » demandais-je en m’asseyant sur un siège à côté de lui. Un sourire ténu se forma sur ses lèvres. Il me tendit la main.

« Ah... You must be the student from Quebec. Take a seat, take a seat ».

Assis dans sa chaise roulante, je vis qu’il était amputé d’une jambe. Il n’en dégageait pas moins une dignité particulièrement imposante. Sa voix portait en elle quelque chose de fier et de sensible, et dès le début de notre entretien, je compris que je n’avais pas affaire à n’importe qui ; cet homme était d’une intelligence rare. Il commença à me parler de ses recherches sur les pensionnats autochtones.

« One thing you must understand is that the trauma does not only affect the former students. It’s also transmitted to the new generation... And as much as we can, we’ll have to find ways to eradicate its continuance », me dit-il avant de répondre aux salutations d’une famille qui entraînait dans la clinique. De fait, sur les trente minutes où je lui ai parlé, au moins une dizaine de personnes vinrent faire leurs salutations.

George Blacksmith était du reste bien placé pour le connaître, ce traumatisme. Comme la très grande majorité des autochtones de sa génération, il avait été jeté dans un pensionnat en bas âge. Cela s'était passé un matin de l'année 1955¹². Peu de temps après s'être éveillé, il avait vu atterrir sur le lac un gros bombardier ; un vestige de la guerre sans doute. Son père adoptif lui avait dit que l'avion était là pour venir le chercher et qu'il ne pouvait rien faire pour empêcher son départ. On l'avait alors forcé à y embarquer avec les autres enfants. Certains tentèrent bien malgré eux de se sauver dans la forêt, mais ils furent vite retrouvés et emmenés dans l'avion par les agents indiens.

« *Don't move, those aren't made to carry humans* », leur avait-on dit.

C'est à ce moment que le cauchemar commença pour eux. Comme il l'écrit dans son livre : « *We were forced to learn in an atmosphere of oppression. Fear of corporal punishment was a daily part of our lives. Physical, sexual, spiritual and mental abuse was rampant*¹³ ». La mission civilisatrice de nos pensionnats autochtones ne se fit effectivement pas sans « dommages collatéraux ». Il fallut en outre plusieurs années avant qu'on apprenne que quelques milliers d'enfants y perdirent la vie, ne laissant presque rien derrière eux.

Les témoignages de ceux qui ont survécu à toutes ces horreurs, à l'inverse, en disent long sur cette part plus que honteuse de notre histoire. Nous avons fini par sortir de l'innocence, mais eux, qui ont toujours su, n'ont pas cessé d'avoir mal.

Ceux-là souffrent encore ; ils souffrent d'avoir été battus ou privés de nourriture pour avoir osé parler leur langue ; ils souffrent au souvenir de ces nuits passées à se débattre, et de ces autres nuits où ils finissaient par accepter les avances de leurs agresseurs pour pouvoir enfin dormir. Ils souffrent encore d'avoir été privés de cette innocence.

Revenu chez Gérald à la suite de ma conversation avec George Blacksmith, je me replongeai dans son livre tout en cherchant d'autres témoignages sur internet. Dans certains cas, paraît-il, on avait même été jusqu'à laver des enfants à l'eau de javel afin de les « blanchir ». En lisant ça, plusieurs visages me revinrent subitement à l'esprit : les aînées qui m'avaient reçu à manger, les filles de la vieille dame qu'on avait rencontrées chez elle, George Blacksmith et tous ceux de cette génération qui m'avaient accueilli depuis mon arrivée : ils avaient tous connu cette vie.

Pendant le dépôt du rapport final de la Commission de vérité et de réconciliation, Justin Trudeau a promis une série de mesures visant à mettre en œuvre les différentes recommandations

¹² Voir George Blacksmith, *Forgotten Footprints*, Mistissini, George Blacksmith, 2016, pages 29 à 35.

¹³ *Ibid.*, page 33.

du rapport. Je n'ai jamais été un grand admirateur de l'idéologie libérale héritée de son père, mais lorsque je pris connaissance de cette nouvelle, je n'ai pu m'empêcher de me réjouir.

...

Quand Gérard revint du travail vers vingt heures, je lui parlai de ma rencontre avec le Dr Blacksmith. « C'est assez surprenant de voir comme les gens l'estiment. Ils s'arrêtaient tous pour lui dire bonjour, on aurait presque dit de la révérence ».

Gérard, qui se versait un verre de saké, se mit à rire. « Tu sais, j'imagine que comme toutes les cultures, la culture crie est loin d'être parfaite, mais ici il y a quand même ce qu'on appelle la "philosophie du cercle". On pourrait comparer ça à une pensée communautaire où les choses se décident à plusieurs. Et quand quelqu'un réussit, il a pas le sentiment de réussir juste pour lui. Il le fait aussi pour sa communauté, même si ça l'empêche pas d'en récolter le prestige... »

Il s'arrêta un instant et rajouta : « Si tu veux mon avis, on aurait encore ça à apprendre d'eux ».

« Le mythe du bon sauvage mourra jamais », ricanais-je avant de changer de sujet. « J'ai lu plusieurs témoignages sur les pensionnats aujourd'hui... c'est atroce ce qu'ils leur ont fait ». Gérard crispa les lèvres et vint s'asseoir à la table avec son saké tout juste sorti du micro-ondes.

— Tu comprends pourquoi ils peuvent être méfiants parfois, mais un coup qu'ils t'ont adopté, c'est pour la vie, répondit-il.

Il s'arrêta de parler à nouveau, comme s'il cherchait à se remémorer quelque chose.

— Disons qu'ils ont beaucoup de difficulté avec le fait francophone. C'est pas tant qu'ils comprennent pas le français, mais ils sont vraiment gênés de le parler. Je sais pas, c'est peut-être à cause de l'histoire de leurs rapports avec les pensionnats.

Je le regardai, questionné. « Mais y a de l'espoir. Il y a quelques semaines je suis allé faire un tour au bar à Chibougamau avec un ami », continua-t-il, « et c'était l'anniversaire à un jeune Québécois. À un moment ses chums se sont mis à lui chanter bonne fête en français pis pas loin d'eux il y avait une autre gang de gars autochtones qui ont fait pareil. Ils étaient gênés avec le français au début, sauf que petit à petit ils ont fini par embarquer. C'était un beau moment à voir... Ouais, j'ai vraiment eu l'impression qu'il s'est passé de quoi ce soir-là, une connexion, quelque chose. C'était particulier ».

VII. Sous les cendres de bois

Le fracas des coups résonnait dans le gymnase du Youth Center. Nous causions parfois entre deux enchaînements de frappes.

— Ils m’ont fait manger du cerveau de castor l’autre jour, au Murray’s Lodge.

« Pour vrai ? *Nice ! Have you tried bear yet ?* » me demanda Justin. « Pas encore », lui dis-je en ricanant, « je suis pas sûr si ça me tente d’essayer remarque, j’ai pas vraiment aimé le castor ».

— *Bear meat is better*, dit-il tout en lançant un jab-crochet.

Pour un gars qui n’avait que deux ans d’arts martiaux dans le corps, Justin avait une très bonne technique.

— J’ai aussi rencontré George Blacksmith hier, tu le connais ?

— Ben sûr, tout le monde le connaît ici. J’ai lu son livre la semaine passée en plus. Ma grand-mère m’en a beaucoup parlé.

— Et qu’est-ce qu’elle t’a dit, par exemple ?

Nous avons pris une pause pour boire de l’eau. Je m’assis à côté de lui.

— Il paraît que ç’a tué le bonheur dans le village. Les habitants étaient habitués d’entendre les rires d’enfants qui jouaient dehors le matin, et tout d’un coup y’avait plus rien. Silence total. Y’en a beaucoup qui ont fait de grosses déprimés, des psychoses même. Il paraît que c’était comme s’ils savaient plus trop comment interagir entre eux dans le village.

Effectivement, songeais-je l’éclipse d’un instant, comment être mère ou père sans enfants ? Comment être grands-parents sans petits enfants ?

— Te tente de venir brosser avec nous demain soir ? Je pourrais passer te chercher chez M. Dion.

— Ouais, pourquoi pas. On fait comment pour la bière ?

— T’inquiète, on a des amis qui ont fait le plein en ville.

Il reprit ses gants : « On s’y remet ? Je veux essayer le *spinning kick*. *Can you show me ?* C’est fou, mais ça doit être tellement dur à passer en combat. Comment tu fais toi ?

Je souris. « Tu dois connaître la fameuse *quote* de McGregor ? » lui dis-je en attachant les coussins de frappe à mes avant-bras.

« *Of course. ‘Precision beats power, timing beats speed’* ».

...

Le lendemain matin, je trouvai la réponse de Naomi Fontaine au courriel que je lui avais envoyé avant de partir. Son message se terminait ainsi :

Plusieurs personnes sont venues à Uashat en espérant percer le mystère des Innus, pour retourner la tête vide. Je crois que la meilleure façon de connaître quelqu'un (ou un peuple) c'est de l'accepter tel qu'il est. C'est là où la plupart échouent... Tu peux me réécrire.

Nao. F.

Elle avait raison, et je songeai que depuis les échecs de Meech et Charlottetown, les Québécois devraient pourtant être bien placés pour comprendre cela. Il faut croire que le Canada aussi a encore beaucoup de chemin à faire sur ce plan.

« La cause amérindienne embrasse plus large qu'elle ne le laisse croire », me dis-je.

Je passai ensuite le reste de l'après-midi à écrire jusqu'à ce que Gérald revienne. Il rentra un peu avant le coucher du soleil.

« Fait que tu pars demain », me dit-il, « veux-tu qu'on aille marcher de l'autre côté du pont, proche du lac ? Tu vas voir ce dont je te parlais ».

Nous avons pris la voiture pour nous rendre à l'autre extrémité du village et nous nous sommes stationné tout juste après avoir traversé le pont. Je vis qu'il n'y avait presque pas d'arbres aux alentours, seulement des jeunes pousses dispersées ici et là.

— Il y a eu un incendie il y a quelques années. Il a même fallu faire évacuer tout le village à l'époque parce qu'on craignait que ça atteigne les habitations, dit Gérald en commençant à marcher.

La neige était creuse à quelques endroits, mais les chemins étaient praticables pourvu que nous restions dans les pistes de motoneiges. Cela nous prit près d'une demi-heure pour nous rendre aux berges du lac. Je craignais que le soleil se couche avant que nous arrivions.

— T'as commencé à écrire ton texte ? Tu dois avoir beaucoup de stock rendu là, avec tout ce que t'as fait cette semaine.

— Ouais, j’ai commencé un peu à parler de mon enfance à Wendake et d’*Idle No More*, mais c’est tout. Je vais m’y mettre davantage rendu à Québec, le temps de filtrer tout ça.

— Bonne idée ça, j’espère que ça va bien se passer. Les mots peuvent changer bien des choses après tout. Les nouvelles générations en ont besoin ici, de changement.

Mon regard s’arrêta à nouveau sur l’horizon. Le soleil dégageait le même éclat que sur la route le jour de notre arrivée. Nous marchions sur l’eau gelée, sous cette immense lumière froide et chaude, immobile. Le vent ne soufflait presque pas, et nous nous sommes arrêtés en plein milieu du lac pour regarder le paysage, tous les conifères qui bordaient cette plaine de givre qu’est le lac Mistassini en hiver.

— On dirait le poème de Nepveu, dis-je.

— C’est vrai, répondit Gérald.

Nous avons recommencé à nous diriger vers la voiture, marchant dans les sentiers tracés avant notre passage. Pendant ce temps, je continuais de réfléchir en silence, me disant que je n’étais peut-être pas venu ici par simple recherche de mouvement, mais peut-être aussi par un besoin de contemplation. Cela me fit repenser à un passage que j’avais lu dans *L’Art presque perdu de ne rien faire* de Laferrière l’été d’avant :

Ce qui est merveilleux, c’est qu’en ralentissant on parvient enfin à mieux apprécier le paysage, et à s’intéresser à autre chose qu’à nous-mêmes. Jusqu’à se faire avaler par le grand spectacle du monde avec les arbres, les gens, les sentiments, tout ce qui vibre en ce moment autour de nous. Mais pour mesurer une pareille ardeur, il faut ralentir¹⁴.

Paradoxalement, je compris que c’est parfois en plein mouvement, en plein dépaysement qu’on réussit à ralentir, et par conséquent à mieux réfléchir à la place qu’on occupe dans ce monde, dans le défilement de notre vie. C’est ainsi que pour la première fois depuis que j’avais pris la décision de partir, il me vint à l’esprit qu’inconsciemment j’étais peut-être en train de suivre une piste. Que sans le savoir je suivais les empreintes de ceux qui avaient parcouru ces sentiers avant moi.

« T’as raison, elle est belle la forêt boréale avant la nuit », dis-je.

...

¹⁴ Dany Laferrière, « Éloge de la lenteur », dans *L’Art presque perdu de ne rien faire*, Montréal, Boréal (coll. Compact) 2014, p. 23.

Justin vint me chercher vers vingt et une heures ce soir-là. Il était accompagné de Jeremy, l'un de ses amis d'enfance. Fils d'un père écossais et d'une mère crie, ce gars avait les yeux d'un autochtone, des taches de rousseurs sur les bras et la carrure d'un joueur de la NFL.

« *Hey sup !* »

« *Hey ! So where do we get that beer ?* », demandais-je en serrant la main de Jeremy. Ils me dirent qu'elle se trouvait chez un gars qui restait à deux ou trois coins de rue. On me proposa de payer pour mes bières puisqu'elles étaient beaucoup plus chères qu'à Chibougamau — la vente d'alcool étant interdite à Mistissini —, mais je n'osai pas accepter. À trois, ça nous avait donc coûté quatre-vingts dollars pour une caisse de vingt-quatre *Molson Canadian*. Soit vingt dollars pour chaque tranche de six bières. Nous avons ensuite ramené la voiture chez la grand-mère de Justin avant de nous diriger chez un autre de leurs amis.

Nous parlions d'arts martiaux pendant notre marche, sujet qui avait tranquillement dérivé vers des histoires de batailles dans les bars. Jeremy me conta comment il avait sonné un « *fucking French frog* » de Chibougamau qui l'avait traité de sauvage une fois. Je l'ai regardé en riant : « *I'm one of those frogs you know?* » Il s'esclaffa. « *Yeah, but you're fine* ». Nous sommes ensuite arrivés dans l'entrée d'une vieille maison où trois chiens étaient entassés pour se protéger du froid.

« *Many of them have no home, that's why they sleep like that. It preserves them from the cold* », dit Jeremy et Justin rajouta : « *Even there, we often find them dead in the morning* », et moi, qui avais été charmé de voir toute la liberté qu'avaient ces chiens à mon arrivée, je me retrouvais tout à coup complètement désillusionné.

On cogna à la porte, un homme d'une trentaine d'années du nom de L. vint nous ouvrir. Il nous invita à le suivre dans le salon où se trouvait déjà la soeur de Jeremy.

L'intérieur de la maison ne ressemblait en rien à ce que j'avais vu lors des visites à domicile. Il y avait sur la table du salon une quinzaine de canettes vides, une égreneuse à herbe et une bouteille de plastique coupée en deux qui servait à faire des poumons. Les murs étaient en mauvais état, ils avaient été recouverts de plâtre à plusieurs endroits sans être repeinturés. Ils étaient malgré tout ornés de plusieurs photos familiales. On retrouvait sur l'une d'entre elles un jeune couple habillé de vêtements traditionnels, elle semblait avoir été prise il y a plusieurs décennies.

L., notre hôte, était manifestement enjoué de nous voir arriver. Toujours le sourire aux lèvres, il ne manquait jamais une occasion de faire une blague ou de nous raconter une histoire. À un

moment, lorsqu'il me vit remarquer une longue cicatrice sur sa joue, il m'expliqua comment l'un de ses amis lui avait poignardé le visage pendant une soulerie parce qu'il était fâché de perdre à un jeu.

« *The guy had just returned from Afghanistan* », rajouta-t-il pour l'excuser. Le lendemain, après s'être fait recoudre la joue, ils avaient repris une bière ensemble.

« *You guys seem to have a peculiar sense of forgiveness* », dis-je hébété, pendant que Justin, qui de toute évidence trouvait l'histoire fort drôle, était plié en quatre. La conversation prit toutefois une tournure plus sérieuse lorsque L. commença à parler de l'importance de la communauté dans son village.

« *Here, we never hunt only for ourselves* ». Puis, se retournant vers la photo du couple que j'avais remarquée en entrant, il continua :

« *You see that man ? This is my grandfather; he was a great hunter y'a know ? He's the one who taught me everything. Man, he taught me to track my preys like no one, he even taught me how to make them come to me. I could show you one day, we'll go to my camp, it's about a hundred kilometers up north* ».

Et pendant qu'il parlait ainsi, il semblait ailleurs. Il commença à me décrire le bruit de la rivière qu'il pouvait entendre couler près de son camp le matin. Il me décrivit l'immensité des nuages qui passaient par-dessus les montagnes lorsqu'il se levait pour observer l'horizon et me fit prendre conscience qu'au nord, le ciel paraît toujours plus vaste. Il me parla de ce soleil arctique, imperturbable, qu'il aimait regarder s'élever aux aurores. Puis, les yeux brillants de fierté, se tourna vers moi et, de la même façon qu'un romancier qui viendrait de gagner le Goncourt vous dirait « Je suis écrivain », me dit : « *I'm a hunter* ».

Plus tard, je repris mon chemin avec Jeremy et sa sœur pour qu'ils me montrent comment me rendre jusqu'à chez Gérald. Complètement saoul, Jeremy commença à me parler en français. « C'est par là. On prend un, euh, *shortcut* ». S'il lui arrivait de mélanger ou d'oublier certains mots, j'étais surpris de voir qu'il comprenait bien ce que je lui disais.

Une fois arrivé, je souriais intérieurement en repensant à l'histoire de fête que Gérald m'avait racontée la veille. Puis je m'endormis pour ma dernière nuit passée à Mistissini.

...

Nous venions de reprendre la route en direction de Chibougamau où Marc-Antoine, l'un de mes amis, devait m'héberger avant mon retour à Québec. La forêt défilait à nouveau devant nous. C'était une journée particulièrement chaude. L'on pouvait voir ici et là le scintillement de la neige fondante qui accompagne d'ordinaire l'arrivée du printemps.

Même au nord du 49e, l'hiver québécois est imprévisible au mois de mars. Il part et revient sans prévenir, et je me souviens avoir regardé cette forêt ruisselante en repensant à celle qui était en train de renaître de ses cendres autour de Mistissini. Je ne pus m'empêcher de la comparer aux cultures autochtones du Québec et du Canada, incendiées un peu de la même façon pendant des décennies dans nos pensionnats.

Je regardais la route, cette vieille route qui traversait le parallèle, avec la curieuse sensation de ne pas être capable de bien cerner ce que je venais de vivre pendant plus d'une semaine. Au mieux allais-je pouvoir essayer de le raconter.

« T'es le bienvenu quand tu veux », me dit Gérald lorsqu'il me déposa à Chibougamau.

Je souris en lui faisant une accolade. « *Meegwetch*, pour tout ça ».

Troisième partie

Les voies du Canadian Pacific

Juin – juillet 2016

— J'aime tous les peuples, dit Dobranski, mais je n'aime aucune nation. Je suis patriote, je ne suis pas nationaliste.

— Quelle est la différence ?

— Le patriotisme, c'est l'amour des siens. Le nationalisme, c'est la haine des autres.

Éducation européenne

Romain Gary

1945

VIII. Souvenir des ormes

L'hiver touchait presque à sa fin.

N'ayant toujours pas trouvé la meilleure approche pour mon mémoire, je m'étais rendu au bureau de mon directeur de maîtrise, Jonathan Livernois, pour en parler. Spécialiste de l'histoire des idées et de littérature québécoise, c'était après avoir suivi l'un de ses cours en fin de baccalauréat que j'avais commencé à mijoter mon sujet. C'était aussi lui qui m'avait recommandé de lire Nepveu avant mon voyage en Californie. Je me disais qu'il aurait peut-être une nouvelle idée à me suggérer.

— J'ai pensé traverser le Canada cet été pour trouver des pistes de réflexion, mais c'est encore trop large mon affaire... J'imagine que ce serait plus simple si je fais juste prendre un auteur pis que j'analyse son œuvre.

Il s'était reculé dans sa chaise, pensif, les doigts croisés devant lui. Derrière, je pouvais voir la neige tomber par la fenêtre. On apercevait la cour intérieure du pavillon Charles-De Koninck de l'Université Laval, où se trouve l'atrium.

— As-tu pensé à changer pour le faire en création littéraire ? Faire un essai par exemple ? Ça te laisserait plus de liberté.

— En création ? Ouin, on dirait que j'ai un peu peur de perdre l'aspect « formation »... Je fais tout le temps ça en dehors de l'école d'habitude.

Il haussa les épaules.

— Je comprends ce que tu veux dire, mais rendu là, c'est aussi toi qui es en charge de ta formation. Ça t'empêchera pas d'aller vers des lectures qui vont nourrir ta réflexion. Je pense pas que ce soit moins formateur. Ça va juste dépendre de comment tu procèdes, que tu fasses une analyse ou un projet de création.

— Ah, vu de même... c'est vrai. Je vais y penser, ce serait sûrement une bonne idée.

Une fois sorti du bureau, je me suis mis à réfléchir à tout ça. C'était comme si d'un coup un gigantesque amas de possibilités venait de prendre forme dans mon esprit. Si je faisais ma maîtrise

en création, je n'aurais plus de contraintes d'écriture. Mes méninges fonctionnaient à toute allure. Je repensais à tout ce qui s'était passé dans ma vie depuis un peu plus d'un an. À la rupture avec mon ex, au départ de mon frère, à mon voyage vers San Francisco et mon séjour à Mistissini. Tranquillement, une nouvelle idée commençait à émerger ; pourquoi ne pas utiliser ma formation pour filtrer ces bribes de vie ?

Je devais rendre mon projet de mémoire pour la fin de l'été et il fallait que je me décide. Je m'étais résolu à finaliser tout ça pendant ma traversée du Canada.

...

Je pris le train à la Gare du Palais le 20 juin 2016, au lendemain de notre fête — mon frère était venu à Québec pour l'occasion. Je venais tout juste de remettre mon article sur Osmo à *La Presse* et au *Devoir*, espérant qu'au moins l'un des deux journaux l'accepte.

Après avoir fait un transfert à Montréal en direction de Toronto, une femme s'est assise devant moi avec sa petite fille pendant que je lisais *L'usage du monde* de Bouvier. Elle allaitait de temps en temps sans aucune gêne, les yeux tournés vers la fenêtre. J'étais content que ma présence ne l'ait pas empêchée de nourrir son enfant. Ça semblait si simple et naturel ; je n'avais jamais autant remarqué à quel point il était ridicule de vouloir empêcher l'allaitement en public.

À un certain moment, alors que nous traversions une plaine située à quelques kilomètres de la frontière du Québec, la petite fille tendit la main vers l'extérieur. Sa mère l'avança au bord de la fenêtre. Elle lui parlait en espagnol et en français.

— Regarde comme c'est beau. ¿*Que hermoso no?*

Mais la petite fille paraissait ne pas l'entendre, trop absorbée par le défilement de ce paysage qu'on aurait dit endormi. La lumière tombante faisait briller ses yeux qui s'étaient soudainement arrêtés sur un point à l'horizon : un grand arbre trônant au milieu de la plaine que je reconnus par sa ressemblance avec ceux qui se trouvaient près de chez moi quand j'étais plus jeune. C'était un orme d'Amérique.

...

Lorsque j'étais enfant, il y avait à l'orée de ma cour d'école un champ où les vaches venaient brouter l'herbe. Lors des récréations nous allions parfois jusqu'à la clôture pour les observer, cherchant à les reconnaître en débattant sur la disposition de leurs taches. C'était peut-être le dernier champ où l'on en retrouvait encore à Québec.

Un ruisseau le traversait de haut en bas, et le soir après mes classes, il m'arrivait de le longer en serpentant avec lui à travers les herbes hautes, toujours attentif au léger écoulement du cours d'eau. En amont du ruisseau se trouvaient les deux grands ormes dont les branches s'entrelaçaient et s'étalaient tout autour comme des éclats de feux d'artifice. Je me souvins que lorsque le jour s'évadait au loin, aveuglant, elles dégageaient d'épaisses ombres à travers le champ.

Je me couchais à l'occasion sous l'un d'entre eux, observant entre les branches ces restes de lueurs, et je ne saurais dire pourquoi, mais je me sentais alors un peu comme le Petit Prince, seul sur sa planète. Il faut dire qu'à l'époque, Saint-Exupéry n'était jamais bien loin de ma table de chevet.

Quand je suis retourné marcher dans les rues de ma jeunesse au printemps dernier, j'ai remarqué que les deux ormes n'étaient plus là. Le champ non plus, d'ailleurs. Comme bien des paysages de nos enfances, il se transformait petit à petit en enfilades résidentielles et commerciales. Pendant un instant, j'eus l'impression qu'une partie de ma vie s'était dissipée. « Le monde change », pensais-je.

L'un de mes amis, spécialiste en foresterie, m'a d'ailleurs déjà expliqué que les ormes américains étaient lentement en train de disparaître, attaqués par ce qu'on appelle « la maladie hollandaise de l'orme ».

— Tu remarqueras, avait-il ajouté, que plusieurs des ormes qu'on trouve dans la ville de Québec, surtout ceux près de l'Assemblée nationale, sont dotés de points d'injection à leur base. Ils sont régulièrement traités avec un fongicide pour les protéger de la maladie.

Je ne sais trop pourquoi, ça m'avait fait penser à la lente disparition de certaines cultures de notre monde qui, elles, n'ont pas la chance d'être « traitées ». Ces cultures qui disparaissent lentement devant les changements de notre ère ; toutes ces vies laissées au néant parce qu'elles n'ont pas trouvé le moyen d'être partagées, d'être racontées.

Il s'en trouve encore pour encourager cette disparition, d'ailleurs. En 2013, un chroniqueur du *National Post* avait écrit, dans un article intitulé « *To Protect the French Language, Quebec must Separate from Earth* », que pour que le Québec puisse survivre, il lui fallait une planète à lui

seul. « *Or, at least, a nice moon or something*¹⁵ ». Je savais alors que ce n'était pas un discours qui faisait beaucoup de vagues dans le reste du Canada, mais je me demandais comment une telle façon de penser pouvait encore y être encouragée. J'aurais tôt fait de le découvrir.

...

Il faisait nuit lorsque le train s'arrêta à Toronto. La petite fille s'était endormie dans les bras de sa mère. J'ai marché jusqu'à la sortie de la gare en discutant avec elle et son mari, qui transportait les bagages. Nous nous sommes salués avant de prendre chacun notre chemin.

À l'extérieur un vent frais soufflait et les rues étaient désertes. Quelques taxis attendaient pour prendre les passagers. J'ai avancé vers une intersection, levant les yeux pour regarder la hauteur des immeubles dont les lumières éclairaient les trottoirs et la nuit, puis j'ai pris la route vers la chambre AirBnB que j'avais réservée la veille. L'appartement était situé sur Barrington Avenue, à quelques kilomètres de là.

¹⁵ Matt Gurney, « To Protect the French Language, Quebec must Separate from Earth », *National Post*, 29 mai 2013, [en ligne] page consultée le 15 janvier 2017.

IX. Des pierres à la rivière

J'étais venu une fois à Toronto par le passé.

Adolescent, après que mon père se soit sorti de la faillite, il lui arrivait de nous proposer à l'improviste de partir en voiture. Nous roulions parfois des jours sans itinéraire, arpentant quelques recoins de la côte Est des États-Unis, de l'Ontario ou des Maritimes. C'était à cette époque que j'y avais fait mon premier voyage. Je n'avais alors jamais vu une si grande ville et je me souviens que j'étais complètement abasourdi par le *downtown*, la tour CN et la marina. Depuis mon retour de San Francisco, Toronto me paraissait toutefois beaucoup moins impressionnante.

Après avoir pris le métro, j'ai commencé à marcher vers le nord pour me rendre à l'appartement. Je regardais les passants en essayant d'imaginer leurs vies. J'ai croisé quelques vieux bars un peu louches, illuminés par des néons rouges. Ça reflétait bien cette vie nocturne que Stéphane Larue a décortiquée dans *Le plongeur*. Sorte de rutilance évoquant autant les puanteurs de la rue, la drogue, l'argent sale et la prostitution, que la fête et les plaisirs nocturnes.

Comme j'avais fait en Californie, je fis jouer une chanson qui collait à l'ambiance dans mes écouteurs. Il s'agissait de *Don't Stop Believin'* de The Journey. Depuis quelques semaines je me plaisais à l'écouter en pensant à mon voyage.

*Strangers waitin'
Up and down the boulevard
Their shadows searching in the night
Streetlight, people
Livin' just to find emotion
Hidin' somewhere in the night*

Il était presque vingt-trois heures lorsque je suis arrivé à l'appartement. J'ai rencontré sur place un Français et une Française avec qui je me suis lié d'amitié. Le premier s'appelait Loyce, un gars de 20 ans qui venait de Lyon et qui avait entrepris de traverser le Canada depuis quelques semaines. Cheveux châtain, il dépassait sans doute les six pieds et avait la carrure élancée d'un joueur de soccer. L'autre s'appelait Chloé, elle était de Paris et était venue pour les études. Nous avons discuté près d'une heure avant de nous coucher. Par une drôle de coïncidence j'ai appris que

Loyce devait prendre le même train que moi le lendemain avant minuit en direction de l'Alberta. Nous avons décidé que nous passerions une partie de la journée tous les trois ensemble avant de nous rendre à la gare, puis nous nous sommes endormis.

...

À mon réveil, Chloé avait déjà quitté pour l'école et Loyce devait préparer quelques trucs avant son départ. Je me suis donc aventuré seul pour l'avant-midi, essayant de voir le plus de choses que je pouvais aux alentours.

Près du *Queen Elizabeth Theatre*, j'ai croisé un groupe de jeunes de mon âge qui demandaient aux passants de chanter l'hymne du Canada. Les participants se faisaient offrir des chandails en vue de la fête nationale à venir. Par curiosité, je me suis arrêté un instant pour les regarder faire, surpris de voir que, contrairement à moi, plusieurs d'entre eux connaissaient l'hymne national au complet. Après avoir discuté un peu avec l'une des participantes — à qui j'aurai malgré tout appris que le poème avait d'abord été rédigé en français — j'ai continué ma route vers un Starbucks pour prendre mes messages tout en me demandant où j'allais bien pouvoir me trouver le 1er juillet au soir. Je n'avais encore jamais fêté le Canada. Au Québec, cette journée est habituellement consacrée aux déménagements et aux repas pizza.

J'avais reçu des courriels de *La Presse* et du *Devoir*, qui acceptaient tous les deux mon article envoyé la veille sur Osmo. C'était la première fois que les réponses venaient si rapidement. J'ai dû les contacter par téléphone, car le *Devoir* était ouvert à une publication simultanée, mais pas *La Presse*. L'éditorialiste au *Devoir* m'expliquait que tant que je n'avais pas promis d'exclusivité à un autre journal, c'est quelque chose qui pouvait se faire.

« Ça fait partie de la *game* », me disait-il.

Je n'étais même pas sûr d'avoir donné l'exclusivité à *La Presse*, je les ai donc appelés pour y faire annuler ma publication, me disant que ça ferait changement puisque j'y avais déjà publié.

Pendant que je m'occupais de tout ça, Loyce et Chloé me rejoignirent au café, et nous nous sommes dirigés vers le HTO Park en bordure du Lac Ontario.

— Préférez-vous qu'on aille s'asseoir proche de l'eau ? nous demanda Chloé. Vos bagages sont plutôt encombrants pour prendre une marche de santé.

C'est donc ce que nous avons fait. Nous sommes restés là un long moment, discutant de tout et de rien. Je me rendis compte que tous les deux étaient très cultivés, très intéressés par l'histoire du Canada et du Québec. On s'est mis à discuter des autochtones et je leur ai parlé de mon séjour à Mistissini.

— Est-ce qu'eux aussi ont été dans les pensionnats ? me demanda Chloé. J'ai lu un peu là-dessus.

— Ouais, à partir d'un certain âge ils y sont pas mal tous allés. Ça paraît encore aujourd'hui que ça les a beaucoup affectés.

— J'ai entendu dire qu'ils y étaient maltraités, c'était si pire que ça ?

— Si par maltraités tu sous-entends être battus, violés presque quotidiennement, lavés à l'eau de javel et mal nourris jusqu'à en mourir parfois, ouais c'était si pire que ça.

Leurs yeux s'écarquillèrent. De toute évidence leurs lectures n'étaient pas allées jusque-là.

— Putain les Canadiens, vous n'avez pas toujours été des enfants de cœur, dit Loyce.

Je n'ai pas pensé leur expliquer que ça faisait à peine vingt ans que la dernière école résidentielle avait fermé ses portes. Dans tous les cas, ça avait suffi à les révolter.

Nous avons finalement changé de sujet. Chloé se tourna vers le lac, où quelques voiliers voguaient à loisir. Elle avait développé avec Loyce un lien particulier, et les deux se renvoyaient constamment la balle lorsque nous discutons de la France. Bien qu'ils étaient de deux villes éloignées, je remarquais qu'ils partageaient plusieurs références communes et paraissaient beaucoup s'amuser en discutant. J'ai même trouvé qu'ils iraient bien ensemble.

Pendant ce temps, une horde de mouettes se disputait déchets et restes de nourriture à quelques pas de nous. Pour éviter qu'un drame ne se produise — nous savions que nous serions au moins deux jours sans nous laver — nous avons décidé de changer d'endroit, allant nous installer dans un autre parc jusqu'à ce que Chloé nous quitte vers 18 heures. Loyce me proposa alors de manger et de prendre une bière quelque part.

« Pas de troubles », dis-je.

Il nous en restait pour quatre ou cinq heures à attendre avant le départ du train. Nous avons donc pris place sur une terrasse située à quelques mètres de la gare où nous avons commandé des bières locales suggérées par la serveuse. Elle s'attarda quelques secondes de plus à notre table pour nous demander d'où nous venions. Elle était persuadée que nous étions tous deux d'Europe.

— *He's from France, but I'm from Quebec*, répondis-je d'un air amusé.

Elle parut surprise et s'excusa à travers un ricanement avant de parler de la France avec Loyce. Lorsqu'elle partit chercher nos bières, il se tourna vers moi d'un air interrogatif.

— Ça arrive souvent qu'ils ne vous reconnaissent pas au Canada anglais ? Pour être franc depuis que je suis parti de Québec, j'ai l'impression que vous n'êtes pas très proches les Canadiens anglais et les Canadiens français.

— Ah, disons qu'on a une drôle de relation. On est proches sur certains aspects, mais sur d'autres un peu moins je te dirais. Pis par rapport à la langue, je sais que ça donne parfois l'impression que la relation est unidirectionnelle, mais faut dire qu'on a pas vraiment le choix d'apprendre l'anglais au Québec. C'est la langue la plus parlée en Amérique du Nord.

La serveuse nous apporta les bières. Loyce prit une gorgée, il paraissait l'apprécier.

— C'est drôle tout de même, reprit-il. Parce que tu vois, nous, en France, on sait que les francophones sont surtout de la province de Québec. Mais quand on parle de vous on parle quand même de Canadiens, et là depuis que je suis ici je me rends compte que c'est pas tout à fait ça. J'en ai même rencontré plusieurs qui veulent que le Québec devienne un pays.

— Ouais, le mouvement souverainiste est encore présent, c'est pas près de changer je crois. Moi-même j'ai un fond indépendantiste.

— Ah oui ? Du coup tu dois voter pour le Parti québécois ?

— Non, pas vraiment, justement je n'aime pas trop leur approche. Je trouve qu'ils commencent à l'échapper pas mal.

Loyce se mit à rire. Ça nous arrivait de temps en temps quand on parlait, notamment à cause de nos accents et de nos expressions. Plus tôt dans la journée j'avais raconté comment j'avais « péte ma coche » dans l'autobus pendant mon voyage en Californie avant de décider de prendre l'avion. Quand je lui ai expliqué que ça voulait dire « se fâcher », on a dû attendre quelques secondes qu'il reprenne son souffle.

Pendant qu'il riait, j'ai repensé à la Charte des valeurs que le PQ avait voulu faire adopter en 2013. À son discours identitaire qui commençait à se rapprocher du populisme européen. « J'aime de moins en moins leur façon de voir le nationalisme », ai-je ajouté.

— Ouais, ça c'est autre chose, dit Loyce en reprenant un air intéressé. Tu vois, pour nous en France le nationalisme c'est Le Pen, c'est Trump. C'est la droite quoi. C'est même un terme qui nous rappelle la Deuxième Guerre jusqu'à un certain point. Alors qu'au Québec, on dirait que plusieurs nationalistes sont à gauche. Je suis pas sûr de comprendre.

J'ai avancé mes coudes sur la table en plaçant mes mains autour de mon verre.

— Ouf, disons que c'est un gros sujet. Je peux essayer de t'expliquer rapidement, mais ça pourra vraiment pas être exhaustif comme explication. Faut retourner pas mal en arrière.

Loyce avança sa chaise pour me signifier qu'il était prêt à écouter.

— Pas grave, vas-y tout de même, dit-il.

— OK, mais je vais passer vite sur les premiers détails.

J'ai placé devant moi deux ustensiles bout à bout, cherchant à représenter une ligne du temps, et j'ai ensuite placé mes doigts à des endroits stratégiques pour bien situer les événements que j'évoquais.

« Tu vois, ça c'est la Conquête de la Nouvelle France par l'Angleterre en 1759 qui marquait le début de la fin de la Guerre de Sept Ans, que tu dois connaître un peu. Ça, c'est 1837, c'est cette année-là qu'est survenue ce qu'on a appelé la Rébellion des Patriotes. Une insurrection qui s'était beaucoup inspirée de la Révolution américaine et des idéaux libéraux qui étaient en vogue. À l'époque, Louis-Joseph Papineau, le chef du Parti Patriote, avait même déjà évoqué l'idée d'annexer le Canada francophone aux États-Unis. Mais la rébellion avait à peine commencé qu'elle s'est littéralement fait écraser par l'armée anglaise qui était dirigée par des hommes qui avaient combattu Napoléon à Waterloo. Après ça beaucoup de choses ont changé. La Couronne britannique a décidé d'unifier la partie française et la partie anglaise du Canada. Elle a instauré noir sur blanc un processus d'assimilation des francophones en se fiant au rapport d'un gars, Lord Durham, qui avait écrit qu'on était un peuple "sans culture ni littérature". Jusque-là tu me suis ? »

— Euh ouais, ben je suis pas sûr de tout retenir, mais je crois que je comprends l'idée générale. En gros y'a eu une rébellion contre la monarchie, comme aux États-Unis, faite par des francophones. Ça n'a pas fonctionné et ils se sont dit qu'ils allaient assimiler les français.

— Ouais, en gros, mais c'était pas que des francophones non plus. Beaucoup d'Irlandais s'étaient joints à la rébellion. C'était surtout dirigé contre la monarchie à l'époque, mais aussi contre des groupes orangistes, des nationalistes anglais anticatholiques et antifrçais. Donc, je crois qu'on pourrait dire que c'était une rébellion libérale qui s'opposait à un certain nationalisme, même si l'objectif était de faire un État français.

— OK, OK, je vois, dit Loyce en me faisant signe de continuer.

« Après, il y a eu une sorte de repli identitaire qui a duré plus d'un siècle. Pour protéger la langue et la culture, le clergé catholique, qui avait de plus en plus la mainmise sur l'éducation, s'est

rapproché du pouvoir. Quand le Canada qu'on connaît aujourd'hui a été créé en 1867, la province de Québec s'est pas mal distinguée des autres provinces. C'est là que se trouvait la majorité francophone et c'est là que se sont formées les premières universités françaises du pays. C'est ce qu'on a appelé l'époque de la "survivance". Pendant que partout dans les autres provinces la majorité anglophone a adopté des lois pour restreindre ou empêcher l'enseignement du français, le Québec a continué de faire vivre la langue. Mais pour faire ça, il a dû se couper en quelque sorte du reste du monde et adopter une posture très protectionniste ».

Loyce m'écoutait sans dire un mot. J'ai eu l'impression un instant qu'il venait de comprendre quelque chose. J'ai pris une cuillère et je l'ai ajoutée à ma ligne du temps, plaçant mon doigt au point de rencontre entre les deux ustensiles.

— Puis est venu 1960. La date peut paraître un peu arbitraire parce qu'il y avait déjà eu avant ça plusieurs prises de paroles contre le pouvoir clérical, mais c'est quand même l'année où le Parti libéral a pris le pouvoir devant l'Union nationale, longtemps dirigé par Maurice Duplessis, un nationaliste canadien-français très proche du clergé, pour l'expliquer simplement. Ç'a été le début de ce qu'on a appelé la "Révolution tranquille". Un mouvement d'affirmation culturelle qui prenait racine dans les mouvements anticolonialistes apparus en Afrique et en Amérique du Sud. Le Québec s'est donc inspiré des écrits de gars comme Aimé Césaire et compagnie. De son *Discours sur le colonialisme*, par exemple. On est même allé jusqu'à qualifier les Canadiens français de *nègres blancs d'Amérique* à l'époque. C'était un peu exagéré, mais il y avait des liens à faire sur le passé colonial. L'approche avait donc beau être « nationaliste », elle s'inscrivait dans un courant progressiste et humaniste, pis c'est là qu'on a commencé à se définir comme Québécois plutôt que comme Canadiens français. J'sais pas si tu vois où je veux en venir ?

— Ah ! Disons que c'est beaucoup de détails mais je comprends mieux. Je savais presque rien de tout ça pour être franc.

— Bref, dis-toi que ça avait même fait dire à Fernand Dumont, un de nos intellectuels les plus étudiés, que s'il était souverainiste, c'était justement par « réaction contre tout nationalisme étroit¹⁶ ». Mais de plus en plus j'ai l'impression que le Parti québécois va à l'encontre de cette conception universaliste du Québec. À l'époque c'était un parti « libéral », et ça dans le sens noble du terme. Maintenant on dirait que c'est un parti réactionnaire, même s'il est pas vraiment à droite. C'est pour ça que je décroche.

¹⁶ Fernand Dumont, *La vigile du Québec*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2001 (1971), p. 70.

— Je vois, du coup je pense que je ferais pareil. C'est triste tout de même.

Nous avons continué à parler ainsi et à boire jusqu'à ce que le soleil se couche sur Toronto, prenant ensuite le chemin de la gare. En marchant vers le train avec Loyce, je me suis rappelé quelques paroles de « Don't Stop Believin' » écoutées la veille.

*Just a city boy
Born and raised in South Detroit
He took the midnight train
Goin' anywhere*

Et nous sommes montés à bord. Loyce devait descendre à Sioux Lookout, dans l'ouest de l'Ontario, alors que je me rendais directement à Edmonton. Dans le train, j'ai jeté un œil à mon article qui venait d'être publié en ligne sur le site du *Devoir*. Je finis par m'endormir, enveloppé par un curieux sentiment de contentement.

...

Je me suis réveillé au bout de quelques heures. Le soleil commençait à peine à se lever, diffusant une lumière vaporeuse dans le wagon où tout le monde dormait encore. J'ai regardé à l'extérieur. Nous étions au milieu d'une plaine traversée par une rivière qui s'écoulait sous les rails. L'aurore était brumeuse : à l'extérieur la rosée s'évaporait dans un brouillard ondulant qui se répandait au milieu de la verdure et sur les eaux. Étant incapable de me rendormir, je repris ma lecture de *L'usage du monde*. À la page 112 de l'édition Boréal, je suis alors tombé sur un passage du livre qui me fit frissonner. C'était au moment où l'auteur et son compagnon de route, Thierry Vernet, venaient tout juste de traverser Hassankale, une ville turque désormais renommée Pasinler. Après avoir roulé toute une nuit, ils s'étaient arrêtés à l'aube pour s'étirer et regarder le soleil se lever sur la route. Ce qui fit écrire à Bouvier que :

Enfin, ce qui constitue l'ossature de l'existence, ce n'est ni la famille, ni la carrière, ni ce que d'autres diront ou penseront de vous, mais quelques instants de cette nature, soulevés par une lévitation plus sereine encore que celle de l'amour, et que la vie nous distribue avec une parcimonie à la mesure de notre faible cœur¹⁷.

¹⁷ Nicolas Bouvier, *L'usage du monde*, Montréal, Boréal, 2014 (1963), p. 112.

J'essayais de me souvenir des dernières fois où il m'était arrivé de vivre de tels moments. Mis à part lorsque je suis tombé amoureux, le premier qui me vint à l'esprit était lors d'une nuit de mon adolescence, alors que j'étais sur le pont d'un voilier que nous avions amarré dans une baie quelque part au large de la Côte-Nord. C'était le temps des perséides, et j'avais été en mesure d'apercevoir plus d'une dizaine d'étoiles filer dans le ciel.

En repensant à cela, je me rendis compte que, plus que de chercher à comprendre les nations autochtones, l'Ouest américain ou le Canada, ce qui avait animé ma volonté de voir l'Amérique depuis que j'étais parti rejoindre mon frère à San Francisco résidait surtout dans cette recherche d'instant. Ou plus largement dans cette recherche existentielle à travers laquelle j'étais en train de me redéfinir, laissant derrière elle d'innombrables empreintes dans ma mémoire. Et j'avais le sentiment de me laisser tout simplement porter par ces images, qui perçaient de leur fin fracas la surface du temps comme des pierres que l'on dépose à la rivière pour mieux la traverser.

X. L'eau des Rocheuses

Au soir, Loyce quitta le train à Sioux Lookout.

Avant de partir, les membres de l'équipage lui avaient demandé ce qu'il allait faire là-bas. Il leur avait répondu que c'était pour aller voir la nature et ils l'avaient regardé d'un air sceptique. Songeant à ma lecture du matin, je lui ai souhaité de vivre l'un de ces instants dont parlait Bouvier. Nous nous sommes donnés la main avant qu'il descende, nous disant que nous pourrions sûrement nous rejoindre une fois à Vancouver — où il devait terminer son voyage un mois plus tard.

Le lendemain matin, le train s'est arrêté quelques heures à Winnipeg. J'ai eu le temps de déjeuner et de marcher un peu autour de la gare. C'était l'heure de pointe, les voitures circulaient dans tous les sens à travers les rues de la ville. Je commençais à trouver cela étourdissant et je suis retourné au train au moins une heure avant le départ.

Nous avons continué notre chemin, passant par la Saskatchewan et faisant un arrêt à Saskatoon. Il faut avouer que le défilement des prairies par la fenêtre n'avait rien de particulièrement intéressant, sinon pendant les cinq premières minutes. On n'y voyait que des champs et parfois des troupeaux de vaches. Au crépuscule, éclairée par les derniers éclats du soleil, l'étendue prenait toutefois une teinte différente, qui inspire soudainement quelque chose que peut-être seule Gabrielle Roy a su bien décrire dans *La route d'Altamont* :

C'était au moment où le soleil, sur le point de disparaître, jette sur la plaine une grande clarté rouge, lointaine et étrange, qui semble encore la prolonger, et aussi la vider comme de toute présence humaine, la rendre peut-être aux songes sauvages du temps où elle vivait dans sa solitude complète¹⁸.

Je suis descendu du train à Edmonton le matin du 24 juin, le dos complètement courbaturé après cinquante-huit heures passées sur les rails. Presque aussitôt après avoir mis les pieds dans la gare, j'ai reçu sur mon cellulaire un message de mon frère qui m'apprenait qu'il avait perdu

¹⁸ Gabrielle Roy, *La route d'Altamont*, Montréal, Boréal (coll. Compact), 2014 (1966), p. 14.

beaucoup d'argent à la bourse. Le Royaume-Uni venait tout juste de voter sa sortie de l'Union européenne et Cameron avait donné sa démission. Le Brexit avait passé.

Je ne connaissais alors presque rien des tenants et aboutissants du mouvement politique, mais je me souviens avoir été frappé de constater à quel point certaines situations qu'on croit figées peuvent basculer du jour au lendemain, et ça me faisait penser aux paroles de « Of Dust and Nations » de Thrice.

*The towers that shoulder your pride
The words you've written in stone
Sand will cover them, sand will cover you
The streets that suffer your name
Your very flesh and your bones
Sand will cover them, sand will cover you*

J'ai attendu près d'une heure le bus vers Calgary, où je devais rejoindre ma cousine qui habitait là. Depuis le début de mon voyage, j'avais une moyenne de quatre ou cinq heures de sommeil par nuit, j'en ai donc profité pour essayer de dormir un peu à nouveau.

...

Mes tentatives de sommeil ne furent pas très fructueuses. Il y avait un poupon quelques sièges devant moi qui pleurait sans arrêt. Arrivé à la gare, j'ai donc marché avec un mal de tête sourd et les jambes rompues jusqu'au centre-ville de Calgary, m'arrêtant dans un café pour manger quelque chose en attendant Jean-Samuel, le copain de ma cousine que je n'avais encore jamais rencontré. Elle l'avait mandaté pour venir me chercher.

En regardant Calgary pendant ma marche, j'avais l'impression que son charme culturel avait été complètement délogé par une sorte d'obsession mercantile. Ses rues étaient parsemées de plus de voitures que de passants. C'était une agglomération de béton et de vitrines. Partout autour on voyait des édifices en construction dont certains, partiellement terminés, paraissaient avoir été laissés-pour-compte faute de financement. On sentait que c'était une ville pétrolière simplement par son atmosphère, qui donnait le sentiment qu'elle n'avait pas su garder son cachet historique, comme s'il s'était effacé devant le développement pêle-mêle de toute cette infrastructure.

Jean-Samuel est arrivé une vingtaine de minutes après que j'aie terminé de manger. Il m'attendait de l'autre côté de la rue dans un vieux pick-up bleu des années 1990. Disons qu'il

détonnait dans ce pandémonium de carrosseries. Je suis entré du côté passager sans savoir à quoi m'attendre. Tout ce que je savais de lui c'est qu'il travaillait ici dans l'industrie de la construction — et bien que j'aie de bons amis qui travaillent aussi dans le domaine à Québec, il faut avouer qu'une fois sur deux je ne sais pas de quoi parler lorsque je rencontre leurs collègues. J'espérais que ce ne serait pas le cas avec lui.

— Fait que c'est toi Bobby, me dit-il en me tendant la main. Camille m'a beaucoup parlé de toi depuis le temps. Dire que c'est la première fois qu'on se rencontre.

— En effet, content de faire ta connaissance !

Il démarra le moteur et prit le chemin de la banlieue.

— On en a pour peut-être quinze minutes de route. À soir on a prévu d'aller à Waiparous avec des amis québécois pour la Saint-Jean. Est-ce que ça te tente ?

— Ouais ! Je ferais peut-être une sieste avant par contre, j'ai pas bien dormi dans le train.

— Pas de problèmes, Camille revient vers quatre-cinq heures à soir après sa job. On va partir après souper et revenir demain en soirée. Dimanche on pourrait aller visiter le *Moraine Lake* et faire une *hike* aux *Grassi Lakes*, après on te laissera à Banff si tu veux.

— Ça semble être un bon plan, j'ai pas trop d'autres obligations toute façon.

Il ricana. Nous venions de sortir du centre-ville et j'ai jeté un regard à l'extérieur, où s'étendaient les banlieues de la ville sur de grands terrains en relief. Des habitations toutes similaires s'y entassaient sur les collines.

— Pis tu fais quoi dans la construction ? ai-je demandé.

— *Drywaller*, je pose du gyproc. Mais Camille a dû te dire qu'on s'en va à Québec bientôt, je retourne à l'université à l'automne. On a fait notre temps ici.

Elle m'en avait en effet parlé, mais nous n'avons pas continué cette discussion sur le moment. J'ai plutôt essayé de nous trouver des intérêts communs, et nous avons finalement parlé de jeux vidéos. De *Final Fantasy* et de quelques autres RPG auxquels nous avons joués plus jeunes. J'ai rapidement remarqué qu'il avait un côté « geek intello » semblable à celui de ma cousine. Il était très ouvert d'esprit et j'ai compris ce qu'elle devait aimer chez lui. C'était loin du cliché qu'on se fait d'un « poseur de gyproc ».

Une fois arrivés au logement, j'ai entamé une brassée de lavage et me suis couché sur le lit.

— Je vais mettre ton linge dans la sècheuse si tu veux, profite-en pour essayer de dormir, me dit Jean-Samuel.

Ça ne m'a pas pris cinq minutes.

...

Je me suis réveillé environ trois heures plus tard. Camille était dans le salon lorsque j'ai ouvert la porte de la chambre. Elle me sourit et vint me faire une accolade. Un instant ça m'a rappelé notre enfance : lorsqu'elle entrait chez notre grand-mère avec ses sœurs, mon frère et moi nous sauvions d'elles pendant qu'elles nous pourchassaient dans la maison pour nous bécoter et nous cajoler. Les choses ont bien changé depuis le temps.

— Et puis ton voyage ? me demanda-t-elle toujours souriante.

— Ç'a bien été, mais ça fait du bien la sieste, j'étais à terre.

— Parfait ça, il me reste à préparer quelques trucs avant qu'on parte, vous pouvez *gamer* un peu en attendant si vous voulez. Après on fait à souper rapidement et on y va !

C'est ce que nous avons fait avant de charger le camion de tout ce dont nous avons besoin pour la soirée et le lendemain. Puis nous nous sommes mis en route vers Waiparous, un village d'été situé à l'est des Rocheuses à un peu plus d'une heure de voiture de Calgary.

— Tu vas voir, les gens qu'on va rejoindre sont vraiment *nices*, mais c'est sûr que tu pourras pas parler de livres ou de trucs comme ça avec eux, me dit Camille. C'est vraiment des gars de construction pis de quatre roues, sont presque caricaturaux. Mais sont super fins.

— C'est ben *chill*, répondis-je.

Lorsque nous sommes arrivés sur place j'ai été frappé par la vue. La chaîne de montagnes semblait s'étirer infiniment vers l'horizon. Elle me rappelait les Laurentides observées depuis la fenêtre de la chambre d'hôpital de mon grand-père, à la différence que les rocheuses étaient beaucoup plus hautes et que leurs sommets étaient jonchés de neige été comme hiver. J'avais l'impression qu'elles étaient irréelles, comme s'il s'agissait de grandes fresques trônant au loin et que mon esprit était incapable de bien cerner.

Nous avons commencé à décharger le camion. Pendant que Jean-Samuel installait des planches à l'arrière du coffre pour descendre son motocross, le groupe est venu nous saluer. Il y avait là une dizaine de personnes. Certains étaient venus avec leurs enfants, ce qui donnait une ambiance familiale à la fête malgré les coups de feu qu'on entendait un peu plus loin. L'un des

gars, mesurant plus de six pieds et ayant une carrure de Louis Cyr, fut le premier à s'avancer vers moi pour me saluer. Il tenait une carabine calibre douze à l'épaule.

— Moi c'est Vince, me dit-il en me tendant la main. T'inquiète pas pour ça, y'est pas chargé pis j'ai mon permis d'armes.

— Bobby, content de te connaître.

Nous avons continué les présentations. On nous a fait visiter la tente-roulotte où nous allions dormir, on nous a offert de la nourriture, de la bière. Vince m'a même permis d'essayer son douze pour quelques tirs. Je n'avais encore jamais fait feu avec une arme avant ça. Après trois ou quatre coups d'essai, il a lancé des pigeons d'argile au loin. Je n'en ai touché qu'un seul sur huit.

« Pas mal pour une première », me dit-il en me donnant une bière, le sourire aux lèvres. « Mais on va mettre les *guns* en sûreté là, on commence à boire ».

À la nuit tombante, nous avons préparé un feu, installé des drapeaux québécois sur les arbres, parlé de nos familles et de nos jeunesses vécues au Québec.

— Je pense pas retourner vivre là-bas, me disait Vince. En tout cas pas pour tout suite. C'est ben le *fun* aller voir la famille, mais à part de ça, ça me manque pas tant.

Il ne pensait pas très différemment des autres. C'étaient tous des exilés, sans attaches, qui travaillaient dans le domaine de la construction en Alberta. Je trouvais leur sentiment d'appartenance au Québec assez particulier. Je sentais qu'ils l'aimaient profondément, mais que quelque chose là-bas les rebutait, notamment parce qu'ils n'avaient pas la possibilité d'y faire autant d'argent pour leur niveau d'études. Pour eux, l'Alberta était un lieu qui leur appartenait et où ils se retrouvaient ensemble. Une sorte de continuité de leur province natale s'étendant jusqu'aux Rocheuses.

Pendant la soirée, nous avons bu bière sur bière, avalé hot-dog après hot-dog. La radio faisait jouer l'une après l'autre des listes de lecture comportant des succès des Colocs, de Loco Locass, de Jean Leloup, des Cowboys Fringants, et même d'Éric Lapointe ou de Daniel Bélanger. J'étais surpris par la générosité sincère et naturelle de presque chacun d'entre eux. Ça n'avait rien à voir avec ces « bonnes manières » que j'ai déjà observées dans certains milieux du monde culturel. Rien à voir non plus avec l'idée qu'on peut se faire de supposés « *rednecks* ».

Finalement, nous nous sommes endormis dans la tente-roulotte aux petites heures du matin, quelques-uns sont restés dehors, sans dormir de la nuit.

...

La journée du lendemain a été consacrée au dégrisement. Pour les autres gars, ça se résumait à faire de la moto et du quatre roues. De mon côté j'ai plutôt joué au foot avec l'un des enfants et parlé avec ma cousine. Nous sommes ensuite repartis pour Calgary un peu avant souper.

Sur le chemin du retour, Camille s'endormit sur le siège arrière du pick-up, apaisée par le vrombissement du moteur. Jean-Samuel a commencé à me parler de l'année qu'il venait de passer en Alberta. Comment tout ça lui avait fait changer sa vision de la vie.

« J'ai appris beaucoup sur moi en venant ici », me dit-il. « Quand je suis arrivé l'an dernier, je pensais juste à me ramasser de l'argent pour avoir ma maison, mon char. Tout ça. Mais petit à petit, avec Camille surtout, je me suis rendu compte que ce mode de vie là faisait pas de sens. J'avais l'impression que ça tournait en rond pis que ça menait nulle part. Y'a fallu que je vienne dans une des villes les plus matérialistes du Canada pour le comprendre. Comme t'as pu le voir, y'en a beaucoup qui viennent du Québec pour les mêmes raisons. Mais aujourd'hui je trouve que c'est une façon vraiment triste de voir la vie, quand on y pense. C'est pour ça que j'ai décidé de retourner à l'université ».

Tout en disant cela, il gardait les yeux fixés sur la route, sectionnant parfois ses phrases par de courts moments de silence — songeant probablement à tout ce qu'il venait de traverser.

— Je comprends ça, dis-je. Si y'a un sentiment que je déteste plus que tout, c'est la sensation de faire juste tourner une roue sans arrêt... J'imagine que ça devait être la même chose pour toi. Mais sinon, je sais que ça peut paraître hors propos, mais tu trouves qu'ils se fondent bien ici les Québécois ?

Il me jeta un œil et réfléchit un instant avant de répondre.

— Ah, disons que ça dépend. Ils forment souvent des petits groupes comme ça je te dirais, même si y'a quand même souvent des anglos dans les gangs. Mais pour être franc je trouve qu'on fait pas toujours bonne impression aux anglophones ici. Je pense que ça explique certains préjugés qui peuvent avoir envers nous en Alberta.

— Tu veux dire quoi ?

— Ben, pour te donner un exemple : l'autre fois j'étais au resto avec Camille et y'a une gang de francophones de la construction qui étaient quelques tables plus loin. Ils arrêtaient pas de dire des conneries à la serveuse pendant qu'elle prenait leur commande. Genre : « beau p'tit cul », « j'te

fourrerais ben ». La fille comprenait pas le français, mais t'sais elle est pas conne non plus, pis ça paraissait qu'elle aimait pas ça.

— Ouin... j'espère.

— En tout cas, je veux pas généraliser, c'est sûr que c'est pas tous les Québécois qui font des affaires de même, mais mettons que ça laisse pas une bonne impression.

Nous avons finalement changé de sujet. Une fois revenus à Calgary, nous avons déchargé le camion à nouveau, fait à souper, et nous sommes couchés vers vingt-trois heures.

...

Le 26 juin au matin, nous avons pris la route des *Grassi Lakes*, situés à quelques minutes de Banff, pour faire une randonnée. Sur le chemin de la montée se trouvaient de petits lacs dont l'eau était d'un miroitement turquoise. Elle était tellement claire qu'elle reflétait les escarpements des montagnes dans leurs détails. Après avoir fait un détour par le *Moraine Lake* et le *Louise Lake*, nous nous sommes dirigés vers Banff pour manger et prendre une bière dans une microbrasserie. Ma cousine et son copain m'ont ensuite reconduit à l'auberge YWCA où j'avais réservé un lit. J'ai empoigné mon sac de voyage avant de serrer Camille dans mes bras et de donner la main à Jean-Samuel.

— On se revoit à Québec, me dirent-ils.

— Oui, avec les autres si possible !

Je les ai observés reprendre la route en leur envoyant la main.

Quelques semaines avant mon départ, j'avais lu un essai de Livernois — mon directeur de maîtrise — portant sur le patriotisme. En reprenant les mots de Fernand Dumont dans *Récits d'une émigration*, il y avait écrit dans les premières pages : « Avant même son pays, la première patrie d'un homme ou d'une femme, ce sont sans doute les lieux de son enfance, comme la maison familiale, l'école, les champs ou les ruelles¹⁹ ».

« Tellement vrai », me dis-je, revoyant Camille lorsqu'elle était enfant, assise avec le reste de ma famille dans le salon de mes grands-parents.

Sur cette pensée, je suis entré dans l'auberge pour payer. La chambre, que je partageais avec sept autres gars, était située au sous-sol. J'y ai laissé mes bagages avant de sortir explorer.

¹⁹ Jonathan Livernois, *La route du Pays-Brûlé*, Montréal, Atelier 10 (coll. Documents), 2016, p. 19.

J'ai dû faire le tour de Banff en moins de deux ou trois heures, mais il m'aura fallu moins de 5 minutes pour tomber sous le charme du village. Sa rusticité, sa nature et la rivière Bow qui le traversait au sud me changeaient de la pollution des grandes villes que j'avais visitées dernièrement. L'activité économique de l'endroit dépendait en presque totalité du tourisme, ainsi tout semblait avoir été conçu de façon à enjoliver le lieu. Un grouillement se faisait sentir dans les rues principales, une vigueur de jeunesse extériorisée par la frivolité festive des passants.

Au soir tombé, je me suis arrêté à la terrasse d'un petit bar pour prendre une bière. À la table d'à côté étaient assis trois gars qui ne cessaient de faire des blagues.

— *Hey guys, are you from around here ?* dis-je en essayant d'entamer la conversation.

— *Born and raised here man, all of us !* me répondit l'un d'eux. *That's a French accent you got there, are you from Quebec ?*

— *Yes, Quebec City actually.*

— *Ah ! I've been there,* dit un autre. *It's a beautiful city, I love the people there. Everything's in French too, it's like a little Europe in Canada. And the girls, damn !*

Nous avons commencé à parler des villes canadiennes que nous avons visitées. Puis la conversation a tranquillement dévié vers la beauté des filles dans chaque partie du pays. Ils me disaient que je devais à tout prix visiter « Chicktoria », un surnom couramment donné à Victoria. Ils m'assuraient qu'il y avait là plus de filles que de gars, entre autres à cause du campus universitaire qui s'y trouvait. Tous les trois avaient un sens de l'humour que je n'avais jamais rencontré avant, ce qui les rendait particulièrement sympathiques. Au fil de la discussion, il se sont mis à me demander comment dire certaines phrases en français.

« *I'd like to speak French, you guys are lucky in Quebec* », me dit tout à coup l'un d'eux. Ça m'a rappelé la discussion que j'avais eue avec mon frère l'année d'avant, pendant que nous longions les rails vers San Francisco :

« J'ai surtout l'impression que les gens unilingues se sentent un peu tout nus quand ils ont de plus en plus affaire à du monde qui parlent plusieurs langues », avait-il dit.

Leur façon de voir les choses était effectivement bien loin des propos de Matt Gurney du *National Post*, qui affirmait que le Québec devrait se séparer de la terre s'il souhaitait continuer à parler français. Après avoir discuté ainsi pendant près de deux heures, ils sont retournés chacun chez soi, me suggérant de faire un tour à la discothèque d'en face si je voulais continuer ma soirée.

De fait, je voyais que de plus en plus de jeunes affluaient vers la porte d'entrée, je leur ai donc souhaité bonne nuit et me suis dirigé de l'autre côté de la rue, où j'ai fait connaissance avec un groupe d'une dizaine de personnes en attendant dans la file. Nous avons cotisé ensemble pour des pichets de bière une fois entré.

La discothèque dégageait une ambiance semblable à celle où j'étais allé avec mon frère à San Francisco : musique à s'en briser les tympans, rayons colorés qui délogeaient l'obscurité par intermittence, jets de vapeur et chaleur étouffante. On y sentait pourtant une frénésie sexuelle autre, éphémère, d'une impudeur sans retenue et presque sauvage. Un des gars du groupe que j'avais rejoint était gai et semblait m'apprécier beaucoup. J'ai dû lui dire que j'étais hétéro.

« *Ah, too bad* », me dit-il. « *But I like you man, we should find you a girl* ».

Il s'est aussitôt mis en quête, faisant le tour de ses amies pour leur demander comment elles me trouvaient. Je le regardais aller sans trop savoir quoi faire. C'était la première fois que quelque chose comme ça m'arrivait. L'une d'entre elles s'est éventuellement approchée. C'était le genre de fille que je n'ose pas aborder d'habitude, parfois parce que je redoute qu'elle soit superficielle et qu'on ne puisse pas avoir de conversation, d'autres fois parce que je ne suis pas sûr d'avoir assez de gueule pour elle. Nous avons parlé — difficilement vu le bruit — et dansé un peu.

J'avais fréquenté plusieurs filles depuis mon retour de San Francisco, mais chaque fois l'intérêt était né de conversations plus ou moins intellectuelles. Ça faisait des années que je ne m'étais pas prêté à un tel jeu de séduction physique, et ça me faisait sentir tout à fait ridicule. Au bout d'un moment, elle m'a donné un demi baiser avant de se reculer.

« *You're really nice, but you're so innocent. It won't work* ».

Je suis resté bouche bée. Elle devait avoir quatre ou cinq ans de moins que moi, et sur le coup mon orgueil l'a emporté ; je me suis détourné d'elle en riant de la situation.

— *OK, nevermind then, whatever.*

Mais cette réponse me fit sentir encore plus grotesque. J'ai fini par m'excuser, ai salué les autres en les remerciant pour la soirée, puis je suis sorti de l'endroit — songeant que, de toute façon, Banff était le lieu où on retrouvait proportionnellement le plus d'ITS au Canada. « Autant rester sans taches, me dis-je, je ne suis pas venu pour ça de toute manière ».

Il faisait noir, et plus je m'éloignais du cœur du village, moins la musique des bars se faisait entendre. Elle devenait une sorte d'écho qui se volatilisait dans le ciel. J'ai marché en l'écoutant en silence pour me rendre près de la rivière où je me suis arrêté sur le pont, observant le flux de

l'eau sur lequel se réfractait la lumière de la lune. Mes épaules se serrèrent sur moi pendant que mes yeux se perdaient dans ce serpentement informe. Depuis quelque temps j'avais l'impression qu'à force d'écrire sur ce que je vivais, mon apprentissage existentiel devenait petit à petit indissociable de mon apprentissage de l'écriture.

Le vent refroidissait, j'ai tourné mes pas vers l'auberge, me sentant soudainement empreint d'un sentiment de solitude lancinant. Et pourtant, de bien-être.

...

J'ai passé les jours suivants avec deux Québécoises rencontrées après avoir déjeuné au matin. Ne voulant pas passer mon séjour à Banff seul, j'avais pris mon courage à deux mains et j'étais allé leur parler au coin d'une rue. Elles m'invitèrent à faire une randonnée avec elles et vinrent me chercher quelques heures plus tard à l'entrée de Banff.

L'une, Stéphanie, avait le pas rapide et la parole facile. Jessie était plus réservée au premier abord, mais était elle aussi très ouverte d'esprit. En entamant la montée, je remarquai que les deux filles faisaient particulièrement attention à leur diction lorsqu'elles me racontaient leurs vies. Elles reprenaient certains mots et allaient même jusqu'à prononcer les « ne pas ».

— Pourquoi vous parlez de même ? leur ai-je demandé.

Elles me jetèrent un regard d'incompréhension, mais enjoué malgré tout.

— Je sais pas trop, tu nous as dit que tu étudiais en littérature, on se disait qu'il fallait faire attention à notre façon de parler.

« Ben voyons ! » Me voyant rire, elles ont cerné l'absurdité de la situation et se sont mises à faire de même.

— Ouin, c'est vrai que c'est un préjugé qu'on devrait pas avoir, me dit Stéphanie.

— En même temps je comprends, répondis-je. Y'a beaucoup de monde qui trouve que ça sonne hautain, mais pour vrai quand je pense aux gens avec qui j'ai étudié, y'ont rien à voir avec des snobs de la langue, ou je sais pas quoi.

L'expression fit rire Jessie — qui riait d'ailleurs de presque tout. C'était charmant.

— C'est vrai qu'il y en a des fois qui sont fendants. C'est rare, mais tant qu'à moi c'est un peu n'importe quoi. Les gens qui aiment vraiment la littérature sont allés vers elle par sensibilité. Souvent parce qu'ils sont tombés sur un livre qui a changé leur façon de voir la vie. Pis pour moi

cette sensibilité-là joue aussi sur la façon dont tu perçois les gens autour de toi, et je pense pas que tu puisses conjuguer ça avec de la condescendance envers les autres ou du mépris.

— C'est intéressant ce que tu dis là, me dit Jessie. J'avais jamais vu ça de même.

Une fois revenus au bas de la montagne, nous avons rejoint d'autres Québécoises dans un camping. Je suis resté encore deux jours avec elles, arpentant ici et là les sentiers de randonnée autour de Banff et barbotant une soirée au spa. Pour quelqu'un qui est surtout habitué de se tenir avec des gars, passer mes jours à Banff avec seulement des filles était particulier. J'avais l'impression qu'elles étaient sans cesse à l'écoute de mes besoins. Lorsque l'heure d'un repas approchait, elles m'offraient de la nourriture qu'elles transportaient dans leurs sacs ; lorsqu'elles voyaient que j'étais fatigué, elles me proposaient de faire une sieste à l'arrière de leur voiture et me prêtaient leurs oreillers. Même mes amis les plus proches n'auraient pas eu mon bien-être aussi à cœur.

Elles m'ont reconduit à la gare de Banff dans la nuit du 29 juin, où j'ai attendu l'autobus quelques minutes, seul assis sous un lampadaire. Je suis resté là, sans bouger, à écouter le chant des insectes et à regarder au loin les Rocheuses avec leurs duvets de neige.

J'aurai réussi à dormir six heures au cours du trajet vers Vancouver. C'était jusqu'alors ma nuit la plus reposante du voyage.

XI. Ocean Inn

Je suis arrivé à Vancouver un peu avant treize heures, réussissant à lire une centaine de pages de *L'usage du monde* au cours du matin — c'était la première fois que je trouvais du temps pour lire depuis que j'étais descendu du train à Edmonton.

Une fois à la gare, j'ai longé la Main Street jusqu'à East Hastings. Je pensais que la traverse vers Victoria se trouvait au nord, près du *Ferry Market* que j'avais vu sur Google Maps avant de descendre de l'autobus, mais ce n'était pas du tout le cas.

À peine avais-je marché une vingtaine de minutes sur East Hastings que déjà j'avais croisé une femme à moitié nue qui me criait des insultes et un type en train de s'injecter de l'héroïne. Une ambulance est passée à toute allure à côté de moi pour se rendre à un abri d'autobus où un autre gars semblait faire une overdose de je ne sais quoi. En essayant de couper entre les bâtiments pour me rendre près de l'eau, j'ai vu quelqu'un déféquer au fond d'une ruelle, caché derrière un conteneur. Sur le moment, ça m'a fait penser aux excréments aperçus dans le métro de New York et sur la 6th Street de San Francisco. Puis je me suis remémoré une phrase de Kundera que Sam aimait bien citer lors de nos balades nocturnes, à Québec :

« La merde est un problème théologique plus ardu que le mal²⁰ ».

Dans son *Insoutenable légèreté de l'être*, Kundera avait ainsi argumenté avec ironie que si Dieu avait fait l'homme à son image — lui qui selon plusieurs gnostiques n'avait jamais besoin d'aller à la selle — alors la responsabilité de la merde lui incombait entièrement. Au fil de mes voyages, il m'était pourtant venu à l'idée qu'une corrélation devait exister entre la santé d'une ville et la quantité de matières fécales qu'elle porte sur ses trottoirs.

« Ce Dieu a du pain sur la planche », pensais-je.

Mais ne souhaitant pas m'attarder davantage sur le sujet, j'ai finalement pris la résolution de trouver un dépanneur pour m'informer.

²⁰ Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 2016 (1984), p. 362.

« *The ferries are on the other side of the city* », me dit le commis en me montrant l'emplacement sur une carte. J'en avais pour une heure et demie d'autobus avant d'y arriver. Je l'ai donc remercié et me suis mis en route.

...

Je suis débarqué du traversier à la *Swartz Bay*, au nord de Victoria, après encore trois heures de transport. Puis j'ai pris un autre bus pour me rendre au centre-ville.

En errant dans les rues à la recherche de l'auberge, j'en ai profité pour visiter la ville. Elle ressemblait à une petite sœur de Québec, mais plus « anglaise » — avec son architecture victorienne — et plus océanique. C'était la première fois que je me sentais un peu « chez moi » ailleurs au Canada.

On m'a expliqué à la réception de l'Ocean Inn que quelques lits en chambres partagées étaient disponibles pour les deux prochaines nuits, mais qu'il ne restait qu'une chambre double le premier juillet au soir. Tout avait été réservé pour la fête du Canada. Je l'ai tout de même prise pour être sûr d'avoir un endroit où dormir. Je suis allé porter mes bagages sur mon lit, ai mangé un sandwich et suis retourné à l'extérieur pour continuer d'explorer la ville.

Sur Broughton Street se trouvait la bibliothèque publique centrale de Victoria. Sa cour intérieure était abritée par un haut plafond de verre. Je vis en entrant un vieil homme jouer une mélodie indienne avec une flûte en bois pour les passants. Juste au-dessus de la porte de la bibliothèque, on pouvait lire en anglais une fameuse citation de l'écrivain argentin Borges : « *I have always imagined that Paradise will be a kind of library* ».

C'était tout à fait mon genre d'endroit.

À l'intérieur, je fis le tour des rayonnages pour voir comment étaient disposés les documents — réflexe qui me vient de plusieurs années de travail en bibliothèque. J'y ai rencontré une employée québécoise en bavardant avec le personnel. Fin quarantaine peut-être, elle avait la voix douce et l'esprit cultivé, comme la plupart des employés de bibliothèque qu'il m'est arrivé de côtoyer. Nous avons eu une longue discussion sur la littérature. Entre autres sur des écrivains québécois anglophones tels que Hugh MacLennan et Mordecai Richler. Ce qui a évolué vers une conversation autour de *Two Solitudes*, et par conséquent autour de la place des francophones à l'intérieur du Canada.

— Il y a quand même un peu de vie française ici, me dit-elle, mais c'est très petit à comparer au Québec.

— Et les gens en pensent quoi ?

— Je dirais que la plupart aiment bien ce petit côté culturel.

— Ils disent la même chose du Québec ?

— Ah, ça c'est différent par contre. J'ai quelques amis anglophones qui y ont vécu un peu et qui m'ont dit qu'ils se sentaient pas vraiment chez eux là-bas. Ils trouvaient qu'on leur mettait beaucoup de pression pour apprendre à parler français.

« Et nous », ai-je pensé. Mais je n'ai rien dit sur le coup, je la trouvais trop gentille pour la confronter et je ne voulais pas créer de froid. Je lui ai quand même avoué que j'avais l'impression que la plupart des Canadiens n'accordaient pas beaucoup d'importance au français, comme si c'était plus un exotisme pour eux. Elle me répondit à travers un sourire.

« Ça dépend où on regarde ».

Je l'ai laissée à ses occupations après une dizaine de minutes de causerie. Une fois sorti de l'endroit — où je suis retourné à quelques reprises les jours suivants — j'ai fait un tour à la librairie *Russell Books*, mais je suis reparti les mains vides, n'ayant pas assez de place dans mon sac pour emporter d'autres livres.

Revenu à l'Ocean Inn, je suis monté à l'étage pour me reposer. C'est à ce moment que j'ai fait la connaissance d'un couple australien qui partageait la chambre avec moi : Marc et Meg. Tous deux avaient à peu près mon âge et voyageaient à travers l'Amérique depuis plus ou moins un an, ayant travaillé ici et là dans des auberges en Amérique latine et aux États-Unis. Lorsqu'ils quittèrent pour reprendre leur chiffre de travail, je grimpai dans mon lit et fermai les yeux. Il devait être vingt heures à peine.

...

J'ai été réveillé quelques secondes au milieu de mon sommeil, alors qu'une fille est entrée dans la chambre. Confus, la vision brouillée, je me suis entendu murmurer : « *It's too hot in here* ». Elle ouvrit la fenêtre un brin avant de sortir, laissant un effluve de parfum derrière elle.

Au final, je n'aurai pas rouvert les yeux de la nuit. Le lendemain matin j'appris que cette autre camarade de chambre s'appelait Grace. C'était une Écossaise d'Édimbourg et son accent

contrastait beaucoup avec celui de Meg et Marc, de sorte qu'il m'était parfois difficile de suivre leurs conversations lorsqu'ils discutaient ensemble.

Tous les trois devaient travailler ce jour-là, je suis donc retourné vagabonder dans les rues de la ville avant de m'arrêter pour écrire mes notes de voyage près de l'océan. C'était la deuxième fois que je voyais le Pacifique, et comme à San Francisco, je suis resté longuement assis devant lui, attentif au fracas des vagues sur le large. Des goélands cherchaient de la nourriture entre les rochers et quelques touristes prenaient des photos. Sur le moment, le Pacifique me semblait plus pastel, et son ondulation plus déliée qu'à l'habitude. J'avais l'impression de me sentir léger près de lui.

Mes pensées s'animent, comme si elles voguaient au même rythme que lui. J'entreprends d'écrire dans mon cahier de notes quelques passages sur les jours que je venais de passer en Alberta avant de reprendre le chemin de l'auberge, où j'ai trouvé Grace, Meg et Marc assis sur leurs lits. Ils discutaient du contexte politique au Royaume-Uni. Grace et Meg étaient de toute évidence beaucoup plus renseignées que moi sur le Brexit — sur lequel je n'avais encore presque rien lu d'ailleurs. Elles parlaient de tout cela avec aisance et animosité, et j'ai constaté que Grace en avait gros sur le cœur. « *If I had known, I'd have voted for Scotland independence two years ago* », disait-elle.

Meg lui demanda pourquoi elle préférait que l'Écosse reste dans l'Union européenne. À quoi elle a répondu que pour elle, l'appartenance à l'UE était aussi une façon pour l'Écosse de s'affirmer dans un « tout » plus grand. Elle sentait que l'Angleterre, après avoir fait maintes promesses, les avait trompés.

« *And it's all based on shitty racist rhetoric* », ajouta-t-elle, faisant allusion aux discours populistes et nationalistes qui avaient alimenté le débat au cours des mois précédents. « *I don't even want to live there anymore* ».

Elle expliquait que, selon elle, les défenseurs du Brexit avaient tourné le débat à leur avantage en ciblant les immigrants plutôt qu'en s'appuyant sur des idées concrètes. Elle n'était d'ailleurs pas la seule à penser ainsi dans l'auberge. Tous les Européens qui m'en parlaient me disaient un peu la même chose : les eurosceptiques s'étaient nourris de leur propre xénophobie et de l'ignorance de certains pour cibler les immigrants ; plutôt que de s'adresser à l'intelligence de leurs votants, ils avaient misé sur leur colère et trouvé un bouc émissaire afin de la canaliser. Ce n'était pas sans me faire penser au mur que Trump, alors candidat à la présidence américaine, voulait faire construire

à la frontière entre le Mexique et les États-Unis. Ou même à la Charte du Parti québécois, qui a stigmatisé les musulmans pendant des mois au Québec. Il faut croire que personne n’y échappe, au final.

— *I think I understand what you mean*, dis-je à Grace.

— *It’s enraging*, ajouta Meg. *I mean, this way of doing politics. It feels like it doesn’t belong in the twenty-first century...*

Nous avons tranquillement changé de sujet afin d’alléger l’ambiance avant d’aller au lit. Le lendemain était la journée de la fête du Canada et je devais changer de chambre au matin. Nous avions prévu nous rejoindre au soir pour souper ensemble avant de nous rendre à la fête.

...

— *We should eat Canadian food for dinner.*

Je venais tout juste de revenir d’un autre après-midi d’errance à travers la ville. Les trois autres m’attendaient dans la salle commune de l’auberge.

— *Why not poutine ?* dit Marc. *It’s your call Bobby, you’re the only Canadian after all.*

Je ne savais pas trop quoi répondre. Premièrement, je n’avais jamais considéré la poutine comme un mets canadien, mais bien québécois. Deuxièmement, je ne m’étais jamais vraiment senti « Canadien ».

— *You know it’s also the first time I celebrate Canada Day, right ?*

— *True ? Why ?* dit Grace.

— *Well... in Quebec we just don’t really celebrate it. Our national holiday is on June 24, it’s called Saint-Jean Baptiste.*

— *But isn’t Quebec part of Canada ?* demanda Meg.

— *Well, yeah, sure, it’s a bit complicated... anyway.*

Ils me regardèrent en attendant la suite, mais je ne voulais pas entamer une autre longue explication et je me suis contenté de les suivre au Pig BBQ, où j’ai été plutôt déçu de la qualité de la sauce et du fromage dans la poutine — bien que j’aie particulièrement aimé les patates frites. Nous sommes ensuite retournés à l’auberge pour rejoindre d’autres voyageurs qui travaillaient avec eux. La plupart avaient déjà quelques bières dans le corps. J’ai donc commencé à trinquer à coup

de pintes rousses pour rattraper mon retard. Plusieurs d'entre eux venaient d'Allemagne, d'Italie, et même de Nouvelle-Zélande. J'étais toujours le seul « Canadien ».

— *Happy Canada Day Bobby ! Prost ! Prost !* me disaient-ils, tandis que je leur répondais par des signes mi-affirmatifs, mi-dubitatifs de la tête.

J'ai ensuite amorcé une discussion avec l'une des Allemandes que je trouvais plutôt jolie. Yeux verts, elle arborait en permanence un sourire mignon et réservé.

« *I'm Eva, nice to meet you* », me dit-elle.

J'ai appris au cours des minutes qui ont suivi qu'elle avait fait une maîtrise en photographie et que ses recherches avaient surtout porté sur Nan Goldin, une photographe américaine connue pour ses clichés touchant aux thèmes LGBT, elle-même étant bisexuelle.

— *She was part of the Boston school, an art group in the eighties, and she caused a big scandal because of the intimacy of her work.*

— *I guess I'll have to read about her, never heard the name before.*

La conversation devint de plus en plus personnelle jusqu'à ce qu'un des membres du groupe propose d'entamer une marche vers le parlement où devait avoir lieu un spectacle de feux d'artifice. Le mouvement a pris forme et nous avons tous suivi.

La nuit était déjà tombée à l'extérieur. La porte de l'auberge franchie, je me suis senti d'un coup allégé par l'effet de l'alcool et de la brise qui soufflait sur les rues de Victoria. Partout autour on voyait des jeunes affluer, drapeaux sur le dos, entonnant des chansons en chœur. Pendant que nous avançons ainsi, Eva restait à côté de moi, me souriant chaque fois que je la regardais. J'étais surpris par la rapidité avec laquelle une proximité s'était créée entre nous. Tous les autres paraissaient l'avoir captée. Ils nous regardaient d'un air amusé et faisaient des commentaires plus ou moins subtils.

Des inconnus se joignaient à nous dans la rue pour parler d'un peu n'importe quoi. Ils avaient tous de bons mots à dire — mis à part peut-être un gars qui s'est arrêté pour se moquer de l'accent australien de Meg dans ce qui ressemblait à une tentative tout à fait lamentable de l'aborder. Elle l'a de suite envoyé paître avec le tact que bien des jolies filles ont dû apprendre à maîtriser à force de se faire accoster.

À la marina, nous nous sommes assis près de l'eau, observant les feux éclater à travers le ciel alors qu'ils enveloppaient les étoiles de leurs couleurs éphémères. Tout riait et tout chantait à l'entour. J'avais la sensation d'être à moitié là, au cœur de la fête, et à moitié ailleurs, auprès de

mes amis de Québec. Je savais que mon frère aussi y était. Nous avons poursuivi la soirée dans un bar, et j'ai continué de parler avec Eva sans trop me soucier de ce qu'il se passait autour ou du temps qui filait.

— *Do you want to go back ?* me demanda-t-elle lorsqu'elle remarqua que tous les autres étaient retournés à l'auberge.

— *Sure.*

Reprenant le chemin de l'Ocean Inn, je l'ai entraînée dans la cour intérieure de la bibliothèque, d'où l'on pouvait voir quelques étoiles à travers le haut plafond de verre.

« *It's so pretty, it's so pretty* », disait-elle. Elle riait, mettait sa main sur mon épaule, me poussant et me ramenant vers elle aussitôt. Nous nous sommes embrassés sans avertir, et sans rien dire de plus nous avons repris la marche. Elle m'a suivi jusqu'à ma chambre comme si c'était la chose la plus naturelle qui soit.

Je me rappelle avoir regardé à l'extérieur, par la fenêtre située à la tête du lit, pendant qu'elle me déshabillait. Ça fêtait encore en bas, on pouvait entendre les passants rire et s'interpeller, dans cette clameur universelle des fins de veillées.

— *You know I'm leaving tomorrow ?* dis-je.

— *I know, it's fine. It would be sad to miss it.*

Les lumières de la rue entraient dans la chambre, s'épalaient sur le lit, sur le corps nu d'Eva, qui me demandait ce que les gars aimaient au Québec, qui me disait qu'en Allemagne elles aimaient tout faire. Et les paroles de *The Journey* me revenaient encore en tête.

*A singer in a smokey room
A smell of wine and cheap perfume
For a smile they can share de night
It goes on, and on, and on, and on*

...

— *In for another round ?*

Nous avons recommencé et déjeuné ensemble, et j'ai repris la route. Une cousine que je n'avais jamais rencontrée, fille de l'un des frères de mon père parti vivre dans l'Ouest lorsqu'il était jeune, m'avait contacté pour m'offrir de passer quelques jours chez elle. Elle est venue me

chercher au *Breakwater*, un pont au sud de la ville qui se prolonge dans l'océan sur plusieurs centaines de mètres.

Nous avons pris la route vers Langford, à quelques minutes du centre-ville. J'y suis resté deux ou trois jours pour me reposer, planifiant la suite de mon voyage et faisant quelques randonnées ici et là.

Tofino serait ma prochaine destination.

XII. *Do not go gentle*

Il n'était pas sept heures du matin, l'autobus vint me chercher à l'entrée d'un dépanneur qui bordait l'autoroute. La chaussée pour se rendre à Tofino était cahoteuse, sinueuse, montante et descendante. Les arbres autour d'elle étaient hauts et larges, ils donnaient l'impression de la protéger de leurs troncs et de leurs feuillages en ombrelle.

Je suis arrivé à Tofino en après-midi. Descendu sur la rue Campbell, je pris place dans un café pour attendre Roxane, une amie avec qui j'avais eu un séminaire à l'université. J'avais appris au fil des derniers jours qu'elle était à Tofino depuis quelques semaines et qu'elle prévoyait y rester jusqu'à la fin de l'été. Elle m'avait ainsi proposé de la rejoindre, elle et quelques-uns de ses amis. Je ne savais alors presque rien d'elle, mis à part qu'elle avait aussi étudié la littérature et qu'elle rêvait un jour d'avoir son propre café.

Lorsque je la rencontrai, elle entra dans l'établissement d'un pas rapide, souriante.

— *Hola*, comment tu vas ?

Elle me fit la bise avant de me présenter à celui qui l'accompagnait. Il s'appelait Ugo. Français d'origine, il avait vécu au Québec plusieurs années. J'échangeai quelques paroles avec lui et nous prîmes le chemin du quai afin de rejoindre d'autres personnes qui attendaient le bateau taxi menant sur une île au nord de Tofino. J'y ai fait la connaissance de deux autres filles et deux autres gars. L'une s'appelait Véronique ; cheveux blonds, yeux bleus, elle avait une aisance d'esprit empreinte de désinvolture et un attrait pour la spiritualité. Il s'y trouvait aussi une autre Roxanne, début vingtaine, animée et réservée à la fois ; un gars du nom de Guillaume, dans la trentaine, végétalien et excellent cuisinier ; et un autre nommé Armand à qui je n'ai pas beaucoup parlé.

Arrivés sur terre, un camion nous attendait pour nous conduire jusqu'à une auberge tenue par une famille autochtone. J'explorai sur place les lieux en solitaire pendant que les autres se pâmaient devant la présence des douches. Il ne se trouvait pas d'eau courante dans la communauté hippie où ils vivaient et Roxane m'avait expliqué que la plupart d'entre eux ne s'étaient pas lavés depuis environ une semaine.

Leur toilette terminée, nous avons fait des pâtes et ouvert une bouteille de vin avant de jouer au volley ball et de se tremper dans le jacuzzi.

— Pis ton voyage jusqu'à maintenant ? me demanda Roxane, assise au pourtour du spa.

— Ah, j'en aurais beaucoup à dire. Mais je crois que j'ai trouvé un bon fil directeur pour un livre à écrire. Je vais sûrement terminer ma maîtrise en création finalement.

— Ah ouin ? C'est quoi ton idée ?

— J'ai pensé écrire un récit sur plusieurs voyages. Juste narrer ce que je vis et livrer mes réflexions. J'ai commencé à mettre quelques passages sur papier, mais j'ai l'impression que ça va donner quelque chose d'un peu atypique. C'est du récit, mais ça ressemble aussi à du journalisme littéraire ou à de l'essai. Peut-être même à du roman. Je sais pas ce qu'on va en penser.

— Hein, ç'a l'air cool. Pis t'as trouvé un titre ?

— Hmm, ouais, disons que j'ai une idée, dis-je en repensant à la citation de Bouvier.

Elle me regarda un instant, attendant que je réponde. « J'ai pensé que ça pourrait être *L'ossature de l'existence*. C'est tiré d'une phrase de *L'usage du monde* ».

— Ah, ça sonne bien. Ça dit quoi ?

— En gros, que ce qui constitue l'ossature de nos vies se trouve dans des moments passagers, éphémères, mais significatifs. Comme si c'était là-dedans qu'on trouvait un sens à notre existence. Des moments qu'on se rappelle toujours, pour dire ça simplement. Je sais pas, des amitiés, certaines rencontres ou ruptures amoureuses, des voyages, je dirais.

Roxane n'ajouta rien sur le moment. Son regard s'arrêta sur les autres, qui parlaient entre eux, et plus particulièrement sur Ugo.

« Je suis vraiment d'accord avec ça », finit-elle par dire.

— Et toi ta maîtrise ?

— Ah, je ne sais pas encore, ça reste à voir, je sais pas encore si j'aimerais mieux faire autre chose, dit-elle.

Nous avons continué de discuter jusqu'à la tombée de la nuit, enveloppés par la chaleur d'un feu allumé près des dortoirs, et nous sommes allés au lit vers minuit afin de nous lever aux petites heures. Après avoir déjeuné, nous avons emprunté le chemin de la *Lone Cone Hike*. Cela nous prit plus de quatre heures pour monter et redescendre — la randonnée allant sur plusieurs kilomètres à travers les racines d'une montagne dont le sommet se perd dans les nuages. La vue en valait toutefois la peine. Nous pouvions voir au-devant, en minuscule, l'ensemble de Tofino et plusieurs

îles dispersées dans le Pacifique, qui était alors d'un bleu presque aussi limpide que celui du ciel. On entrevoyait au loin ce qui semblait être les silhouettes nébuleuses des massifs de l'État de Washington.

Nous sommes restés là un long moment, sans presque dire un mot, attentifs au son du vent, à cette étrange sensation de pleine liberté qui nous couvrait, au chant diffus de la mer dont l'onde dansait à des centaines de mètres sous nos pieds. Un instant, j'ai pensé que c'était peut-être un peu ça qu'on appelle le « sublime ».

Nous sommes ensuite descendus, recommençant à parler de tout et rien, et je me suis presque brisé le genou droit en heurtant un tronc d'arbre.

...

Revenus à Tofino, nous avons fait les courses avant de marcher vers la MacKenzie Road, où les autres s'étaient aménagé un petit coin, avec leurs tentes et tout le nécessaire pour vivre dans la communauté. Guillaume cuisina sur place des hot dogs végétaliens pour le groupe pendant qu'Ugo jouait de la guitare. Un gars du nom de Valentino vint offrir un cours de salsa à ceux d'entre nous qui souhaitaient participer.

— Tu veux qu'on essaie ? me demanda Véronique.

Nous avons dansé près d'une demi-heure ensemble. J'essayais de la faire tourner comme je pouvais, appliquant le peu de mouvements de swing que je connaissais à ce que Valentino nous montrait. Elle, qui comme moi n'était pas une grande danseuse de salsa, ne cernait pas mes faux pas et semblait aimer ce que je lui faisais faire. L'une de mes sœurs, professeure de danse, m'avait déjà expliqué que pour se montrer capable lorsqu'on ne sait pas danser, il suffit de faire comme si et de ne pas hésiter dans ses mouvements. C'est ce que je faisais et ça paraissait fonctionner. Du moins je sentais que nous avions une bonne connexion.

Assis sur le toit du bâtiment qui nous servait de cuisine — le seul endroit où on retrouvait de l'électricité dans la communauté — d'autres nous regardaient faire en buvant du vin et de la bière ou en fumant de la mari. On apercevait un peu plus loin, sur la terre sèche du sentier, quelques personnes jouer au soccer, soulevant au passage des nuées de sable derrière leurs pas. Juste à côté se trouvait un petit jardin où poussaient quelques légumes. Une fois le cours de danse terminé et après avoir mangé, je demandai à Guillaume ce qu'il en était.

— La communauté ici essaie d’être autosuffisante, me dit-il, mais ça fonctionne pas vraiment. Ils sont capables de faire pousser quelques légumes, sauf que pour tout le reste ils doivent se rendre à l’épicerie. Mais bon, ça fait un beau jardin quand même.

Nous étions en train de terminer la vaisselle et Roxane nous proposa de nous rendre à la plage pour continuer à boire.

« Bonne idée ça ! » dit Véronique, suite à quoi les autres répondirent aussi par l’affirmative. Nous avons empoigné le vin et avons entamé la marche. Sur le chemin, un gars du nom d’Adil sortit d’un vieil autobus sans roues ni moteur pour venir nous parler. Il était couvert de tatouages et avait un joint entre les doigts.

— *You guys want to smoke ?* demanda-t-il.

— *Sure, why not.*

Nous l’avons suivi dans l’autobus. J’ai été surpris de constater à quel point l’intérieur était bien aménagé malgré la rouille et l’usure. Le véhicule abritait des sièges, un fauteuil, un lit, et même un foyer. Les autres se partageaient le joint que je refusais chaque fois qu’il me revenait, ne voulant pas mélanger l’alcool à la marijuana. Pendant ce temps Adil nous racontait un séjour à Vancouver dont il venait tout juste de revenir. Il n’avait, expliquait-il, pas du tout aimé la ville. « *It’s crazy there, too much people. And the cables over the streets, it looks like a big spiderweb. Damn, fuck that* ».

À ce moment, un autre gars, arborant lui aussi plusieurs tatouages, entra dans l’autobus.

— *Hey Ozzy, how are you ?*

— *Good good, and you.*

Il vint se présenter à moi ; j’étais le seul qu’il ne connaissait pas dans le groupe. Je lui ai serré la main d’une bonne poigne, décelant dans ses yeux une sorte d’insécurité trouble qui me rendit aussitôt un peu mal à l’aise. C’était l’un de ces regards qu’on retrouve parfois chez les personnes qui ont enduré trop de souffrances pendant trop longtemps ; qui ont depuis toujours été incapables de s’en sortir parce qu’elles n’ont jamais appris à saisir la vie dans ce qu’elle a de beau, trop habituées à voir ses mauvais côtés. On y sentait la crainte du jugement, voire du rejet. Il se mit à me raconter son histoire par bribes, m’expliquant qu’il avait abouti sur la plage suite à une nuit de décadence, qu’il avait rencontré quelques personnes près de la MacKenzie Road et avait été invité dans la communauté.

— *I can't tell you everything dude, you wouldn't understand. My life is just crazy. But I can tell you that I've never felt as good elsewhere, I should have come here before.*

Dehors, le soleil s'était déjà évanoui. Alors qu'il me disait cela, qu'il m'expliquait que depuis son enfance sa vie n'avait été qu'une succession de désastres, je me souviens avoir pensé qu'au fond, cette communauté où il ne semble exister ni passé ni avenir était peut-être le meilleur lieu où pouvait se retrouver un gars comme lui. « Il apprendra sûrement à y réinventer son monde », m'étais-je dit. C'était avant qu'on apprenne, plusieurs mois plus tard, que son véritable nom était en fait Austin Mackenzie Southworth, et qu'il était recherché pour meurtre à Edmonton.

Pendant que je continuais de parler avec Ozzy, Roxane me fit remarquer qu'il ne restait presque plus de vin. Elle me demanda si je voulais l'accompagner pour aller en chercher vu la noirceur. À l'extérieur, il était en effet presque impossible de discerner le sentier du fossé, et je devais éclairer le chemin avec la lampe de mon cellulaire.

— Comment tu l'as rencontré Ugo ? lui demandai-je sur un coup de tête.

Elle parut surprise de ma question.

— Au café où je travaillais à Québec. Il venait souvent pis on a commencé à se parler un peu plus. Un moment donné il m'a dit qu'il partait en voyage dans l'Ouest et il m'a convaincue que je devrais voyager aussi. Je me suis dit que ce serait pas une mauvaise chose, pis on a fini par se rejoindre. Comment ça ?

Je lui jetai un petit sourire qu'elle n'eut pas de difficulté à comprendre.

— Ça paraît tant que ça ?

— Si tu te voyais quand tu le regardes. Ça se passe bien avec lui ?

— On est pas ensemble. On s'est fréquenté un peu, mais il est retombé amoureux de son ex quand il est retourné en France. Il part bientôt la rejoindre en Italie. J'essaie de laisser aller tranquillement, c'est la première fois que ça me fait ça...

— On est pas obligés d'en parler plus si tu préfères pas, rajoutai-je en attrapant une autre bouteille de vin et quelques bières au campement.

— Ah, ça me dérange pas, mais je saurais pas quoi dire de plus...

Je ne rajoutai pas un mot sur le sujet malgré tout. Une fois revenus à l'autobus, je l'ai regardée un instant alors qu'elle était assise devant moi, et je l'ai sentie tout à coup très vulnérable. Je la voyais observer Ugo avec des yeux pleins d'admiration, comme on observe ces bonheurs éphémères qui paraissent nous échapper sans cesse. Qu'on sait que du moment qu'on les effleurera

des doigts, ils disparaîtront ; comme s'ils ne pouvaient exister que dans cette évanescence. Il m'était arrivé aussi, plus jeune, de tomber sous le charme d'une fille qui ne m'aimait pas, et l'espace d'un moment j'ai cru me reconnaître dans sa vulnérabilité. Ce n'était pas sans me rappeler un autre passage du livre de Bouvier : « la vertu d'un voyage, c'est de purger la vie avant de la garnir²¹ ».

Roxane ne savait pas alors qu'elle le laisserait bientôt aller et qu'elle tomberait amoureuse de Valentino au cours d'un *roadtrip* de plusieurs semaines sur la côte californienne. « Au fond, pensais-je, sans doute les souffrances que l'on vit servent elles aussi un peu à ça, purger la vie ».

Peu de temps après, Véronique relança la marche vers la plage et nous sortîmes du bus pour prendre le chemin de la MacKenzie Road. Adil et quelques autres firent savoir qu'ils nous rejoindraient plus tard tandis qu'Ozzy nous suivit. Je continuai d'éclairer le sentier, et nous en avons eu pour une vingtaine de minutes de marche avant d'arriver à la plage. Descendus sur le sable, nous pouvions apercevoir au loin un feu autour duquel quelques silhouettes prenaient forme. C'étaient d'autres personnes de la communauté.

— Yo les Québécois ! s'exclama l'un d'eux dans un accent anglais.

— Salut, salut !

Avec les trois autres Françaises autour du feu, nous étions désormais une majorité de francophones. Je pris place sur un tronc d'arbre à côté de Véronique et Guillaume. Étendus près de nous se trouvaient deux autres gars en plein milieu d'un *trip* de champignons. On les entendait parfois s'esclaffer de rire sans raison en regardant les flammes.

À un certain moment, mon attention se détourna des discussions qui s'animaient autour de moi et se dirigea vers l'océan. Je l'entendais murmurer devant sans le voir, et il me revint à l'esprit ma tentative manquée d'y nager à San Francisco.

— Sais-tu s'il est trop froid pour aller dedans, le Pacifique ? demandais-je à Véronique.

— Trop froid, non. Mais il est crissement froid quand même. Tu veux y aller ?

— J'aimerais ça, ouin.

— Tu devrais y aller nu dans ce cas, si tu veux pas que ton linge reste trempé. Pis fais attention de pas aller trop loin pour pas te faire prendre dans les vagues. Aimerais-tu mieux que j'y aille avec toi ?

— Ah, non, je pense que ça devrait aller. Au pire on y retournera après. Je reviens.

²¹ Nicolas Bouvier, *op. cit.*, p. 27.

Je me suis levé et me suis avancé vers le large, ne voyant rien devant. Le son des vagues s'amplifiait à mesure que j'approchais, tandis que derrière moi je n'entendais plus que le faible écho des voix ou des éclats de rire. Je trouvai un tronc d'arbre pour y déposer mes vêtements, et une fois nu je recommençai à marcher.

J'y allais lentement, en prenant mon temps, ne sachant pas quand j'allais toucher cette mer que je sentais approcher une vague à la fois. Elles se brisaient devant, calmement, jusqu'à ce qu'elles atteignent mes pieds. Le froid me crispa les mollets, mais il était tolérable et je continuai d'avancer. Je vis alors de petites bioluminescences prendre forme autour de moi, enrobant mes mouvements. C'étaient les seules lumières que je pouvais apercevoir dans cette nuit complètement noire. Je ne sais pourquoi, mais là, alors que j'avais les pieds en plein dans le Pacifique, elles me firent repenser à une discussion que j'avais eue avec Gérald à Mistissini. Nous avions parlé de la mort.

« Je me souviens, quand j'avais ton âge, j'en avais beaucoup plus peur. Sûrement parce que j'avais l'impression de ne pas avoir encore assez vécu. Ou de ne pas avoir encore assez accompli de choses. Aujourd'hui je me dis qu'elle arrivera quand elle arrivera. Tant qu'il y a de la lumière, comme on dit ».

Et, entouré de ces fragments lumineux, je plongeai dans l'eau comme si je voulais me prouver à moi-même que j'étais bien vivant, bien vivant malgré la merde sur nos trottoirs et les meurtriers en cavale, malgré les amours brisés et les deuils en latence. J'ai senti l'océan m'envelopper, entendu son grondement et le fracassement de ses vagues au-delà, goûté son sel et sa froidure. Un instant j'eus l'impression de me trouver dans une sorte de néant, comme au centre du monde. Puis d'un coup j'en sortis, complètement gelé. Les luminescences m'accompagnèrent jusqu'à l'extérieur de l'eau, me ramenant à l'esprit les premiers vers de ce poème de Dylan Thomas.

*Though wise men at their end know dark is right,
Because their words had forked no lightning they
Do not go gentle into that good night.*

Je repris mon linge et allai me réchauffer près du feu.

...

Il devait être deux heures du matin lorsque nous sommes revenus au campement. Véro m'invita dans sa tente pour que je n'aie pas à dormir sans matelas. J'étais un peu saoul, et l'idée m'est venue de l'embrasser. Elle se recula de quelques centimètres.

« Ça servirait à rien ».

Je repris ma place sans dire un mot, l'air un peu stupide. « Je fais plus ça des *one night* de toute façon, reprit-elle. Tant qu'à moi notre société a beaucoup trop désacralisé le sexe. C'est pas rien de faire l'amour avec quelqu'un. En plus, dis-toi que t'es le premier gars qui dort ici depuis que je suis arrivée ».

— T'as raison, dis-je. Je m'excuse.

Elle me lança un sourire qui suffit à désamorcer mon malaise.

— Mais non voyons, c'est ben correct. Ça serait le fun de se coller par contre, si tu veux. C'est bien avoir un peu de chaleur humaine de temps en temps.

— Ouais, on pourrait.

C'est ce que nous avons fait, et nous avons continué de discuter un long moment. Je lui flattais les cheveux — ils sentaient le sel de l'océan — pendant qu'elle me parlait de ce retour sur elle-même qu'elle cherchait à faire dans cette communauté. Elle me fit le récit d'une dépression qu'elle avait vécue plus jeune. Ce n'était d'ailleurs pas la première à me parler d'une telle crise existentielle. Elle me fit penser à quelques-unes de mes connaissances qui ont vécu des périodes semblables arrivées à l'âge adulte.

— Il y en a beaucoup qui sont venus ici pour ça j'ai l'impression, essayer de trouver un sens à leur vie, dis-je.

— Oui, je crois. Et il y en a qui ont simplement décidé de rester, comme Adil. Ce sera peut-être la même chose pour Ozzy, j'ai l'impression.

— Ouin, on dirait que pour certains, c'est comme si ça leur permettait d'effacer leur passé et de recommencer à neuf, mais j'ai aussi l'impression que pour d'autres, leur avenir aussi devient presque inexistant. Pour vrai je trouve ça bien pour un temps de rester dans une communauté comme ça, c'est même louable. Mais à long terme je sais pas si c'est une si bonne idée. Un moment donné, ça devient plus une fuite, tu penses pas ?

— Hmm... ouin je comprends ce que tu veux dire. Mais ça peut aussi être un rejet du système, de la consommation qui finit plus, tout ça. Une sorte d'exil.

— Ouais, c'est sûr.

Elle ne rajouta rien sur le coup et me regarda quelques secondes.

— En tout cas je te trouve vraiment respectueux.

— Comment ça ?

— Par rapport à tantôt, t'as pas insisté une seconde.

— Ah, ça...

— C'est vraiment pas tous les gars qui sont comme ça en tout cas.

— Ouin, j'imagine. La culture ambiante est encore un peu macho. Encore aujourd'hui y'en a qui associe la valeur d'un gars avec sa capacité à se pogner des filles. Ils prennent ça comme une atteinte à leur virilité quand une fille leur dit non.

— Faut tellement changer cette idée là...

Nous avons continué de discuter ainsi, jusqu'à nous endormir entre quelques murmures qui s'évanouirent sous le poids du sommeil. Le lendemain, je saluai les autres avant de reprendre la route vers Nanaimo, où je passai deux jours en compagnie d'un surfeur anglais et d'un Allemand rencontrés dans une auberge. Je fis mes bagages à nouveau et pris un traversier pour Vancouver après avoir reçu un message de Loyce. Il disait s'y trouver pour encore quelques jours avant le départ de son vol vers la France.

...

J'attendais depuis quelques minutes sur le trottoir, juste à l'extérieur de la clôture ferrée qui entourait l'habitation. Par une drôle de coïncidence, la chambre Airbnb que j'avais réservée se trouvait dans la maison voisine de celle de Loyce. Nous étions quelques jours après la finale de l'Euro 2016, et il était encore déçu de la défaite française.

« Mais bon, du coup faut leur donner. Le Portugal a bien joué et c'est la première fois qu'il le remporte », me dit-il lorsque nous avons pris la route vers le centre-ville de Vancouver.

— Ouais, je l'ai regardé un peu. Y'a juste eu un but quand même, c'est pas beaucoup. Au hockey c'est pas rare qu'il y au moins cinq buts dans un match.

— Ah ça, c'est sûr que c'est pas la même chose, hein. Mais vous, vous êtes un peu fous quand même de permettre les batailles dans un sport d'équipe comme ça.

— Ah, ça, j'imagine que c'est une question d'habitude culturelle. C'est là depuis toujours.

— Au fond, vous les Québécois et les Canadiens, vous êtes toujours gentils jusqu'à ce que vous montiez sur la glace.

— Haha... ouais, c'est vrai qu'on a peut-être ça en commun.

Nous sommes arrivés au centre-ville vers midi et avons erré dans la ville un long moment avant de nous décider à manger quelque part. Nous avons finalement trouvé un petit restaurant près de la mer et nous sommes attablés sur la terrasse. Tous deux adossés au mur du restaurant, nous observions le large. Des enfants couraient dans le sable ou essayaient de jouer avec les oiseaux qui virevoltaient autour. Plus loin, nous apercevions des navires se diriger vers des destinations inconnues.

— Et puis Sioux Lookout ? lui demandai-je.

— Ah, j'ai aimé ça. Je suis allé pêcher avec la famille qui m'a accueilli et c'était vraiment bien. Même qu'un moment donné, pendant un coucher de soleil, j'ai eu une sorte de réalisation. Comme si je venais soudainement de comprendre que j'étais de l'autre côté de l'Atlantique, au milieu d'un lac perdu en pleine forêt. Que j'étais là à ce moment précis tu vois, à vivre ce truc en particulier aussi loin de mon pays. Je sais pas trop comment décrire.

Il s'arrêta un instant de parler, observant un point à l'horizon, comme s'il essayait de trouver les mots, puis se retourna vers moi, les deux coudes appuyés sur la table.

« Tu vois, rajouta-t-il, je pense bien avoir compris que finalement, cette liberté là qu'on trouve lorsqu'on voyage seul, elle se trouve pas tant dans le fait de pouvoir aller où on veut, mais surtout dans l'idée qu'on ne subit pas le regard de notre société, qu'on a pas de rôle à jouer et qu'on ne fait qu'être nous-mêmes. Ou en tout cas, ce qu'on veut être. Je me suis dit que c'était sûrement ça, au fond, se retrouver avec soi-même et apprendre à se connaître... Je sais pas, j'ai l'impression que quelque chose a changé chez moi, mais je me demande ce dont ça aura l'air quand je serai de retour en France. Peut-être qu'une fois retourné à la vie quotidienne, ça redeviendra comme à l'habitude, je sais pas ».

Je pris quelques secondes avant de répondre. Songeur, je regardais la mer et l'architecture des bâtiments autour ; cette vie et cette ambiance côtières au souffle délicat, si emblématiques de ce que l'on retrouve au large du Pacifique en Amérique du Nord.

— C'est vrai ce que tu dis là. Quand j'y pense. J'ai moi-même l'impression d'avoir fait beaucoup de chemin depuis l'an passé, quand j'ai pris la route de San Francisco.

— Tu m'en as parlé un peu à Toronto. C'était après ta rupture.

— Ouais. C'est fou comme ma perception par rapport à cette fille-là a changé pendant l'année. Il y a comme une confrontation entre celle que je revois dans mes souvenirs, que je me rappelle même d'avoir aimée, et celle que je vois aujourd'hui quand je la rencontre. Comme si elle était plus distante et qu'elle devenait chaque jour une personne que je connais de moins en moins. C'est particulier, quand même.

— Je crois que je comprends ce que tu veux dire, dit Loyce.

Une fois le repas terminé, nous avons repris notre marche jusqu'à nos chambres pour préparer nos bagages, empruntant tous les deux la route de l'aéroport le jour suivant. Lui pour retourner en France, moi pour faire un détour par Ottawa avant de retourner à la maison.

...

J'étais assis dans le train vers Québec, lisant les dernières pages de *L'usage du monde*, et je repensais à ma soirée de la veille. Je m'étais rendu avec quelques autres chambreurs de l'auberge devant le Parlement du Canada pour un spectacle de lumières qui devait être diffusé sur la façade avant de l'édifice. La plupart étaient d'autres nationalités — Néerlandais, Allemands, Coréens, Américains — mais il s'y trouvait aussi bon nombre de Canadiens. Le spectacle avait commencé autour de vingt-deux heures. On entendait une voix forte s'exprimer en français et en anglais. Accompagnée de jeux de lumières, de musique et d'images d'époque, elle narrait l'histoire du Canada à la va-vite. Ou du moins narrait-elle une « certaine histoire » du pays.

Tout au long du spectacle, je ne pouvais croire qu'on puisse enseigner quelque chose de semblable aux enfants à l'extérieur du Québec. On aurait dit, sans trop exagérer l'hyperbole, un documentaire de propagande américaine en pleine guerre froide. On y faisait un encensement démesuré de John A. MacDonald. Ce père de la fédération connu pour avoir tenté de faire disparaître par la famine plusieurs communautés autochtones au pays ; pour avoir supporté les sudistes et avoir pris position en faveur de l'esclavagisme américain ; pour avoir permis à plusieurs provinces d'abolir l'enseignement du français sur l'ensemble de leur territoire. On y parlait du fondement « d'une » nation. On s'y targuait du fleurissement de la « culture française » sans parler du Québec et des luttes menées par d'autres communautés francophones pour protéger la langue devant orangistes et autres nationalistes qui voulaient la faire disparaître de l'Amérique. On y honorait le combat de Louis-Hippolyte La Fontaine pour l'avènement d'un gouvernement

responsable sans parler des 92 résolutions, ni du Parti Patriote, ni de Papineau, ni même des insurrections de 1837-1838 et des pendaisons qui s'ensuivirent. À la fin, l'hymne national s'entonna. Tous ceux qui se trouvaient assis dans la cour du parlement se levèrent pour chanter, une lueur de fierté dans les yeux.

Rarement dans ma vie je m'étais senti si peu à ma place. Je compris beaucoup mieux à ce moment ce que voulait dire Fernand Dumont lorsqu'il affirmait s'opposer à toute forme de « nationalisme étroit ». À tous ces mythes fondateurs qui ne tiennent pas compte des réalités vécues par l'ensemble des populations, qui n'hésitent pas à contourner pour mieux propager une certaine vision du monde. Et d'un coup, en repensant à tout ce que je venais de vivre au cours de mon voyage, j'eus le sentiment que ce qu'on me présentait sur ces murs de pierres entraînait en confrontation avec la réalité que je venais tout juste d'expérimenter pendant un mois. Sans doute est-ce ce qu'il se passe lorsqu'on essaie d'imposer une nationalité encore incapable de se définir à des personnes qui ne s'y reconnaissent pas. Comme si le Canada essayait aujourd'hui de se construire par éviction historique et oubli pour se donner une belle image.

« Mais comment pourrions-nous mettre en place une nouvelle conception du Canada à l'intérieur d'un cadre étatique élaboré il y a 150 ans ? » me demandais-je assis dans le train. À savoir si c'est encore possible. Qui sait ?

Ce flux de rêvasseries s'estompa petit à petit sans que je puisse y donner réponse, alors que je m'endormis sur mon siège, à quelques pages de la fin du livre de Bouvier. L'après-midi était déjà bien avancé lorsque je me réveillai. Je terminai ma lecture, notant au passage les dernières phrases du livre — alors que le narrateur quitte l'Afghanistan pour entrer en Inde :

Ce jour-là, j'ai bien cru tenir quelque chose et que ma vie s'en trouverait changée. Mais rien de cette nature n'est définitivement acquis. Comme une eau, le monde vous traverse et pour un temps vous prête ses couleurs. Puis se retire, et vous replace devant ce vide qu'on porte en soi, devant cette espèce d'insuffisance centrale de l'âme qu'il faut bien apprendre à côtoyer, à combattre, et qui, paradoxalement, est peut-être notre moteur le plus sûr.

Repris mon passeport paraphé, et quitté l'Afghanistan. Il m'en coûtait. Sur les deux versants du col la route est bonne. Les jours de vent d'est, bien avant le sommet, le voyageur reçoit par bouffées l'odeur mûre et brûlée du continent indien...²²

²² Nicolas Bouvier, *op. cit.*, p. 375.

Ça me rappelait ce que Loyce m'avait dit avant de partir à propos de ce sentiment d'étrangeté qu'il vivait ; comme si quelque chose en lui avait changé, mais qu'il ne savait pas ce qu'il en serait une fois revenu en France. Il me venait une impression semblable que j'étais incapable d'interpréter. Je savais pourtant que bientôt je retournerais à mon quotidien, gardant en moi ce vécu comme une empreinte. Car au fond, pensais-je, c'est un peu ça la vie. Des existences se percutent ou se séparent, laissant derrière ces quelques parcelles de souvenirs dont la somme abstraite nous sculpte et nous propulse. Le temps d'une vie, du moins.

Le train s'avance désormais sur le pont de Québec. Je pouvais voir approcher la ville entre les structures de fer. Observant le Château Frontenac trôner au-dessus du fleuve, je réalisai que jamais je n'avais trouvé Québec aussi belle.

La rupture identitaire chez Richler et MacLennan

Étude sur la relation amoureuse dans *The Apprenticeship of Duddy Kravitz* et *Two Solitudes*

Introduction

Déjà au XIXe siècle, avec la publication du roman *Les Anciens Canadiens*, Philippe Aubert de Gaspé introduisait dans l'histoire de la littérature québécoise le thème délicat des relations amoureuses entre francophones et anglophones au Canada, thème qu'il développa par la mise en scène d'une relation entre ses personnages Blanche et Archibald, l'une de descendance française et l'autre de descendance écossaise, et dont l'union amoureuse était rendue impossible par des déterminants qui dépassaient leur individualité propre. C'est-à-dire par des facteurs culturels et politiques qui rendaient leurs identités « nationales » irréconciliables — la guerre de Sept Ans et leur héritage familial, en l'occurrence.

Près d'un siècle plus tard, pendant les quelques années qui suivirent la Seconde Guerre mondiale, deux auteurs anglophones de Montréal firent de cette thématique l'un des sujets centraux de deux romans qui auront laissé leur marque dans le paysage littéraire québécois et canadien. Ces deux romans — objets de cette analyse — sont *Two Solitudes*, de Hugh MacLennan, et *The Apprenticeship of Duddy Kravitz*, de Mordecai Richler.

En 1945, alors que le Canada sortait de la guerre, Hugh MacLennan faisait paraître *Two Solitudes*, une fresque sur le Canada et les rapports entre anglophones et francophones dans laquelle il décortiquait, à travers une forme narrative réaliste et parfois proche de l'essai, son interprétation des tensions qui sévissaient entre les deux groupes culturels. En mettant l'accent sur le manque de compréhension et d'intérêt dont faisaient preuve les « deux solitudes » l'une envers l'autre, on peut supposer que l'auteur cherchait à créer un pont entre les cultures ; se servant de son écriture afin de labourer une terre de conciliation où le Québec et le reste du Canada seraient en mesure de se rejoindre et de se parler. Ou plutôt, comme le soulignait Linda Leith dans son ouvrage sur le roman, « à créer le Canada. Rien de moins²³ », une initiative qui, selon elle, était *a priori* impossible à

²³ Linda Leith, *Deux solitudes : une lecture du roman de Hugh MacLennan*, Montréal, XYZ éditeur, 2008 (1990), p. 18.

réaliser : « Comme Icare, MacLennan essaie d'atteindre le soleil, mais ses ailes lui font défaut. Tout en le trouvant téméraire et tête brûlée, tout en sachant qu'il n'avait aucune chance, nous sommes néanmoins émerveillés par son audace.²⁴ »

Que cette ambition se soit concrétisée ou non, il reste que c'est à travers le développement d'une relation amoureuse entre ses personnages de Paul Tallard et d'Heather Methuen, héritier d'une culture francophone et héritière d'une culture anglophone, que MacLennan pensait avoir trouvé la solution à ce problème d'incompréhension identitaire entre les deux Canada. La relation amoureuse devient ainsi, dans le roman, le point de départ d'une réconciliation, où l'auteur « demande à l'amour entre Paul et Heather de symboliser l'union du Canada français et du Canada anglais²⁵ ». Selon Leith, c'est aussi ce que peut signifier l'expression « deux solitudes » qui, « d'une part, désigne l'amour entre des êtres humains pris individuellement et, d'autre part, s'applique aux anglophones et aux francophones du Canada²⁶ ».

En 1959, Mordecai Richler faisait paraître *The Apprenticeship of Duddy Kravitz*, un roman emblématique qui, selon certains, lui a permis de se présenter « véritablement comme le premier auteur canadien d'importance à se soustraire aux traditions britannique et française²⁷ ». Ensuite adapté au cinéma en 1974, le récit trace l'histoire de Duddy, un jeune juif anglophone de Montréal, et nous entraîne dans le Québec de l'après-guerre à travers son élévation socio-économique. Comme dans *Two Solitudes*, on retrouve au cœur de l'histoire du roman de Richler une liaison amoureuse entre Duddy et une jeune Canadienne française de famille modeste, Yvette. Par le biais de cette relation, le roman dépeint donc, lui aussi, un rapprochement identitaire, autant sur le plan individuel que culturel : « *The Apprenticeship of Duddy Kravitz* is [...] about identity, both personal and cultural²⁸ ». En d'autres mots, la quête identitaire du personnage — animée tout au long par un désir de prospérer — est indissociable des rapports qui relient les différentes appartenances culturelles représentées dans le roman. Ici et là, des personnages y caractérisent — sans toutefois en être les porte-parole — certains traits culturels de trois entités centrales : soit la culture juive anglophone, la culture anglophone et la culture francophone de Montréal.

²⁴ Linda Leith, *op. cit.*, p. 17.

²⁵ *Ibid.*, p. 91.

²⁶ *Idem.*

²⁷ Reinhold Kramer, *Mordecai Richler : Entre séduction et provocation*, Québec, Septentrion, 2011 (2008), p. 214.

²⁸ Traduction libre : « *L'apprentissage de Duddy Kravitz* est [...] à propos de l'identité, à la fois personnelle et culturelle ». Scott Henderson, « Ted Kotcheff: *The Apprenticeship of Duddy Kravitz* », dans *Where Are the Voices Coming From? Canadian Culture and the Legacies of History*, New York, Rodopi, 2004, p. 248.

L'évolution de la relation entre Duddy et Yvette se confronte, comme chez Heather et Paul, à certains obstacles provenant de leurs milieux d'appartenance respectifs, voire à des traits identitaires que les personnages auraient hérité de ces milieux. Nous verrons en effet que, si dans le roman de MacLennan l'incompatibilité amoureuse est davantage reliée à une discordance entre les familles des protagonistes, chez Richler c'est surtout le conflit des valeurs qui rend l'union impossible entre Duddy et Yvette.

En ce sens, notre objectif sera d'observer quelles formes peuvent prendre ces conflits et obstacles dans les deux romans, et plus précisément de cerner comment ils contribuent à refréner la réconciliation de ces différentes identités, voire à provoquer leur « rupture ». Plus que cela, nous chercherons aussi à démontrer en quoi les approches narratives des auteurs défendent ou critiquent une certaine vision « libérale » de la cohabitation culturelle entre francophones et anglophones au Canada, et notamment à travers la façon dont elles représentent l'individualité des personnages. Ou plus concrètement : au sens qu'elles donnent à leur liberté individuelle.

L'étude se divisera donc en trois parties distinctes qui nous permettront d'opposer ou de rapprocher les romans, de les éclairer mutuellement : ce qui ne nous semble jamais avoir été fait sous cet angle dans le domaine de la recherche en littérature québécoise. Cela se fera d'abord à travers l'analyse des personnages et de leurs identités ; ensuite par une réflexion autour des répercussions provoquées par ces différences identitaires, notamment par la mise en place de certaines relations de pouvoir observables à travers la sexualité ; et finalement par un approfondissement du sens qui émanera de ces observations — où nous établirons un lien avec la façon dont les deux romans abordent le thème de la dépossession et de ses liens avec une certaine philosophie libérale²⁹.

En dehors des œuvres étudiées, nous ferons quelquefois appel à l'adaptation cinématographique de *Duddy Kravitz* par Ted Kotcheff en plus de travaux de différents chercheurs sur le sujet. On compte entre autres parmi eux l'essai de Linda Leith, *Deux solitudes : une lecture du roman de Hugh MacLennan*, et un article rédigé par Yan Hamel, « Yvette, Solange et Chantal : les Québécoises de Mordecai Richler », paru dans *Voix et images* en 2005. À cela s'ajouteront plusieurs articles et parties de monographies, notamment « *The Apprenticeship of Duddy Kravitz*

²⁹ La « philosophie libérale » à laquelle nous nous référons ici peut être comprise au sens large : c'est-à-dire qu'il s'agit d'un libéralisme au centre duquel prédomine la liberté individuelle, que ce soit sur le plan économique ou social, et où l'individu prime sur le collectif.

or the Anxiety of Influence » de Tom McSorley, publié en 2002, un texte qui nous aidera à établir des liens avec la version cinématographique ; « D’amour et... d’autre chose. Quelques figures amoureuses dans *Bonheur d’occasion* et *Deux solitudes* », un article de Lyne Desaulniers-Martineau paru en 1999 et qui aborde le thème de la relation amoureuse dans le roman ; ou encore « Les bons sentiments : amitié et politique dans *Two Solitudes* de Hugh MacLennan », un article de Jacques Cardinal publié dans *Tangence* en 2000 qui nous permettra d’analyser la place accordée à l’individualité des personnages dans leurs rapports culturels.

Nous préconiserons ici une approche sociocritique à partir de laquelle nous serons en mesure de construire un discours sur la façon dont les romans ont pu être influencés par la société qui les a vus naître, mais plus particulièrement — comme l’aurait jugé préférable André Belleau — qui permettra « d’envisager chaque texte comme une *réponse* différente à la même société³⁰ ». Ainsi l’idée ne sera pas de montrer en quoi la société de l’époque a pu influencer sur la forme et le style des romans, mais bien de voir comment la diégèse rend compte et répond à une certaine réalité sociale. L’analyse sera donc plus près de l’herméneutique adoptée par Régine Robin qui, pour prendre un exemple, montre en étudiant les textes de Kerouac, Nabokov, Beckett et quelques autres, dans son essai *Le deuil de l’origine*, « que l’écrivain est toujours aux prises avec des pluralités et des altérités langagières mais aussi que, de ce fait, il inscrit et traite en texte la condition de l’individu social moderne et contemporain³¹ ». Comme le souligne Pierre Popovic dans un article sur les différentes approches de la sociocritique, il s’agira donc davantage d’une « promenade » dans ces livres, où « le sens est toujours du mouvement [...] et c’est d’une entrée dans ce mouvement que part la réflexion sur ce que dit le texte du monde alentour³² ».

³⁰ André Belleau, « La démarche sociocritique au Québec », *Voix et images*, vol. 8, no 2, 1983, p. 302.

³¹ Pierre Popovic, « Situation de la sociocritique — L’École de Montréal », dans *Spirale*, no 223, 2008, p. 18.

³² *Ibid.*, p. 19.

Des déterminants identitaires

Nous avons déjà mentionné le fait que plusieurs groupes culturels sont représentés dans les deux romans. Il importe toutefois de souligner que si, dans *Two Solitudes*, l'identité canadienne-française est incarnée par plusieurs personnages de la famille Tallard ou du village de Saint-Marc-des-Érables — paroisse imaginaire inventée par MacLennan pour l'écriture du roman —, dans *Duddy Kravitz*, Yvette constitue le seul personnage d'importance à pouvoir exercer ce rôle puisqu'on n'y retrouve pas d'autres personnages centraux canadiens-français. À elle seule elle incarne donc — à l'intérieur du roman — non seulement les figures de l'amour et de la femme, mais aussi celle de l'identité francophone.

C'est un poids symbolique de taille qui lui est conféré, considérant que plusieurs critiques ont justement reproché à l'auteur un manque de substance dans sa construction du personnage — Gilles Marcotte, par exemple, attribuait à Yvette « la palme [...] de l'insignifiance³³ ». Mais si le lecteur peut avoir l'impression qu'Yvette se présente davantage comme une sorte de contenant vide dans lequel on ajoute quelques traits de personnalité, il reste qu'elle est emblématique de certains personnages canadiens-français présents dans la littérature d'après-guerre. On peut penser ici aux membres de la famille Lacasse dans *Bonheur d'occasion*, de Gabrielle Roy, ou de la famille Plouffe de Roger Lemelin. À leur instar, elle est fille d'une famille francophone modeste, voire pauvre, et elle s'intègre bien à une réalité sociale dépeinte dans cette littérature, où ces Canadiens français vivent d'une certaine façon « en marge » de l'Amérique florissante. Gaston Miron, qui comme le personnage d'Yvette a grandi à Sainte-Agathe, parle d'ailleurs de ce sentiment d'exclusion lorsque Michel Roy lui demande, au cours d'un entretien à la chaîne culturelle de Radio-Canada en 1964, comment il se sentait face aux « étrangers » de Sainte-Agathe :

Je ne me sentais peut-être pas inférieur, mais je ressentais une certaine différence entre eux et nous, c'est-à-dire que tout ce qui était riche,

³³ Gilles Marcotte, *Écrire à Montréal*, Montréal, Boréal (coll. Papiers collés), 1997, p. 161.

tout ce qui était argent, confort, etc., était forcément assimilé dans mon esprit à l'« étranger ». Je me sentais un peu retranché si vous voulez, un peu en marge et je me sentais aussi — je m'en souviens très bien — un peu irréel. Peut-être que je projette rétrospectivement...³⁴

De la même façon, Yvette est issue de ce milieu canadien-français, que Richler décrit lui aussi dans le roman, alors que Duddy marche pour la première fois avec la jeune fille dans les lieux moins fréquentés de la ville : « *Duddy saw for the first time the part of Ste Agathe where the poorer French-Canadians lived and the summer residents and tourists never came. The unpainted houses had been washed grey by the wind and the rain. Roosters crowed in yards littered with junk and small hopeless vegetable patches*³⁵ ».

En comparant les origines d'Yvette avec celles de la famille Tallard de *Two Solitudes*, on constate que les différents protagonistes ne sont pas originaires des mêmes milieux sociaux. Athanase Tallard, le père de Paul, est propriétaire d'un large terrain dans le village de Saint-Marc. Il siège au Parlement d'Ottawa, est entièrement bilingue et est en relation d'affaires avec Huntly McQueen, un entrepreneur anglophone de Montréal. Paul, qui est porteur d'un héritage français, bénéficie donc d'une éducation différente de celle d'Yvette. Fils d'une mère irlandaise, il représente à sa façon le modèle biculturel canadien que MacLennan cherchait à concevoir dans son roman. Lorsque l'on compare Yvette à la figure féminine d'Heather, on observe aussi plusieurs différences de classe. Heather est, comme Paul, issue d'une famille aisée, bien qu'anglophone. Elle est éduquée, ayant même étudié deux ans à Lausanne comme sa mère le souhaitait ; « *studying French as a social accomplishment rather than as a help to her in the province of Quebec*³⁶ », puis a ensuite étudié à McGill, « *where she had taken honours in literature*³⁷ ». En tant que figure anglophone, elle est ainsi à l'antipode de Duddy, qui est originaire d'une famille juive et pauvre de la rue Saint-Urbain, à Montréal, et qui occupe plutôt son temps à trouver des moyens de faire de l'argent qu'à étudier.

³⁴ Gaston Miron, *L'avenir dégagé : entretiens 1959-1993*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 2010, p. 37.

³⁵ Traduction libre : « Duddy vit pour la première fois la partie de Saint-Agathe où vivaient les Canadiens français les plus pauvres, là où les résidents d'été et les touristes ne venaient pas. Des maisons sans peinture avaient été délavées par le vent et la pluie. Des coqs chantaient dans des potagers jonchés de déchets et de légumes flétris ». Mordecai Richler, *The Apprenticeship of Duddy Kravitz*, Toronto, Penguin Canada (coll. Modern Classics), 2005, p. 89.

³⁶ Traduction libre : « étudiant le français comme un accomplissement social plutôt que pour s'aider au Québec ». Hugh MacLennan, *Two Solitudes*, Toronto, New Canadian Library, 2008 (1945), p. 330.

³⁷ Traduction libre : « où elle avait reçu une mention d'honneur en littérature ». *Ibid.*, p. 356.

On pourrait ainsi conclure que les couples Paul/Heather et Duddy/Yvette se rejoignent davantage à travers leur condition sociale d'origine qu'à travers leur identité linguistique : Paul et Heather ayant passé une partie de leur enfance ensemble à Saint-Marc, et Duddy se reconnaissant dans le quartier d'Yvette, qui lui rappelle « *his grandfather and St Dominique Street*³⁸ ». Mais si, dans les deux cas, les personnages des couples proviennent de milieux semblables, leurs ambitions, leur façon d'interagir avec le monde et les sentiments qui les animent entrent parfois en opposition. Sur ces points, on remarque en effet que Duddy fait classe à part. Contrairement à lui, Paul et Heather n'ont pas l'ambition de réussir à tout prix sur le plan financier. Ils iraient encore moins jusqu'à tromper ou à mentir pour atteindre leur objectif, eux dont le couple est davantage lié, selon Linda Leith, à la « tolérance et à la réconciliation³⁹ ». C'est-à-dire à une conception relationnelle considérée égalitaire malgré les origines francophones de Paul.

Or, comme l'écrit Yan Hamel dans son article « Yvette, Solange et Chantal : les Québécoises de Mordecai Richler », on sait que dans *The Apprenticeship of Duddy Kravitz*, Yvette est subordonnée à Duddy à la fois par « la fonction actancielle et la position sociale⁴⁰ ». Elle l'aide dans ses entreprises sans trop protester, que ce soit pour veiller à ses affaires ou pour tromper des propriétaires francophones en achetant des terres à son nom plutôt qu'à celui de Duddy. Dans ce contexte, on sait aussi que, bien qu'étant amoureuse de Duddy, c'est en partie la position « inférieure » d'Yvette qui la fait agir de la sorte, car on ne pourrait lui accoler l'étiquette de « malhonnête ». Plusieurs ont, de fait, déjà observé qu'à défaut d'être un personnage convaincant, elle caractérise au moins une certaine conscience morale dans le roman : « *Yvette represents more a foil of human decency rather than a convincing character*⁴¹ ». Reinhold Kramer écrit dans le même sens : « Plus d'un lecteur s'est plaint, avec raison, que l'amie canadienne francophone de Duddy, Yvette, n'était pas un véritable personnage, mais qu'elle incarnait plutôt la conscience morale de Duddy⁴² ».

³⁸ Traduction libre : « son grand-père et la rue Saint-Dominique ». Mordecai Richler, *op. cit.*, p. 89.

³⁹ Linda Leith, *op. cit.*, p. 75.

⁴⁰ Yan Hamel, « Yvette, Solange et Chantal : les Québécoises de Mordecai Richler », dans *Voix et images*, vol. 30, no 3, 2005, p. 61.

⁴¹ Traduction libre : « Yvette représente davantage un feuillet de décence humaine qu'un personnage convaincant ». Jason Brunwald, « Jewish Writers of Montreal as Innovators in the Canadian Satirical Tradition : A Study of a Selection of Novels by Mordecai Richler and William Weintraub », mémoire de maîtrise en littératures d'expression anglaise, Université Laval, 2010, f. 61.

⁴² Reinhold Kramer, *op. cit.*, p. 220.

Dans l'adaptation cinématographique, ces observations ne peuvent toutefois être faites aussi clairement, la raison étant que le personnage d'Yvette y est interprété par Micheline Lanctôt et que son jeu d'actrice, comme sa présence physique à l'écran, contribuent à donner une personnalité plus développée au personnage. Dans son article « *The Apprenticeship of Duddy Kravitz or the Anxiety of Influence* », Tom McSorley écrit d'ailleurs sur le sujet en faisant référence à un entretien avec Ted Kotcheff :

*The role of Yvette is noteworthy for another reason: it is much more prominent in the film than in Richler's novel, and it reveals the fascinating process of adapting this popular novel to the screen. [...] As Kotcheff states, "so much of the film is also the moral wrestling that goes on between Duddy and Yvette. In the book, you can ignore Yvette. But in the film she is there. I thought Yvette's character was much more interesting in the picture"*⁴³.

Cette présence d'Yvette prend en effet beaucoup d'importance à l'écran. Cela peut se révéler à plusieurs reprises dans la gestuelle de l'actrice, notamment dans sa façon d'interagir avec Duddy ; tous deux sont constamment en train de se prendre ou de se repousser. Ces gestes expriment une tension constante entre les deux personnages, sans cesse en train de s'éloigner ou de se rapprocher, mais dénotent aussi une certaine incompatibilité entre eux. En considérant l'ensemble de ces manifestations, nous remarquons que si le personnage de la Canadienne française est davantage personnifié dans le film, cela ne l'empêche pas d'occuper essentiellement la même position aux côtés de Duddy, c'est-à-dire une position subordonnée.

La fin de l'histoire permet cependant au lecteur de comprendre que cette subordination a ses limites, les tensions entre les personnages étant causées entre autres par un conflit de valeurs qui rend les identités de chacun inconciliables. Si Yvette refuse effectivement de suivre Duddy dans le reste de ses entreprises, c'est qu'elle considère qu'il est allé trop loin en volant l'argent de Virgil — un épileptique paralysé à la suite d'un accident qu'il a subi en travaillant pour lui — pour acheter le lopin de terre qu'il lui manquait. Lorsque Duddy retourne voir Yvette dans les Laurentides après

⁴³ Traduction libre : « Le rôle d'Yvette est significatif pour une autre raison : il est beaucoup plus proéminent dans le film que dans le roman de Richler, ce qui met en lumière le fascinant processus d'adaptation cinématographique de ce roman populaire. [...] Comme Kotcheff l'affirme, "une partie importante du film évoque la lutte morale entre Duddy et Yvette. Dans le livre, vous pouvez ignorer Yvette. Mais dans le film, elle est là. J'ai trouvé le personnage d'Yvette beaucoup plus intéressant dans le film" ». Tom McSorley, « *The Apprenticeship of Duddy Kravitz or the Anxiety of Influence* », dans Eugene P. Walz [dir.], *Canada's Best Features*, Amsterdam - New York, Rodopi, 2002, p. 62-63.

cet épisode, elle va jusqu'à lui affirmer : « *'I think you're rotten. I wish you were dead'* »⁴⁴ ». Le roman présente ainsi, à sa fin, la figure d'une femme canadienne-française qui s'affranchit d'une « prééminence » anglophone par souci d'honnêteté, rompant avec une certaine « sauvagerie capitaliste » incarnée par Duddy. Yan Hamel résume cette dissension en affirmant que le roman de Richler « oppose deux ordres de valeurs : la fidélité aux origines, la sincérité, l'amour et le bien-être qui ne sont offerts que par la Canadienne française, et la fortune, la puissance et le prestige qui appartiennent exclusivement aux anglophones juifs ou protestants »⁴⁵ ».

S'il fallait mettre en parallèle l'idéologie de Duddy à celle d'un personnage de *Two Solitudes*, ce serait sans doute à celle de Huntly McQueen qu'il faudrait la rattacher. Homme d'affaires de descendance anglophone, bien connu des milieux financiers de Montréal, on sait à partir du troisième chapitre qu'il était « *rapidly becoming one of the richest men in Canada* »⁴⁶ — ce qui peut nous faire penser qu'il est un « parvenu », un peu comme le devient Duddy qui, bien qu'il provienne d'une famille pauvre, réussit à acheter l'ensemble du territoire bordant le Lac Saint-Pierre à la fin du roman.

Dans la première partie de *Two Solitudes*, McQueen œuvre à implanter une usine dans le village de Saint-Marc avec l'aide d'Athanase Tallard, le père de Paul : une aide dont il n'hésite pas à se départir lorsqu'elle lui devient nuisible, laissant Tallard au bord de la faillite. À l'instar de Duddy, Huntly McQueen est ainsi présenté dans *Two Solitudes* comme un homme pour qui la fin justifie les moyens, se souciant peu des répercussions que peuvent avoir ses choix. Lorsque Tallard se plaint d'avoir été utilisé par lui, McQueen n'en fait pas grand cas :

“You mean, [...] you mean that without me you'll build this factory? They'll make no objections so long as I have nothing to do with it?” His cheek twitched in fury. These damned English! “Me — I've been hurt. I admit it. I've finished myself in Saint-Marc thanks to this factory of yours, I've finished myself with parliament, with everything. And now...”
“Come Tallard, be reasonable. You French-Canadians make too much trouble for yourselves — far too much”.⁴⁷

⁴⁴ Traduction libre : « « Je pense que t'es pourri. Je voudrais que tu sois mort » ». Mordecai Richler, *op. cit.*, p. 327.

⁴⁵ Yan Hamel, *art. cit.*, p. 64.

⁴⁶ Traduction libre : « rapidement en train de devenir l'un des hommes les plus riches du Canada ». Hugh MacLennan, *op. cit.*, p. 15.

⁴⁷ Traduction libre : « « Vous voulez dire, [...] vous voulez dire que vous allez construire cette usine sans moi ? Ils ne feront pas d'objection tant que je n'ai rien à voir avec ça ? » Sa joue se contracta avec fureur. Ces maudits Anglais ! « Moi — j'ai été blessé. Je l'admets. J'ai causé ma ruine à Saint-Marc à cause de votre usine, j'ai perdu ma place au parlement, partout. Et maintenant... » « Allons Tallard, soyez raisonnable. Vous, les Canadiens français, vous vous donnez trop de soucis — beaucoup trop » ». *Ibid.*, p. 264.

L'homme d'affaires retourne ainsi la faute vers l'identité canadienne-française d'Athanase Tallard, qui serait à ses yeux trop réactif, un peu comme si le « *trouble* » provenait davantage d'une caractéristique identitaire reliée à ses origines. Idée reçue qui n'est pas surprenante venant du personnage, car le narrateur explique en début de roman que pour McQueen, le peuple canadien-français est considéré comme un peuple inférieur : « *Being an Ontario Presbyterian, he had been reared with the notion that French-Canadians were an inferior people, first because they were Roman Catholic, second because they were French. Eighteen years of living in Montreal had modified this view, but only slightly*⁴⁸ ». Tenant compte de ces caractéristiques, on peut avoir l'impression que dans sa construction du personnage, l'auteur a voulu donner à McQueen certains traits caricaturaux et stéréotypés de l'élite canadienne-anglaise de l'époque, c'est-à-dire ceux d'un homme qui se nourrit d'un certain élitisme religieux et linguistique, qui maîtrise bien les savoirs financiers ou qui a tendance à hiérarchiser les individus en fonction de leurs spécificités culturelles.

Il est à noter que cette infériorisation des personnages en raison de leur appartenance à la société canadienne-française est aussi sous-entendue chez Duddy Kravitz dans la relation qu'il entretient avec Yvette. Cela peut être observé, à titre d'exemple, dans un passage se déroulant au début du roman de Richler, au moment où Yvette et Duddy sont assis l'un à côté de l'autre sur la plage : « *Duddy looked pained and he wondered if she realized that he was ashamed of being seen with her on the lake*⁴⁹ ». Sans que cela soit dit concrètement, on comprend que ce qui cause la honte de Duddy ici est l'origine sociale d'Yvette ; sa pauvreté et par conséquent son origine canadienne-française.

Ces différentes manifestations narratives contribuent à renforcer l'idée qu'il existe une relation hiérarchique entre les différentes représentations identitaires dans chacun des romans. La suite de l'analyse consistera en une réflexion sur le sens de cette relation de pouvoir, notamment quant au rapport qu'elle entretient avec la liberté ou l'absence de liberté sexuelle des personnages, et comment cela peut être rattaché à une exploitation « mercantile » des francophones.

⁴⁸ Traduction libre : « En tant que presbytérien ontarien, il avait été élevé dans l'idée que les Canadiens français formaient un peuple inférieur, d'abord parce qu'ils étaient catholiques, ensuite parce qu'ils étaient francophones. Dix-huit années de vie à Montréal avaient changé cette vision, mais seulement un peu ». Hugh MacLennan, *op. cit.*, p. 19.

⁴⁹ Traduction libre : « Duddy paraissait embarrassé et se demandait si elle réalisait qu'il avait honte d'être vu avec elle près du lac ». Mordecai Richler, *op. cit.*, p. 94.

Sexualité et pouvoir symbolique

Dans les deux romans, on assiste, au sein des couples, à une perturbation relationnelle occasionnée par l'origine linguistique des personnages. Lors d'une conversation avec Heather, par exemple, Paul identifie clairement ses origines francophones comme un poids à sa vie, mais aussi au développement de sa relation avec elle, alors qu'il lui reproche de ne pouvoir comprendre son sentiment de séquestration :

“You aren't French. You aren't in a minority. You English have always been on the top of the world. You don't know the feeling of the strait-jacket.”

“Do you feel in a strait-jacket?”

“In a couple of them. If you have no money you're always in one. But a French-Canadian is born in one. We're three million people against a whole continent.” He looked around at her, smiling to take the drama from his words. “I don't intend to stay this way.”⁵⁰

Paradoxalement, l'origine canadienne-française se présente ici comme quelque chose dont il faudrait s'affranchir pour se libérer du « *strait-jacket* » de la réalité vécue par les francophones. Or, si l'on considère que le narrateur « demande à l'amour entre Paul et Heather de symboliser l'union du Canada français et du Canada anglais⁵¹ », on peut aussi se demander comment Paul peut représenter le Canada français quand lui-même estime que son émancipation personnelle doit se faire à l'extérieur de ce cadre identitaire. Nous serions plutôt tenté de croire, en tenant compte des

⁵⁰ Traduction libre : « “Tu n'es pas francophone. Tu ne fais pas partie d'une minorité. Vous, les Anglais, avez toujours été au sommet du monde. Vous ne connaissez pas le sentiment de la camisole de force”. “Te sens-tu dans une camisole de force ?” “Dans quelques-unes. Quand tu n'as pas d'argent, tu es toujours dans une. Mais un Canadien français est né en contention. Nous sommes trois millions de personnes contre tout un continent”. Il se tourna pour la regarder, souriant afin d'alléger l'atmosphère. “Je n'ai pas l'intention de rester comme ça” ». Hugh MacLennan, *op. cit.*, p. 389.

⁵¹ Linda Leith, *op. cit.*, p. 91.

caractéristiques du personnage, que ce n'est pas son amour avec Heather qui représente l'union des Canada, mais plutôt sa propre personne.

Né d'une mère anglophone et d'un père francophone, nous ne sommes pas le premier à faire remarquer qu'il est « parfaitement bilingue et biculturel, modeste, tolérant, libéral et animé de bonnes intentions⁵² ». Et bien que certains de ces traits de caractère peuvent aussi être accolés à Heather, il reste qu'on nous la présente comme une personne qui ne comprend pas la part française de Paul. Sa famille étant entièrement anglaise, elle ne possède pas les référents culturels qui lui permettraient de bien le saisir. Lorsqu'elle le voit parler avec des francophones pendant un séjour dans les Maritimes, elle devient « *terribly conscious of their different races and languages*⁵³ ». Mais cette distance s'efface lorsqu'il termine sa conversation en français avec les travailleurs et revient vers elle. Cette incapacité de le comprendre est d'ailleurs quelque chose qu'il reproche à Heather lorsqu'il lui explique que son éducation l'a rendu bâtard en lui permettant de sortir d'un certain paradigme idéologique associé au Canada français. Il lui avoue par le fait même qu'il ne se perçoit ni comme francophone ni comme anglophone : « *'No wonder you don't know what I'm talking about. After all, you're English. It's a tribal custom in Canada to be either English or French. But I'm neither one nor the other'*⁵⁴ ».

En fait, si un couple pouvait réellement représenter l'union des Canada dans le roman, ce serait plutôt celui de Kathleen — la mère irlandaise de Paul — et d'Athanase. On sait toutefois comment s'est compliquée cette relation, menant Kathleen à commettre l'adultère. Dans la première partie du roman, celle-ci se plaint justement à son mari de sa solitude en tant qu'étrangère à Saint-Marc : « *'I'm dead here. If I spoke French I'd still be Irish and that would make Saint-Marc still treat me like a foreigner'*⁵⁵ ».

La représentation du village de Saint-Marc est en ce sens plus près de la réalité canadienne-française rurale de l'époque. Elle est entre autres incarnée par le prêtre de la paroisse qui, pendant la crise de la conscription, refuse que son peuple puisse ressentir de la loyauté envers « *a people*

⁵² Linda Leith, *op. cit.*, p. 64.

⁵³ Traduction libre : « terriblement consciente de leurs différentes races et langues ». Hugh MacLennan, *op. cit.*, p. 441.

⁵⁴ Traduction libre : « 'Pas étonnant que tu ne saches pas de quoi je parle. Après tout, t'es Anglaise. C'est une coutume tribale au Canada d'être soit Anglais soit Français. Mais je ne suis ni l'un ni l'autre ». *Ibid.*, p. 378.

⁵⁵ Traduction libre : « 'Je suis morte ici. Si je parlais français, je serais toujours Irlandaise, et Saint-Marc me traiterai quand même comme une étrangère' ». *Ibid.*, p. 110.

*who had conquered and humiliated them, and were Protestant anyway*⁵⁶ ». Ou encore par le frère aîné de Paul, né d'une autre mère, dont la figure est directement associée à un certain nationalisme identitaire. C'est d'ailleurs ainsi que son père Athanase le décrit lors d'une conversation avec le marin Yardley, grand-père de Heather : « *‘But some have never forgotten their grievance against the English, and my elder son is one of them. He’s a nationalist’*⁵⁷ ».

De façon contradictoire, la position occupée par Kathleen dans le village de Saint-Marc peut donner l'impression de renverser cette relation de pouvoir puisque c'est elle, une anglophone, qui s'y trouve « séquestrée ». En dehors de Saint-Marc toutefois, elle est en mesure de retrouver une certaine liberté qui, pourrait-on argumenter, se concrétise en partie à travers son indépendance sexuelle. C'est ainsi que lors d'un séjour qu'elle fait à Montréal pour trouver une maison où déménager avec Paul, qui est alors encore un enfant, elle rencontre dans l'ascenseur de son hôtel un certain Dennis Morey de Winnipeg avec qui elle fait l'amour. Le lecteur comprend que c'est pour elle une façon de se délier de la lourdeur et de la solitude associées à sa relation avec Athanase et à Saint-Marc ; « *for others it might be a sin* » se dit-elle, mais « *for her at this particular time it had been good, and that if nobody else knew of it no harm had been done*⁵⁸ ». La relation avec un autre homme que son mari se présente donc comme une porte de sortie qui lui permet de renverser son sentiment d'oppression. Renversement rendu possible par une liberté sexuelle qu'elle peut s'accorder — bien qu'encore une fois, l'épanouissement identitaire soit présenté comme quelque chose qui doit s'accomplir à l'extérieur de l'environnement canadien-français.

Lorsqu'on se tourne vers *The Apprenticeship of Duddy Kravitz*, on retrouve aussi des liens entre ce rapport de pouvoir identitaire et la sexualité des personnages. Mais à l'inverse de Kathleen, Yvette est dénuée de sa liberté sexuelle, au sens où ses désirs sont en général soumis à ceux de Duddy. L'un des passages où Duddy demande à Yvette de faire l'amour, entre autres, est révélateur sur ce point : « *Yvette wanted to wait, but Duddy insisted, and they made love on the carpet*⁵⁹ ».

⁵⁶ Traduction libre : « un peuple qui les avait conquis et humiliés, et qui était protestant de toute façon ». Hugh MacLennan, *op. cit.*, p. 441.

⁵⁷ Traduction libre : « ‘Mais certains n'ont jamais oublié leur grief envers les Anglais, et mon fils aîné est l'un d'entre eux. Il est nationaliste’ ». *Ibid.*, p. 32.

⁵⁸ Traduction libre : « pour d'autres ça aurait pu être un péché, mais pour elle à ce moment, ça avait été bon, et si personne d'autre ne le savait, aucun tort n'avait été fait’ ». *Ibid.*, p. 164.

⁵⁹ Traduction libre : « Yvette voulait attendre, mais Duddy insista, et ils firent l'amour sur le tapis ». Mordecai Richler, *op. cit.*, p. 193.

Nous comprenons ici qu'elle n'a pas son mot à dire et que sa parole n'est pas prise en compte. Tout au long de l'histoire, elle lui obéit ainsi, presque sans contestation.

Dans le même ordre d'idées, on retrouve dans le film⁶⁰ une scène similaire qui se produit tout juste après que Duddy ait enjoint à Yvette de rester à Montréal pour s'occuper de ses affaires. Après une faible protestation d'Yvette qui lui demande « *What makes you think that I will stay in Montreal?* », Duddy s'exclame : « *Will you lay off, please?* » À quoi Yvette ne répond pas, se contentant de baisser la tête vers le sol. Duddy sourit et rajoute sur un ton gaillard : « *Hey, you wanna do it on the floor?* ». À nouveau Yvette ne dit mot. Elle se laisse prendre sans cérémonies après qu'il ait enlevé son veston pour l'étendre sur le plancher. « *You won't get any splinters. Honest* », rajoute-t-il, comme s'il cherchait à lui montrer qu'il pense malgré tout à son confort. Un autre passage du roman expose aussi ce rapport de force entre les deux personnages. Il s'agit de celui où Yvette mène Duddy aux berges du lac Saint-Pierre dans les Laurentides. Quand le jeune homme aperçoit le lac pour la première fois, sidéré, Yvette vient se serrer contre lui : « *Duddy's heart began to pound. Yvette was undressing him, she bit his neck, but Duddy hardly noticed*⁶¹ ».

On remarque que la présence d'Yvette paraît secondaire pour Duddy, qui se soucie surtout de l'attrait financier que constitue le lac. Après avoir questionné Yvette en s'assurant qu'elle n'a montré cet endroit à personne, il lui propose de la payer pour qu'elle n'en parle pas. Yvette, se souciant peu du potentiel économique du lieu et cherchant plutôt à passer un bon moment avec lui, se dérobe : « *"I don't like you any more. I don't want your stinking money"*⁶² ». On constate qu'un grand gouffre sépare les deux personnages ici lorsque la Canadienne française répond aux supplications de Duddy qui lui demande de rester : « *"You wouldn't be ashamed if you had come here with Linda. You'd never offer her money, either."*⁶³ ».

Yvette émet ainsi un désir qui échappe manifestement à la compréhension de Duddy. Plus que sa seule affection, c'est le désir d'être reconnu à ses yeux pour son existence propre, pour ce

⁶⁰ Traduction libre : « Qu'est-ce qui te fait croire que je vais rester à Montréal ? », « Tu veux me lâcher, s'il te plaît ? », « Hé, tu veux le faire sur le plancher ? », « Tu ne te feras pas d'échardes. Je te promets ». John Kemeny (Producteur) et Ted Kotcheff (Réalisateur). *The Apprenticeship of Duddy Kravitz*, Canada, 1974, Astral Bellevue Pathé et Canadian Film Development Corporation, 51 min.

⁶¹ Traduction libre : « Le cœur de Duddy commença à battre. Yvette le déshabillait, lui mordillait le cou, mais Duddy le remarquait à peine ». Mordecai Richler, *op. cit.*, p. 95.

⁶² Traduction libre : « "Je ne t'aime plus. Je ne veux pas de ton foutu argent" ». *Ibid.*, p. 97.

⁶³ Traduction libre : « "Tu n'aurais pas honte si tu étais venu ici avec Linda. Tu ne lui offrirais jamais d'argent non plus" ». *Idem.*

qu'elle est en tant que personne, qui anime la jeune fille. Il réussit malgré tout à l'amadouer, la ramenant près du lac, où ils font l'amour pour la première fois « *quickly [...] by the shore*⁶⁴ ».

Ici, la relation sexuelle est aussi présentée comme un enjeu de pouvoir où la francophone est perçue comme quelque « chose » que l'on peut « exploiter ». Ce qui n'est pas sans rappeler une description de *Two Solitudes* où le narrateur explique comment McQueen a trouvé le moyen d'implanter une usine dans Saint-Marc en faisant appel à Athanase Tallard : « *To work in French-Canada was a gamble, even though labour was cheap. The French were peculiar people and he did not know them well. There was also their Church to consider. What he needed was a liaison, and the man to fill the gap was Athanase Tallard*⁶⁵ ». Les Canadiens français, alors présentés comme du « *cheap labour* », sont du même coup décrits comme appartenant à une population exploitable ; exploitation qui — considérant les liens avec la sexualité que nous venons d'évoquer — peut être perçue comme la métaphore d'une prostitution non consentie. On remarque en effet qu'à l'instar d'Yvette, qui utilise son nom francophone pour acheter les terres autour du lac à la place de Duddy, Athanase Tallard permet à Huntly McQueen d'implanter son industrie à Saint-Marc. Dans tous les cas, les francophones sont poussés à agir de la sorte par espoir de voir leur condition s'améliorer. Yvette pour que sa relation avec Duddy s'en porte mieux — elle le fait d'ailleurs par amour pour lui, qui semble l'utiliser presque à la manière d'un proxénète —, et Athanase, dans le but d'améliorer sa condition financière. D'un côté comme de l'autre, les francophones sortent de ces « ententes » sans bénéfices et « (dés)abusés », tandis que McQueen et Duddy s'enrichissent sur leur dos sans avoir à faire le travail « ingrat » — qui vaut d'ailleurs à Athanase et Yvette d'être désapprouvés par leur entourage.

Il semble, au contraire, que Paul et Heather de *Two Solitudes* comprennent, sinon ressentent bien les implications que peut renfermer l'acte sexuel. Dans un article portant sur la relation amoureuse dans *Two Solitudes* et *Bonheur d'occasion*, Lyne Desaulniers-Martineau fait remarquer avec pertinence que les deux personnages « parlent beaucoup et ne font pas l'amour⁶⁶ ». Selon

⁶⁴ Traduction libre : « rapidement [...], près du rivage ». Mordecai Richler, *op. cit.*, p. 97.

⁶⁵ Traduction libre : « Travailler au Canada français était un pari, même si la main-d'œuvre n'était pas chère. Les francophones étaient particuliers et il ne les connaissait pas bien. Il fallait aussi prendre leur clergé en considération. Il avait besoin de quelqu'un pour faire le lien, et l'homme qui devait combler ce vide était Athanase Tallard ». Hugh MacLennan, *op. cit.*, p. 145-146.

⁶⁶ Lyne Desaulniers-Martineau, « D'amour et... d'autre chose. Quelques figures amoureuses dans *Bonheur d'occasion* et *Deux solitudes* », dans Marie-Andrée Beaudet [dir.], *Échanges culturels entre les Deux Solitudes*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1999, p. 182.

l'auteure, c'est entre autres Paul qui, « conscient de la différence de leur condition sociale respective, refuse de façon assez véhémement⁶⁷ ».

Nous avons mentionné en première partie d'analyse que les couples dans les deux romans se rejoignent surtout en fonction de « leur condition sociale d'origine » puisque Paul et Heather ont vécu une partie de leur enfance ensemble. Le changement de condition survenu à la suite de la mort du père de Paul vient toutefois changer la donne, comme le fait remarquer Lyne Desaulniers-Martineau en évoquant la « différence de leur condition », puisque ce dernier est décédé en laissant derrière lui une faillite. Sa famille a ainsi été dépossédée de ses avoirs : « *As he had died bankrupt, the mortgage on the house and land at Saint-Marc had been foreclosed*⁶⁸ ». Pour Paul, cette régression sociale est d'ailleurs quelque chose qui, d'une certaine façon, le ramène au « *strait-jacket* » cité plus haut : c'est-à-dire non seulement à une pauvreté économique, mais à sa condition de Canadien français et donc à un appauvrissement symbolique rattaché à son identité culturelle. Une identité dont il cherche à « s'émanciper » afin de se sentir digne d'Heather, et qui s'incarne dans *Two Solitudes* notamment par son obsession pour l'écriture d'un roman sur le Canada où les deux identités seraient en mesure de se comprendre et de s'unir. La relation sexuelle se présente ainsi comme quelque chose qui ne peut aboutir qu'à la suite de l'atteinte de cet idéal culturel que MacLennan cherche à concevoir par l'entremise de son personnage. Linda Leith le mentionne d'ailleurs lorsqu'elle souligne, en parlant du mariage entre Paul et Heather, que MacLennan « est aveuglé par son idée de l'unité nationale⁶⁹ ». Dans ce contexte, le mariage se présente comme la symbolique de cette « union nationale » entre les deux solitudes, un peu comme aurait pu l'être le mariage avorté de Blanche et Archibald dans *Les Anciens Canadiens* d'Aubert de Gaspé, ou comme l'a été celui de Rose et James dans le *Papineau* de Louis Fréchette. Dans son article « Le *Papineau* de Louis Fréchette : l'exproprié de l'histoire », Jonathan Livernois mentionne, en citant Lucie Robert, comment l'utilisation du mariage permet en effet de « sublimer » le conflit entre francophones et anglophones :

Lucie Robert constate également que le mariage de Rose et de James constitue « une sorte de sublimation du conflit à l'origine des Rébellions. Nous avons donc ici la répétition d'une même structure fondamentale : à

⁶⁷ Lyne Desaulniers-Martineau, *art. cit.*, p. 182.

⁶⁸ Traduction libre : « Comme il était décédé en faillite, l'hypothèque sur la maison et la terre à Saint-Marc avaient été saisies ». Hugh MacLennan, *op. cit.*, p. 304.

⁶⁹ Linda Leith, *op. cit.*, p. 40.

l'échec du programme collectif (les Rébellions) répond le succès d'un programme individuel qui agit comme une synecdoque et qui, par là, parvient à transformer une défaite en victoire⁷⁰ ».

C'est donc dans cet esprit que MacLennan cherche à s'inscrire. La différence, toutefois, c'est qu'il écrit son œuvre plus d'un demi-siècle plus tard, qu'il n'est pas contraint par les « mœurs littéraires » d'une autre époque et qu'on le sait capable de narrer des scènes de sensualité et de sexualité. Il décrit par exemple « l'adultère de Kathleen de manière mélodramatique peut-être, mais passionnée⁷¹ ». Or, comme le fait remarquer Lyne Desaulniers-Martineau, la relation sexuelle qui pourrait prendre la forme d'un rapprochement, voire d'une fusion identitaire, ne survient pas, et ce, même si le mariage a lieu. Un choix narratif qui pousse Linda Leith à écrire que si MacLennan « aspire [lui aussi] au sublime, [il] ne parvient qu'à être ridicule⁷² ».

Chez Richler, malgré l'exploitation symbolisée à travers la sexualité dans *The Apprenticeship of Duddy Kravitz*, on retrouve tout de même cette idée qu'elle rend possible un rapprochement analogue. Yan Hamel souligne en effet dans son article qu'Yvette reste « le personnage avec lequel Duddy entretient la relation la plus intime. La Québécoise est non seulement celle avec qui le héros a des relations sexuelles, mais aussi la seule avec laquelle il peut se permettre un laisser-aller inacceptable pour le milieu fortuné auquel il aspire⁷³ ». L'origine modeste des personnages se présente ici comme le seul élément qui permet leur union, et du moment que Duddy se détourne de ses origines pour grimper dans l'échelle sociale en embrassant entièrement une vision du monde où prime le capital, le lecteur comprend que cette union ne peut durer. Duddy lui-même ne pourrait le confirmer plus explicitement :

I've got plenty of time to find a rich wife, he thought. Meanwhile, with Yvette, he could be himself. She came from a poor family too and she knew that guy's underwear got dirty sometimes and didn't look disgusted if you scratched your balls absently while you read Life on the living-room floor⁷⁴.

⁷⁰ Lucie Robert, citée par Jonathan Livernois, « Le Papineau de Louis Fréchette : l'exproprié de l'histoire », dans *Études littéraires*, vol. 45, no 2, été 2014, p. 204.

⁷¹ Linda Leith, *op. cit.*, p. 96-97.

⁷² *Ibid.*, p. 97.

⁷³ Yan Hamel, *art. cit.*, p. 63.

⁷⁴ Traduction libre : « J'ai assez de temps pour trouver une femme riche, pensa-t-il. En attendant, avec Yvette, il pouvait être lui-même. Elle venait aussi d'une famille pauvre et savait que les caleçons d'un gars se salissaient parfois. Elle n'avait pas l'air dégoûtée si vous vous grattiez les couilles distraitement en lisant *Life* sur le plancher du salon ». Mordecai Richler, *op. cit.*, p. 233.

On remarque ici qu'un peu à la manière de Paul, Duddy entrevoit son émancipation personnelle à l'extérieur de son milieu d'origine, et que ce qui permet un rapprochement entre Duddy et Yvette réside d'abord dans la pauvreté de leur famille. Ce rapprochement constitue en lui-même un « *strait-jacket* » semblable à celui dont s'indigne Paul. Duddy se rend ainsi compte que pour prospérer, il se doit d'adopter un mode de vie et une vision du monde qui ne peuvent s'accorder avec la personnalité d'Yvette, trop modeste. Comme le mentionne à nouveau Yan Hamel, c'est en effet la « québécoité » de la jeune fille qui pose problème :

Aux yeux de Duddy qui cherche à pénétrer les milieux anglophones les plus riches de Montréal afin d'y faire fortune, Yvette est une hors caste embarrassante et négligeable, dont la présence doit se faire la plus discrète possible. La « québécoité » représentée à travers le point de vue de Duddy est une identité incompatible avec l'arrivisme et la quête du prestige social qui structurent la haute bourgeoisie anglophone dans laquelle le jeune homme voudrait se faire une place⁷⁵.

D'un côté, on retrouve donc le personnage de Paul qui s'extirpe de son héritage francophone pour être en mesure de rejoindre Heather, tandis que de l'autre on retrouve le personnage de Duddy qui cherche à se distancier de la « québécoité » d'Yvette pour se donner les moyens de réussir. On comprend que, paradoxalement, ce détournement de Duddy face à la moralité que représente Yvette est une façon pour Richler de critiquer sa propre communauté en satirisant le parcours de son personnage, ce « *little Jew-boy on the make*⁷⁶ ».

Cette critique de l'avidité incarnée dans le personnage de Duddy se rencontre aussi chez MacLennan, tel que l'explique Lyne Desaulniers-Martineau dans une observation sur Heather, pour qui « c'est précisément sa condition sociale qui la gêne le plus, condamnant l'hypocrisie des conventions et l'exploitation de l'élite canadienne-anglaise⁷⁷ ». Cette inégalité occasionnée par sa différence de caste est quelque chose dont elle « souffre », cherchant des « réponses dans l'art et peut-être, dans l'amour de Paul⁷⁸ ». Dans les deux cas, nous constatons que le Canada français est présenté comme un contrepoids aux excès symbolisés par l'élite canadienne-anglaise, bien que culturellement, il occupe une position inférieure.

⁷⁵ Yan Hamel, *art. cit.*, p. 63.

⁷⁶ Traduction libre : « petit juif en formation ». Mordecai Richler, *op. cit.*, p. 247.

⁷⁷ Lyne Desaulniers-Martineau, *art. cit.*, p. 187.

⁷⁸ *Idem.*

Si MacLennan veut nous présenter cette union entre les deux Canada comme un idéal qui serait profitable aux deux entités, il reste que Paul cherche son émancipation à l'extérieur de l'identité francophone. Par conséquent, comme l'a écrit Linda Leith, nous devons « malheureusement considérer que [son union avec Heather] suggère l'assimilation du Canada français⁷⁹ ». Tout se passe comme si MacLennan, en écrivant *Two Solitudes*, venait confirmer les craintes de Lionel Groulx qui, en 1922, s'attaquait dans son roman *L'appel de la race* aux « méfaits du mariage mixte⁸⁰ », ceux-ci contribuant à angliciser les francophones. C'est sans parler du fait que la fin du roman nous laisse devant une incertitude puisque Paul quitte sa femme pour partir à la guerre. Chez Richler, l'union amoureuse prend fin lorsque Duddy vole l'argent de Virgil. Dans les deux romans, nous assistons donc à une rupture identitaire au sein des relations amoureuses qui semble dépourvue d'espoirs de réconciliation. La prochaine partie nous permettra d'approfondir et de mieux cerner les composantes de cette rupture en abordant le thème de la dépossession.

⁷⁹ Linda Leith, *op. cit.*, p. 93.

⁸⁰ Pierre Hébert, *Lionel Groulx et L'appel de la race*, Montréal, Éditions Fides, 1996, p. 127.

La dépossession du territoire

Autant dans *The Apprenticeship of Duddy Kravitz* que dans *Two Solitudes*, le thème de la dépossession revient de façon récurrente. Du côté de Richler, cela se caractérise notamment à travers les quelques fois où Yvette utilise son nom francophone pour permettre à Duddy d'acheter les terres autour du lac Saint-Pierre, ou encore lorsque ce dernier vole l'argent de Virgil à la suite de son accident. Avec MacLennan, le thème est présent plus particulièrement lorsque McQueen annonce à Athanase qu'il a été expulsé du projet d'implantation d'une usine à Saint-Marc. Ce dernier s'indigne alors contre cette injustice :

*“You English — you talk of making trouble! You upset our lives. You get into wars and conscript us. You throw us over the minute you can't use us anymore. But you — you never make trouble. No! You're far too busy making money instead.”*⁸¹

Le Canadien français, dans le cas présent, ne fait pas que dénoncer l'affront qui lui a été fait, mais proteste aussi contre une idéologie qui ne condamne pas ces injustices, portées par un système qui permet l'enrichissement de certains par le travail des autres. Indirectement, c'est également contre une certaine idée du libéralisme économique qu'il s'indigne ; contre ce rêve américain embrassé par Duddy au centre duquel prime l'individu.

La culture anglophone, dans les deux romans, se présente donc comme celle qui porte cette idéologie en elle. Face à cela se confronte une autre vision du monde incarnée par la société canadienne-française, plus modeste et plus axée sur la collectivité — comme le résumait Yan Hamel dans un passage cité en première partie, où il affirmait que le roman « oppose [ces] deux ordres de valeurs ». Cela transparait, par exemple, dans les soins qu'Yvette prodigue à Virgil à la

⁸¹ Traduction libre : « “Vous les Anglais — vous parlez de faire du trouble ! Vous bouleversez nos vies. Vous entrez en guerre et vous nous enrôlez par conscription. Vous nous jetez à l'instant où vous ne pouvez plus nous utiliser. Mais vous — vous ne faites jamais de trouble. Non ! Vous êtes bien plus occupés à faire de l'argent” ». Hugh MacLennan, *op. cit.*, p. 264.

suite de son accident, ou encore dans les valeurs familiales de la famille Tallard dans *Two Solitudes* : « *It was only after she reached Saint-Marc that [Kathleen] learned how much tighter a French family unit can be than an English one*⁸² ».

Dans un article publié dans l'ouvrage *Perspectives on Mordecai Richler*, Zailig Pollock glisse un mot sur le rôle d'Yvette dans sa relation avec Duddy :

*It is pretty obvious what constitutes failure in Duddy's world; what constitutes success may be a bit less so. [...] The true success is a BTO, a big-time operator, someone who has made his way to the top of the heap through ingenuity, courage, nerve, who has even made a name for himself among the goyim [...] Yvette, of course, is the living refutation of this code*⁸³.

Au final, c'est justement parce qu'Yvette n'adhère pas à ces valeurs que Duddy « *is simply unable to comprehend her true nature, to see her for what she is*⁸⁴ ». C'est ce qui le conduira à la perdre, mais c'est aussi ce qui permet au lecteur de cerner l'antagonisme qui est à la base du conflit entre les deux personnages, et par le fait même ce qui rend impossible la réconciliation de leurs identités propres.

En effet, nous avons déjà fait remarquer que tout au long du roman, Yvette vient combler une absence morale chez Duddy. Elle essaie à plusieurs reprises de lui faire sentir que certains de ses agissements ne sont pas « honnêtes » et pourtant il ne semble pas avoir de regrets ; tellement qu'on peut parfois se demander s'il comprend sa propre cruauté. Dingleman, qui demande à Duddy de passer les douanes américaines avec de la drogue sans le lui dire, le choisit après tout pour son innocence : « *“The boy is innocent. He's perfect”*⁸⁵ ». Cette innocence pourrait peut-être l'excuser, puisque nous pourrions argumenter qu'il ne comprend tout simplement pas ses agissements. Toutefois, comme l'écrit George Woodcock dans une introduction à l'œuvre de Richler :

⁸² Traduction libre : « Ce n'est qu'après être arrivée à Saint-Marc que [Kathleen] apprit à quel point l'unité familiale des francophones pouvait être plus ficelée que celle des anglophones ». Hugh MacLennan, *op. cit.*, p. 154.

⁸³ Traduction libre : « Ce qui constitue un échec dans le monde de Duddy est assez évident ; ce qui constitue le succès l'est un peu moins. [...] Ce qui constitue le succès est un *BTO*, un *big-time operator*, quelqu'un qui a fait son chemin jusqu'au sommet de la hiérarchie grâce à son ingéniosité, son courage, ses nerfs, qui s'est même fait un nom parmi les goyim [...] Yvette, bien sûr, est la réfutation vivante de ce code ». Zailig Pollock, « Duddy Kravitz and Betrayal », dans *Perspectives on Mordecai Richler*, Toronto, ECW Press, 1986, p. 128.

⁸⁴ Traduction libre : « est simplement incapable de comprendre sa vraie nature, de la voir pour ce qu'elle est ». *Ibid.*, p. 126.

⁸⁵ Traduction libre : « “Le garçon est innocent. Il est parfait” ». Mordecai Richler, *op. cit.*, p. 138.

*Innocence is not necessarily goodness. In its primal definition it is the lack of the knowledge of good and evil. It is, in terms of our relationship with other beings, amoralism. And there are so many occasions when Duddy is unable to understand the moral bearings of his actions, and sincerely views himself as the aggrieved man, that we must see him as an almost complete amoralist, a negatively innocent being with only occasional lapses into moral awareness*⁸⁶.

Pour Duddy, le désir de prospérer va ainsi de pair avec son immoralisme, et ce désir est porté par une façon particulière de voir l'univers dans lequel il évolue, où la figure du « *self-made man* », telle qu'on la retrouve par exemple chez Huntly McQueen dans *Two Solitudes*, est considérée comme un idéal qui serait en soi « vertueux ». Si Duddy ne comprend pas ses actions, c'est parce qu'au-delà de sa naïveté, il est idéologiquement enchaîné à cette philosophie. L'absence morale chez lui est étroitement liée à cette conception qu'il se fait d'un monde où tout peut être acheté, où le capital possédé est indicatif de la valeur humaine : et c'est à partir de cette conception du monde que Duddy entreprend sa quête, ou plus concrètement son « apprentissage ». Quête qui se déclenche tout juste après que son grand-père lui ait dit : « *“A man without land is nobody. Remember that Duddel”*⁸⁷ ». On peut comprendre ici que l'identité juive de Duddy, au-delà de sa langue maternelle, joue un rôle non négligeable dans cette quête existentielle. Nous pouvons soudainement y observer une sorte de métaphorisation de la diaspora juive et du désir, en quelque sorte, de revenir à la « terre promise ». Il ne peut donc y avoir pour lui d'achèvement existentiel sans cette possession de territoire. Toutefois, nous remarquons que chez lui, le rapport à la terre paraît différent de celui de son grand-père pratiquant, puisque chez Duddy l'attrait est davantage monétaire. De la même façon, il est différent aussi de celui qu'on retrouve chez Yvette ou chez les autres personnages francophones de *Two Solitudes*. On le constate, par exemple, encore une fois dans la scène où Yvette entraîne Duddy pour la première fois près du lac Saint-Pierre, comme l'explique Scott Henderson :

⁸⁶ Traduction libre : « L'innocence n'est pas nécessairement de la bonté. Dans sa définition première, elle représente un manque de connaissance du bien et du mal. Elle est, pour ce qui est de nos relations avec d'autres êtres, de l'amoralisme. Et il y a tant d'occasions où Duddy est incapable de comprendre les répercussions morales de ses actions, se voyant vraiment comme la personne lésée, que nous devons le voir comme un amoraliste presque total, un être négativement innocent, faisant preuve de conscience morale seulement lors d'écarts occasionnels ». George Woodcock, *Introducing Mordecai Richler's The Apprenticeship of Duddy Kravitz*, Toronto, ECW Press, 1990, p. 44.

⁸⁷ Traduction libre : « “Un homme sans terre n'est rien. Souviens-toi de ça Duddel” ». Mordecai Richler, *op. cit.*, p. 44.

The pastoral beauty which is so significant to Yvette becomes merely another commodity to Duddy, further undermining the value of his American dream ideals. At the same time, it is this beauty which initially inspires him, and leaves the film's ending so problematic. The last shot of Yvette, after her final rejection of Duddy, is framed by a sunset with the rolling Laurentians in the background. This is a beautiful shot — which is immediately followed by a tight of Duddy placing his order in his father's favourite restaurant⁸⁸.

Là où Yvette voit un lieu propice à l'amour, Duddy voit un potentiel d'exploitation qui lui permettrait d'atteindre ses objectifs. Pour ce faire, il n'hésite pas à utiliser Yvette pour qu'elle achète les terrains aux Canadiens français qui refuseraient de lui vendre, ce qui nous ramène au thème de la dépossession exercée par l'élite canadienne-anglaise chez MacLennan, à laquelle s'oppose d'ailleurs Marius, le frère aîné et nationaliste de Paul dans *Two Solitudes* : « *Marius said that as soon as he finished his law course [...] he was going to sue some people to recover the old property in Saint-Marc, as well as the money his father had lost⁸⁹* ». Dans cet ordre d'idées, l'utilisation des Laurentides dans *The Apprenticeship* comme lieu de convoitise n'est pas anodine. Cela s'explique notamment par la place qu'elles ont occupée dans l'imaginaire canadien-français depuis la fin du XIXe siècle et les débuts de l'époque industrielle, au temps où des hommes tels que le curé Antoine Labelle et Honoré Mercier entreprenaient la colonisation des Laurentides pour contrer l'exode des Canadiens français vers les États-Unis. Mais plus que cela, cette colonialisation était aussi une façon pour les francophones de s'opposer à la dépossession de leurs terres en milieu urbain, car le territoire des villes et les marchés appartenaient presque exclusivement à l'élite anglophone de Montréal. Ce qui a, au final, mené plusieurs écrivains à construire un imaginaire nordique qui culturellement n'existait pas avant cette époque. L'objectif était de convaincre les habitants de se déplacer vers les Laurentides, qu'Arthur Buies comparait alors, par exemple, à « l'image de la terre à son berceau⁹⁰ ». Sur le plan figuratif, donc, le fait que Duddy cherche à s'accaparer des terres qui ont été colonisées justement dans l'idée de préserver l'identité et la

⁸⁸ Traduction libre : « La beauté champêtre qui est si significative pour Yvette ne devient à peine qu'une autre commodité pour Duddy, minant davantage la valeur de ses idéaux de rêve américain. En même temps, c'est cette beauté qui l'inspire initialement, et qui laisse la fin du film si problématique. Le dernier plan sur Yvette, après son dernier rejet de Duddy, est cadré par un coucher de soleil avec les Laurentides en arrière-plan. C'est un beau plan — qui est aussitôt suivi par une scène où Duddy commande quelque chose dans le restaurant préféré de son père ». Scott Henderson, *art. cit.*, p. 256.

⁸⁹ Traduction libre : « Marius dit que dès qu'il allait terminer son cours de droit [...] il allait poursuivre certaines personnes afin de récupérer l'ancienne propriété de Saint-Marc, ainsi que l'argent que son père avait perdu ». Hugh MacLennan, *op. cit.*, p. 309.

⁹⁰ Arthur Buies, *Lettres sur le Canada*, Montréal, Comeau & Nadeau, 2001, p. 17.

culture canadienne-française est significatif. Parce que si pour Duddy il ne peut y avoir d'affirmation identitaire sans prendre possession de ces terres, sur le plan historique celles-ci sont étroitement liées à la survie de la culture québécoise. On retrouve dans *Two Solitudes* cette même idée de « préservation » chez Marius, qui veut poursuivre en justice certaines personnes afin de récupérer son ancienne maison de Saint-Marc.

Dans cet esprit, le vol ou la tromperie deviennent des méthodes envisageables pour Duddy, qui s'inspire de deux hommes tels que Dingleman et Cohen pour arriver à ses fins — deux hommes provenant aussi de la communauté juive qui sont parvenus en utilisant des moyens comme la vente de drogue ou le mensonge. L'innocence de Duddy — son incapacité de réfléchir aux effets de ses actions un peu de la même façon que ses deux modèles — constitue donc la raison pour laquelle sa personnalité est finalement incompatible avec celle d'Yvette.

Chez MacLennan à l'inverse, Paul est présenté comme un personnage introspectif et en réflexion constante. Contrairement à Duddy et Yvette d'ailleurs, Paul et Heather partagent une vision du monde très similaire, et ce, même si Heather ne comprend pas toujours le conflit intérieur de Paul. Cette vision est bien sûr en concordance avec celle que voulait véhiculer MacLennan à propos du Canada. Elle est surtout mise de l'avant à travers la pensée du marin Yardley dans le roman, qui est aussi le grand-père d'Heather.

Sa pensée se résume en partie dans ce passage :

*Yet the country was changing. In spite of them all it was drawing together; but in a personal, individual way, and slowly, French and English getting to know each other as individuals in spite of the rival legends. And these young people no longer seemed naive; older than he was himself, Yardley thought sometimes. Paul would never be as simple as his father had been. He would see to it that his battle to remain himself remained a private one. And Paul was the new Canada*⁹¹.

Si une particularité ressort de cet extrait, c'est sans doute l'importance qu'on accorde à l'individualité des personnages, c'est-à-dire à cette idée que l'individu est capable de se constituer

⁹¹ Traduction libre : « Pourtant le pays était en train de changer. On s'y réunissait malgré tout ; mais d'une manière plus personnelle, plus individuelle, et lentement, les francophones et les anglophones apprenaient à se connaître en tant qu'individus en dépit des légendes rivales. Et ces jeunes personnes ne semblaient plus naïves ; mais plus vieilles qu'il l'était lui-même, pensait parfois Yardley. Paul ne serait jamais aussi simple que son père l'avait été. Il veillerait à ce que son combat pour rester lui-même reste personnel. Et Paul était le nouveau Canada ». Hugh MacLennan, *op. cit.*, p. 374-375.

sans être défini par quelconques déterminants identitaires. Pour Paul, c'est cette « lutte privée » qui lui permet de se sortir, en quelque sorte, de son « *strait-jacket* » de francophone.

Face au conservatisme retrouvé dans les cultures anglophone et francophone s'oppose alors la figure de l'être indépendant, capable de se mettre au-dessus des jeux de pouvoir qui se jouent à l'intérieur du pays. Dans son article « Les bons sentiments : amitié et politique dans *Two Solitudes* de Hugh MacLennan », Jacques Cardinal écrivait que ce roman se présente comme « une critique du conservatisme des deux communautés au nom d'un certain humanisme libéral⁹² ». MacLennan personnifie ainsi, dans son personnage, une philosophie politique qui se rapproche de l'individualisme idéalisé par Duddy, à la différence que dans *Two Solitudes*, ce libéralisme se rattache davantage à une doctrine politique préconisant l'individualisme culturel, alors que dans *The Apprenticeship of Duddy Kravitz*, il est surtout présenté en tant que doctrine économique qui met de l'avant la liberté mercantile.

Une autre différence notable se trouve dans le fait que Paul et Heather, pour Yardley, « *no longer seemed naive* » quant à leur façon de percevoir leur identité ou à la vision du monde qu'ils ont choisi de faire leur. Le marin leur prête de cette façon une caractéristique contraire à la personnalité « innocente » de Duddy, ce qui sous-tend l'idée qu'il pourrait y avoir une manière « éclairée » d'adopter cette idéologie. Dans ce contexte, encore une fois nous pourrions affirmer comme Cardinal que « le roman affirme [...] la primauté de l'expérience individuelle sur celle du politique⁹³ ». Ce succès de l'individu sur le collectif comporte toutefois une autre forme de problématique par rapport à la relation culturelle entretenue avec le territoire. Cardinal souligne entre autres cet aspect en écrivant que dans le roman, « le voyage en mer, symbole de liberté, peut devenir l'occasion de retrouver en soi-même les valeurs fondamentales, et ce, par-delà quelque inscription territorialisante⁹⁴ ». Or, comme nous l'avons énoncé plus tôt, c'est précisément à travers cette « inscription » dans le territoire que la culture canadienne-française a été en mesure de se préserver. Ceci nous ramène à l'affirmation de Linda Leith voulant que l'union des personnages, et par conséquent leur vision du monde commune, « suggère l'assimilation du Canada français⁹⁵ ». C'est d'ailleurs ce même individualisme que critique Richler dans son roman en présentant

⁹² Jacques Cardinal, « Les bons sentiments : amitié et politique dans *Two Solitudes* de Hugh MacLennan », dans *Tangence*, no 63, 2000, p. 135-136.

⁹³ Jacques Cardinal, *art. cit.*, p. 137.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 139.

⁹⁵ Linda Leith, *op. cit.*, p. 93.

l'approche utilisée par Duddy comme quelque chose qui va à l'encontre des valeurs portées par son grand-père, qui incarne une autre conception de la culture juive. Ce dernier, à qui Yvette a expliqué comment Duddy avait obtenu l'argent qu'il lui manquait, refuse que Duddy lui donne une terre près du lac, ajoutant : « *'You'd give me everything I wanted. And that would settle your conscience when you went out to swindle others'* »⁹⁶.

Les agissements de Duddy provoquent ici une rupture avec ses origines, avec un système de valeurs plus « conservatrices » venant de son milieu d'origine, qui ne sont pas sans rappeler un certain nationalisme canadien-français d'avant la Révolution tranquille. Paradoxalement, cette perte du respect du grand-père de Duddy comme cette trahison, illustrent bien la critique qu'oppose Richler au tournant qu'a pris la société américaine après la Seconde Guerre :

*As Duddy's chaotic career trajectory can be seen to trace the emerging postwar materialist and capitalist consumer culture in North America, Yvette's embodiment of an older and more humane social order illuminates the personal and political consequences of uncritically embracing this new world*⁹⁷.

Du côté de *Two Solitudes*, cet individualisme permet ainsi à Paul de s'affranchir des « chaînes » de son milieu culturel et d'aimer « au-delà des frontières » alors que chez Duddy, cela cause la perte de sa relation avec Yvette tout en le coupant de ses origines d'une manière beaucoup moins « libératrice ».

La fin de l'histoire peut ici être perçue comme l'un des éléments ayant permis à Richler de se démarquer en tant qu'auteur canadien. Nous avons déjà parlé du fait qu'il avait réussi à se distancer des traditions romanesques française et britannique; il importe néanmoins de soulever le fait qu'avec une fin où le succès économique et le succès en amour ne vont pas de pair, *The Apprenticeship of Duddy Kravitz* se distingue aussi de la tradition américaine, et plus spécifiquement de la tradition hollywoodienne sur le plan cinématographique : « *That success comes at such a high price flies in the face of the conventions of the American dream, especially as represented in Hollywood cinema, where success in life goes hand in hand with success in*

⁹⁶ Traduction libre : « «Tu me donnerais tout ce que je voulais. Et ça calmerait ta conscience quand tu sortirais pour arnaquer les autres' » ». Mordecai Richler, *op. cit.*, p. 324.

⁹⁷ Traduction libre : « Comme la trajectoire chaotique de la carrière de Duddy peut s'accorder avec la culture consumériste et matérialiste qui émerge dans l'Amérique du Nord de l'après-guerre, l'incarnation par Yvette d'un ordre social plus ancien et plus humain met en lumière les conséquences personnelles et politiques qui peuvent découler de l'adhésion sans réserve à ce nouveau monde ». Tom McSorley, *art. cit.*, p. 62.

*love*⁹⁸ ». Un peu de la même manière, la fin de *Two Solitudes* s'apparente à celle de *Duddy Kravitz*, au sens où le départ de Paul pour la guerre — malgré son succès dans l'écriture et dans l'obtention de l'amour d'Heather — peut aussi être interprété comme une mort symbolique du personnage.

⁹⁸ Traduction libre : « Que le succès vienne à un prix si élevé va à l'encontre des conventions du rêve américain, surtout tel qu'on le représente dans le cinéma hollywoodien, où le succès dans la vie va habituellement de pair avec le succès en amour ». Scott Henderson, *art. cit.*, p. 250.

Conclusion

Cette analyse nous a permis de démontrer comment *The Apprenticeship of Duddy Kravitz* ainsi que *Two Solitudes* entrent dans la continuité d'un thème déjà fort présent dans la littérature québécoise depuis au moins le XIX^e siècle, qu'on retrouve par exemple dans les œuvres de Louis Fréchette et d'Aubert de Gaspé : celui de la relation amoureuse entre francophones et anglophones et des difficultés qu'elle comporte. Nous avons pu constater que dans les deux romans survient une « rupture identitaire qui semble dépourvue d'espoirs de réconciliation » et que cette rupture est entre autres occasionnée par des déterminants identitaires qui rendent possible l'exploitation d'un groupe culturel par un autre, notamment à travers une hiérarchisation culturelle. Nous avons aussi soulevé que c'est dans un conflit de valeurs incompatibles que prend forme cette rupture, puisque d'un côté on oppose un Canada francophone axé sur la famille et la collectivité à un Canada anglophone plus axé sur l'individu et les idéaux du « rêve américain ».

Paradoxalement, ce sont des déterminants qui dépassent l'individualité des personnages qui occasionnent la rupture identitaire dans leurs relations amoureuses. L'étude nous a ainsi permis de mieux cerner certaines problématiques identitaires, telles qu'elles sont caractérisées à l'intérieur de ces deux romans inspirés de la société montréalaise d'avant la guerre jusqu'aux années 1960, et d'ultimement nous donner des pistes de réflexion quant au cheminement de ces problématiques jusqu'à aujourd'hui. Si le rapport entretenu par le Québec à l'égard du Canada anglophone a beaucoup changé, nous pourrions tout de même effectuer plusieurs liens entre cette problématique du « déracinement » dans la littérature contemporaine et celle retrouvée dans ces romans, qui s'incarne par exemple dans le désir qu'a Paul de « s'émanciper » de son héritage canadien-français pour se sentir digne d'Heather, un peu de la même façon que Duddy cherchait à se distancer de la « québécity » d'Yvette afin d'améliorer son statut social. Cette thématique peut en effet faire penser au destin du frère de Jack Waterman dans le *Volkswagen Blues* de Poulin, à la différence que dans ce contexte, le déracinement est occasionné davantage par le « déracinement » géographique que par celui qui se fait directement à l'intérieur de l'espace culturel francophone, comme c'est le cas

avec Paul. Pierre Nepveu résume bien cette problématique dans *Intérieurs du Nouveau Monde* : « le frère de Jack Waterman paraissait confirmer une crainte terrible : que tout voyage et toute écriture, en ce Nouveau Monde, conduisent à un déracinement insurmontable et à une étrangeté mortelle⁹⁹ ».

Il serait intéressant, en ce sens, de prolonger l'analyse de cette rupture identitaire en observant les formes qu'elle peut prendre dans la littérature contemporaine, mais aussi de chercher à voir comment elle peut être représentée dans le rapport avec les identités autochtones du Canada. De fait, Linda Leith fait remarquer dans son étude de *Two Solitudes* que, bien que le roman de MacLennan se voulait être un roman sur le Canada, on n'y retrouve aucune présence autochtone, puisque ceux-ci y « brillent par leur absence¹⁰⁰ », ce qui nous a empêché bien sûr d'intégrer l'identité amérindienne à l'équation, qu'elle soit de nationalité innue, crie, inuktitut, huronne, ou autre. Il reste que vu l'effervescence de la littérature autochtone des dernières années, qui prend forme par exemple dans les œuvres, surtout poétiques, de Naomie Fontaine, Natasha Kanapé Fontaine, Samian, Joséphine Bacon et plusieurs autres, le corpus de cette littérature est en voie de fournir une matière qui nous permettrait de creuser cette analyse. Cette thématique pourrait de plus être analysée au sein des œuvres d'auteurs québécois qui abordent l'autochtonie. Nous pensons entre autres à *Nirliit*¹⁰¹, de Juliana Léveillé-Trudel, qui explore justement l'impossibilité du rapport amoureux entre individus, mais cette fois-ci entre Québécois et Inuit. Nous croyons qu'il y aurait possibilité de démontrer que cette impossibilité amoureuse est, comme dans *The Apprenticeship of Duddy Kravitz* et *Two Solitudes*, occasionnée elle aussi par des déterminants identitaires hors du contrôle des personnages.

Et qui sait ? Peut-être que cela permettrait aussi d'envisager de nouvelles pistes de solutions quant à l'approche culturelle que le Canada pourrait prioriser dans son rapport avec les différentes nationalités vivant sur son territoire, qu'elles soient anglophones, francophones, autochtones ou autres. C'est une idée que nous osons proposer, un peu de la même manière que l'a fait Jacques Cardinal dans son article sur *Two Solitudes*, alors qu'il n'hésite pas à établir un lien entre son analyse du texte et le contexte politique canadien. Idée qui est selon nous en accord avec l'approche

⁹⁹ Pierre Nepveu, « Prologue : le cousin de Théo Waterman », dans *Intérieurs du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal (coll. Papiers collés), p. 26.

¹⁰⁰ Linda Leith, *op. cit.*, p. 82.

¹⁰¹ Juliana Léveillé-Trudel, *Nirliit*, Chicoutimi, La Peuplade, 184 p.

sociocritique que nous avons privilégiée dans la présente analyse, qui nous a permis de voir comment les œuvres de MacLennan et Richler répondaient « à une certaine réalité sociale » :

En considérant le Canada comme fondé sur un équilibre culturel d'ordre psychologique, on oublie que ce qui compte sur la scène politique, ce sont moins les bons sentiments [...] que l'esprit citoyen ou la civilité qui émane d'une conception du politique où prédomine la question de la reconnaissance.

Question de reconnaissance encore trop souvent refoulée par quelque déclaration d'amitié — sinon d'amour! —, c'est-à-dire par la paradoxale violence des bons sentiments¹⁰² ».

¹⁰² Jacques Cardinal, *art. cit.*, p. 164

Bibliographie

Volet création

AUBÉ, Bobby A., « Dans les bureaux d'une *start-up* californienne », dans *Le Devoir*, 22 juin 2016, p. A7.

BLACKSMITH, George, *Forgotten Footprints*, Mistissini, George Blacksmith, 2016, 168 p.

BOUCHARD, Serge, *Les yeux tristes de mon camion*, Montréal, Boréal (coll. Papiers collés), 2016, 216 p.

BOUVIER, Nicolas, *L'usage du monde*, Montréal, Boréal, 2014 (1963), 384 p.

BUIES, Arthur, *Lettres sur le Canada*, Québec, Comeau & Nadeau, 2001, 88 p.

DUCHARME, Réjean, *L'avalée des avalés*, Montréal, Éditions du Bélier (coll. Ariès) 1967, 341 p.

DUMONT, Fernand, *La vigile du Québec*, Montréal, BQ, 2001 (1971), 246 p.

GARY, Romain, *Éducation européenne*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 1972 (1945), 288 pages.

GURNEY, Matt, « To Protect the French Language, Quebec must Separate from Earth », *National Post*, 29 mai 2013, [en ligne] page consultée le 15 janvier 2017.

HUGO, Victor, *Les travailleurs de la mer*, Paris, Gallimard (coll. Folio classique), 1980 (1866), 640 p.

KANAPÉ FONTAINE, Natasha, *Bleuets et abricots*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2016, 81 p.

KUNDERA, Milan, *L'insoutenable légèreté de l'être*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 2016 (1984), 480 p.

LAFERRIÈRE, Dany, *L'Art presque perdu de ne rien faire*, Montréal, Boréal (coll. Compact), 2014, 392 p.

LALONDE, Robert, *Le petit voleur*, Montréal, Boréal, 2016, 192 p.

LIVERNOIS, Jonathan, *La route du Pays-Brûlé*, Montréal, Atelier 10 (coll. Documents), 84 p.

NEPVEU, Pierre, *Intérieurs du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal (coll. Papiers collés), 384 p.

NEPVEU, Pierre, *Les verbes majeurs*, Montréal, Éditions du Noroît, 2009, 99 p.

POULIN, Jacques, *Volkswagen Blues*, Montréal, Éditions Leméac, 2011 (1984), 323 p.

ROY, Gabrielle, *La route d'Altamont*, Montréal, Boréal (coll. Compact), 2014 (1966), 184 p.

SAUL, John Ralston, *Le grand retour : le réveil autochtone*, Montréal, Boréal, 2015, 336 p.

Volet recherche

Romans à l'étude

MACLENNAN, Hugh, *Two Solitudes*, Toronto, New Canadian Library, 2008 (1945), 518 p.

RICHLER, Mordecai, *The Apprenticeship of Duddy Kravitz*, Toronto, Penguin Canada (coll. Modern Classics), 2005 (1959), 328 p.

Articles et parties de monographies

BELLEAU, André, « La démarche sociocritique au Québec », dans *Voix et images*, vol. 8, no 2, 1983, p. 299-310.

CARDINAL, Jacques, « Les bons sentiments : amitié et politique dans *Two Solitudes* de Hugh MacLennan », dans *Tangence*, no. 63, 2000, p. 135-164.

DESAULNIERS-MARTINEAU, Lyne, « D'amour et... d'autre chose. Quelques figures amoureuses dans *Bonheur d'occasion* et *Deux solitudes* », dans Marie-Andrée Beaudet [dir.], *Échanges culturels entre les Deux Solitudes*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1999, p. 167 à 189.

HAMEL, Yan, « Yvette, Solange et Chantal : les Québécoises de Mordecai Richler », dans *Voix et images*, vol. 30, no 3, 2005, p. 57-71.

HEIDENREICH, Rosmarin, « Narratological Structures and Ideology: The Case of Hugh MacLennan's *Two Solitudes* », dans Frank M. Tierney [dir.], *Hugh MacLennan*, Ottawa, University of Ottawa Press, 1994, p. 125-133.

HENDERSON, Scott, « Ted Kotcheff: *The Apprenticeship of Duddy Kravitz* », dans Coral Ann Howells [dir.], *Where Are the Voices Coming From? Canadian Culture and the Legacies of History*, Amsterdam - New York, Rodopi, 2004, p. 247 à 257.

KATTAN, Naïm, « Hommage à Hugh MacLennan », dans Hugh MacLennan, *Deux solitudes*, Montréal, Hurtubise HMH, 1992, p. 1-5.

LIVERNOIS, Jonathan, « Le *Papineau* de Louis Fréchette : l'exproprié de l'histoire », dans *Études littéraires*, vol. 45, no 2, été 2014, p. 179-208.

McSORLEY, Tom, « The Apprenticeship of Duddy Kravitz or the Anxiety of Influence », dans Eugene P. Walz [dir.], *Canada's Best Features*, Amsterdam - New York, Rodopi, 2002, p. 51 à 72.

POLLOCK, Zailig, « Duddy Kravitz and Betrayal », dans *Perspectives on Mordecai Richler*, Toronto, ECW Press, 1986, p. 123 à 137.

POPOVIC, Pierre, « Situation de la sociocritique — L'École de Montréal », dans *Spirale*, no 223, 2008, p. 16-19.

Film

KEMENY, John (Producteur) et Ted KOTCHEFF (Réalisateur). *The Apprenticeship of Duddy Kravitz*, Canada, 1974, Astral Bellevue Pathé et Canadian Film Development Corporation, 120 min.

Monographies, essais, romans, ouvrages collectifs et thèses

BIRON, Michel, François DUMONT et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal (coll. Compact), 2010, 686 p.

BRUNWALD, Jason, « Jewish Writers of Montreal as Innovators in the Canadian Satirical Tradition : A Study of a Selection of Novels by Mordecai Richler and William Weintraub », mémoire de maîtrise en littératures d'expression anglaise, Université Laval, 2010, 110 f.

BUIES, Arthur, *Lettres sur le Canada*, Québec, Comeau & Nadeau, 2001, 88 p.

CAMERON, Elspeth, *Hugh MacLennan : A Writer's Life*, Toronto, University of Toronto Press, 1981, 421 p.

HÉBERT, Pierre, *Lionel Groulx et L'appel de la race*, Montréal, Éditions Fides, 1996, 204 p.

KRAMER, Reinhold, *Mordecai Richler : Entre séduction et provocation*, Québec, Septentrion, 2011 (2008), 672 p.

MIRON, Gaston, *L'avenir dégagé : entretiens 1959-1993*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 2010, 422 p.

NEPVEU, Pierre, *Intérieurs du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal (coll. Papiers collés), 384 p.

ROBIN, Régine, *Le deuil de l'origine*, Paris, Éditions Kimé, 2003 (1993), 240 p.

LEITH, Linda, *Deux solitudes : une lecture du roman de Hugh MacLennan*, Montréal, XYZ éditeur, 2008 (1990), 108 p.

LEITH, Linda, *Writing in the Time of Nationalism : From Two Solitudes to Blue Metropolis*, Winnipeg, Signature Editions, 2010, 204 p.

MORLEY, Patricia, *The Immoral Moralists : Hugh MacLennan and Leonard Cohen*, Toronto, Clark, Irwin & Company, 1972, 144 p.

NEPVEU, Pierre, *L'écologie du réel : mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, 1988, 243 p.

RICHLER, Mordecai, *Oh Canada! Oh Quebec!: Requiem for a Divided Country*, Toronto, Penguin Books, 1992, 277 p.

ROBIN, Régine, *Le deuil de l'origine*, Paris, Éditions Kimé, 2003 (1993), 240 p.

TRUDEL-LÉVEILLÉ, Juliana, *Nirliit*, Chicoutimi, La Peuplade, 184 p.

WOODCOCK, George, *Introducing Mordecai Richler's The Apprenticeship of Duddy Kravitz*, Toronto, ECW Press, 1990, 67 p.